

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes de Tahiti**

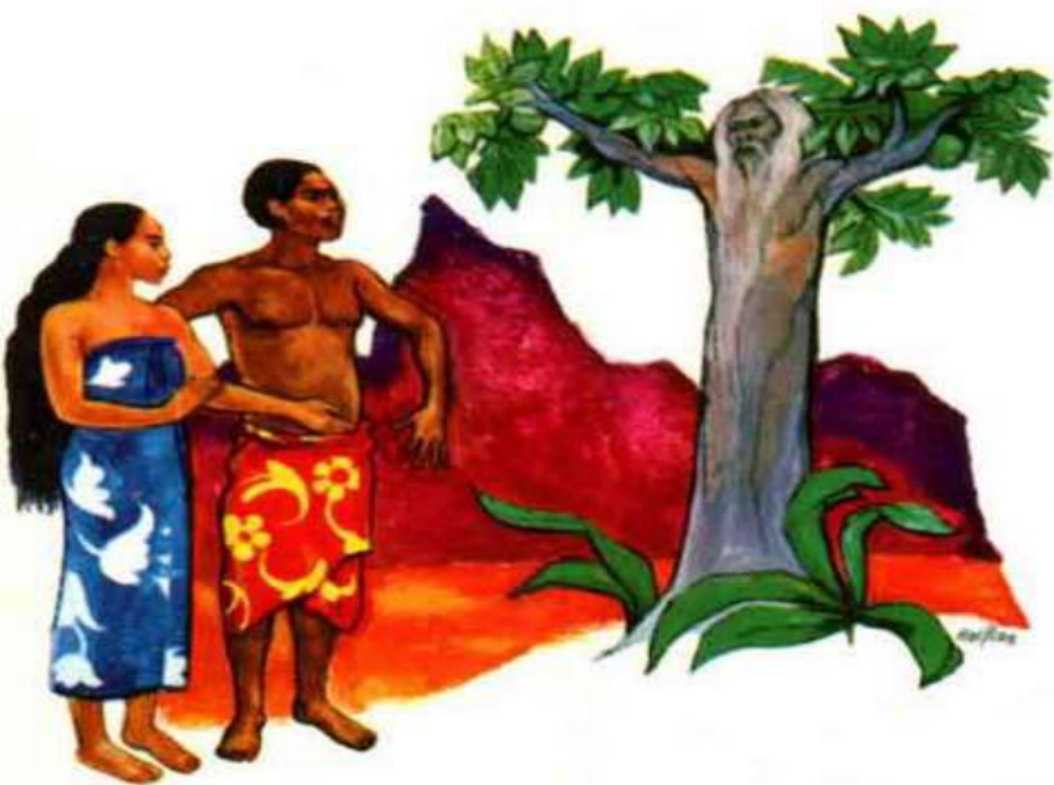
E. V. Dufour

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

E. V. DUFOUR

CONTES ET LÉGENDES DE TAHITI ET DES MERS DU SUD



FERNAND NATHAN

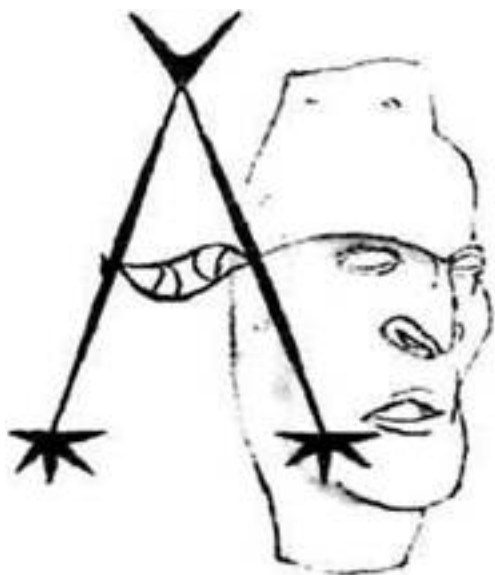
**CONTES ET LÉGENDES
DE TAHITI ET
DES MERS DU SUD**

par E. V. DUFOUR

**Illustrations de
RENÉ PÉRON**

1966 Fernand Nathan

La création du monde



UX premiers temps, tout aux premiers temps, il n'y avait rien. Ni terre, ni mer, ni homme, ni poisson, ni soleil, ni ciel, ni eau douce, ni vie.

Rien que la nuit et le vide, sans aurores et sans chaleur.

Seul, perdu dans l'immensité obscure, Taaroa tournait lentement, enfermé dans sa coquille de bénitier.

Il tournait dans la nuit et le vide, mais il ne savait pas qu'il n'y avait que la nuit et le vide autour de lui. Il voulait sortir de sa coquille. Il s'ennuyait tout seul et voulait savoir ce qu'il y avait de l'autre côté de sa prison.

Il souleva la moitié de sa coquille au-dessus de sa tête et fut stupéfait de ne voir qu'une nuit silencieuse. Le froid le fit frissonner.

Il se pencha sur le bord de son refuge :

— Y a-t-il quelqu'un, là, devant moi ? appela-t-il. Mais il n'y avait personne, et personne ne lui répondit.

— Y a-t-il quelqu'un, là, au-dessous de moi ? appela-t-il encore.

Mais il n'y avait personne, et personne ne lui répondit.

— Y a-t-il quelqu'un là-haut, au-dessus de moi ? Mais il n'y avait personne, et personne ne lui répondit.

Alors le dieu, se voyant seul, sentit la colère le gagner :

— Montagnes ! Sautez jusqu'à moi !

Et sa voix était comme celle des vagues de tempête. Mais il n'y avait pas de montagnes pour sauter jusqu'à lui.

— Sables, rocs, rivières, sautez jusqu'à moi !

Et sa voix était comme celle des tambours de guerre au fond des vallées.

Mais il n'y avait ni sables, ni rocs, ni rivières pour sauter jusqu'à lui.

— Lacs, océans, îles, sautez jusqu'à moi !

Et sa voix était comme celle du tonnerre sur la mer.

Mais il n'y avait ni lacs, ni océans, ni îles pour sauter jusqu'à lui.

Alors, il souleva sa coquille et la jeta très haut au-dessus de sa tête. Et elle forma la coupole du ciel.

Il avait compris qu'il lui faudrait tout créer, et sa colère tomba.

Il prit sa colonne vertébrale, et en fit une chaîne de montagnes.

Il pétrit ses mains et ses pieds en forme de boule, et ce fut la terre.

Avec ses cheveux, il fit l'herbe, les fleurs, les arbres. Avec ses dents, il fit les étoiles, et avec son sourire, il fit la lune.

Avec ses ongles des pieds et des mains, il fit la carapace de tous les animaux qui vivent dans les sentiers de la terre et de la mer.

Avec la sueur de son front, il fit les océans, les lacs, les rivières. Avec ses larmes, il fit l'eau des nuages.

Et son sang servit à colorer les couchers de soleil.

De son haleine, il créa l'homme. Il lui apprit à creuser une pirogue, bâtir une maison, allumer un feu.

Puis, ayant tout donné, son esprit, qui est indestructible, revint habiter dans la coquille qui fut sa première demeure.

C'est de là, disent les anciens, qu'il regarde les hommes, ces hommes parmi lesquels il reviendra un jour. Car il s'ennuie tout seul.

La légende de Maui



la création du monde, le soleil pensa avoir reçu la mauvaise part : il était le seul à travailler. Regardant la terre à ses pieds, il enviait ses habitants de pouvoir flâner et dormir. Et comme il était paresseux, il décida de faire comme eux.

« Après tout, se disait-il, je suis un dieu. Les hommes attendent ma venue et me rendent des hommages, je peux donc faire ce qu'il me plaît. »

Aussi, désormais, se leva-t-il très tard, et quelques instants à peine lui suffisaient pour traverser le ciel et se coucher derrière Moorea, pour une longue, longue nuit. Et la terre en souffrait cruellement.

Il n'y avait pas assez de chaleur pour chauffer les fours de pierre, pas assez de lumière pour préparer les repas. Et Maui, le jeune guerrier, voyait avec tristesse les lèvres de sa fiancée qui s'enflammaient à force de manger cru. Quand sa tristesse se fut changée en colère, il décida de vaincre le soleil.

Il partit à la recherche des plus grosses lianes, des plus longues algues, des plus solides écorces. Et quand il en eut fait un immense tas, haut comme cinq hommes, il se mit à tresser un extraordinaire

filet de lianes, d'algues et d'écorces. Le jour, il travaillait à la lumière rapide du soleil. La nuit, il travaillait à la lueur des étoiles.

Il avait pris comme pièce maîtresse un long cheveu de sa fiancée et, tandis que le soleil, tout endormi et trop pressé, se hâtait de passer dans le ciel, le filet s'agrandissait peu à peu.

Enfin, le piège fut terminé. Alors, profitant de la nuit, Maui jeta le filet sur son épaule et alla jusqu'au récif, au bord du grand trou par lequel le soleil sort de la mer. Puis il attendit.

Après une longue, longue veille, il vit une lueur qui naissait du trou. Cette lueur grandissait et colorait les vagues et les nuages ; elle se faisait de plus en plus forte, de plus en plus intense. Les oiseaux se mirent à chanter, et Maui sut que cette lueur était le soleil.

Et quand les premiers rayons se furent engagés dans l'orifice, Maui jeta son filet, son immense filet qui recouvrit tout le trou, enfermant le soleil.

Quand le soleil se vit prisonnier, il se débattit avec fureur. Mais le filet tint bon. Vingt fois, il tenta de sauter dans le ciel. Vingt fois, il fut repoussé. Vingt fois, il tenta de redescendre sous terre. Vingt fois, il fut retenu.

Alors le soleil commença de chauffer, de chauffer si fort, que la mer se mit à bouillonner et la terre à se craqueler, si fort que, un à un, tous les liens du filet brûlèrent. Algues, lianes, écorces..., rien ne résista aux flammes immenses. Rien, sauf le cheveu de la jolie fiancée de Maui. Le soleil eut beau sauter, il eut beau chauffer, enfler, il était saisi par le cou et il étouffait peu à peu. Il perdait peu à peu de son éclat et enfin s'arrêta, épuisé, vaincu.

Alors Maui s'approcha :

— C'est moi, Maui, qui ai attrapé le soleil.

Et le soleil se fit suppliant :

— Délivre-moi, Maui, j'étouffe.

— Non. Je ne te délivrerai pas. Tu resteras éternellement attaché, pour le mal que tu as fait à ma fiancée et à mon peuple. Leurs lèvres sont brûlées par les sèves crues et leurs yeux sont emplis de nuit. Tu resteras prisonnier.

— Maui, si tu ne me délivres pas, je vais mourir. Et si je meurs, ni toi, ni les tiens ne pourrez plus jamais vivre ! Délivre-moi !

— Promets-moi d'abord que notre poisson et nos légumes seront

cuits avant la nuit.

— Je te le promets !

Et Maui délivra le soleil, et le soleil bondit dans le ciel.

C'est depuis ce jour que le soleil se lève si tôt et se couche si tard. Et il est si long dans sa course, que l'on a le temps de préparer le poisson, les légumes et les fruits, et de se gaver de nourriture trois fois par jour avant la nuit.

Et parfois, quand on regarde le soleil se coucher, on aperçoit, très vite, comme un mince fil vert : c'est le cheveu de la fiancée de Maui qui a été suspendu là afin que le soleil n'oublie jamais sa promesse...



La légende des vagues



OUT le jour, le vent avait soufflé sur la mer. Et la mer s'était faite grise sous le ciel gris. Toute la journée, les vagues s'étaient lancées à l'assaut de la plage et de la falaise, arrachant sables et pierres.

Mais sous le sable, il y avait encore du sable. Et derrière la pierre, il y avait encore de la pierre. Et la mer vaincue, lasse, s'était retirée avec le jour.

Maintenant, calme, elle brillait sous les étoiles. Seules, le long du récif, quelques vagues folles faisaient résonner le corail, dans le vain espoir d'atteindre la lune.

Taaora, le grand, avait créé la mer lisse, comme un immense bloc de glace, sans rides, sans mouvements. Et elle s'ennuyait, la mer. Ce n'est pas gai d'être une chose inanimée, figée. Elle résolut de voyager, de dépasser ses frontières. Et elle se mit à monter doucement, doucement, pour recouvrir le monde entier.

Elle savait que cela lui était défendu. Elle avait droit à la moitié du monde, l'autre moitié appartenait aux pierres, aux arbres, aux hommes. Aussi choisissait-elle les nuits les plus sombres, les plus noires. Et elle engloutissait sans bruit les vallées et les montagnes, avec les maisons des hommes.

Mais il ne fallait pas donner l'éveil aux dieux. Elle s'écartait donc soigneusement des lieux du culte et de sacrifices, ces lieux *tabou*. Elle passait de chaque côté et faisait une île. Les hommes avaient beau s'inquiéter, les dieux les ignoraient.

Et la mer, peu à peu, agrandissait son domaine.

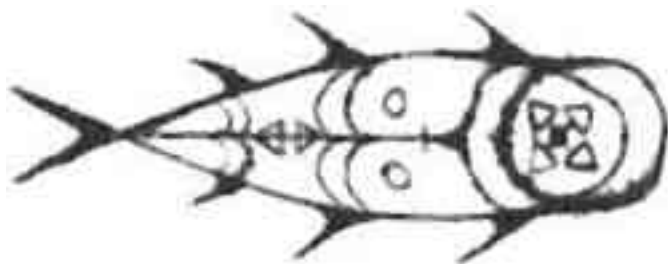
Arai, debout sur la colline qui surplombait son village, voyait la mer s'approcher, nuit après nuit. Les dieux semblaient dormir, et il savait que bientôt il n'y aurait plus de vie humaine. Aussi avait-il décidé d'arrêter la mer.

Il avait observé que la mer semblait éviter soigneusement les lieux *tabou*. Une nuit, il alla dans le plus proche lieu de culte. Il savait qu'en violant le *tabou*, il risquait sa vie, mais il voulait arrêter la mer.

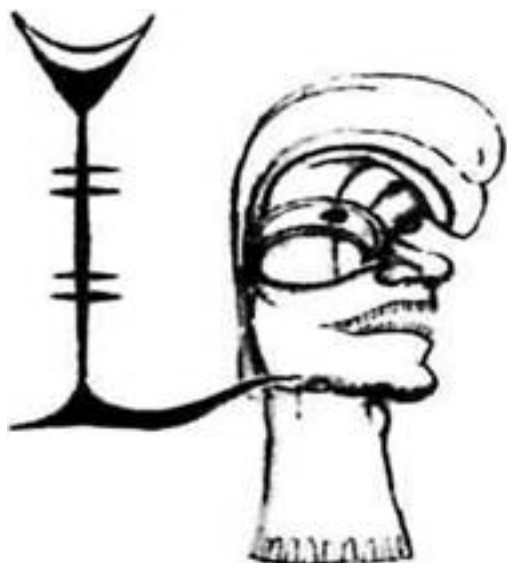
Il prit une pierre de l'autel, et il lui sembla que la pierre lui brûlait les doigts. Il alla la cacher dans une grotte connue de lui seul et attendit. Il attendit la prochaine nuit.

Quand le soir arriva, il alla chercher cette pierre et s'avança vers la mer. Puis, dissimulé derrière un tronc d'arbre, il enfouit la pierre dans le sable. La mer bientôt se mit à monter, à avancer sans bruit, pour surprendre les hommes dans leur sommeil. Elle monta, monta, et ne vit pas le piège. D'un coup, elle recouvrit la pierre sacrée. Déjà il était trop tard. Le dieu, averti, fit éclater sa menace dans un coup de tonnerre qui arrêta la mer.

C'est depuis ce temps-là que la mer et l'homme sont toujours en train de se battre. La mer voudrait bien l'engloutir, mais chaque fois qu'elle bouge, elle fait naître une multitude de vagues bruyantes, qui sont un signal d'alarme, et l'homme a le temps de construire des digues, et la mer, depuis ce temps-là, a toujours pu être repoussée à temps...



La légende de l'arc-en-ciel



Le grand sorcier, qui connaît le secret des étoiles, l'avait prédit bien longtemps, à l'avance. Si longtemps, que les hommes, insoucians, avaient oublié. Pourtant elle vint, cette sécheresse impitoyable qui brûla les rivières. Nulle part, il n'y eut plus d'eau douce. Ni pour les animaux, ni pour les hommes. Même les cascades cachées, les sources profondes avaient disparu et la soif terrible se faisait cruellement sentir.

Un jour, le Woobat, qui est une sorte de cochon sauvage, était en train de creuser un trou dans la terre sèche, avec l'espoir de trouver un peu de fraîcheur.

Il déplaça une très grosse pierre, et du trou de cette pierre jaillit une source d'eau limpide, qui se répandit sur la terre craquelée. Aussitôt, tous les animaux, alertés par ces mille petits signes qui sont leur langage, accoururent pour se désaltérer et burent avec respect de cette eau miraculeuse qui était leur vie.

Tous furent sages et prudents : l'eau était rare et il fallait la ménager. Ils s'arrêtèrent vite de boire. Tous, sauf un. Le grand serpent. Il but, il but, il but le ruisseau tout entier. Les autres animaux essayèrent de l'en empêcher. Mais rien n'y fit, et leur colère augmenta avec leur impuissance. Et les animaux tuèrent le grand serpent qui

avait bu toute leur eau. Et l'esprit du serpent s'envola vers le ciel.

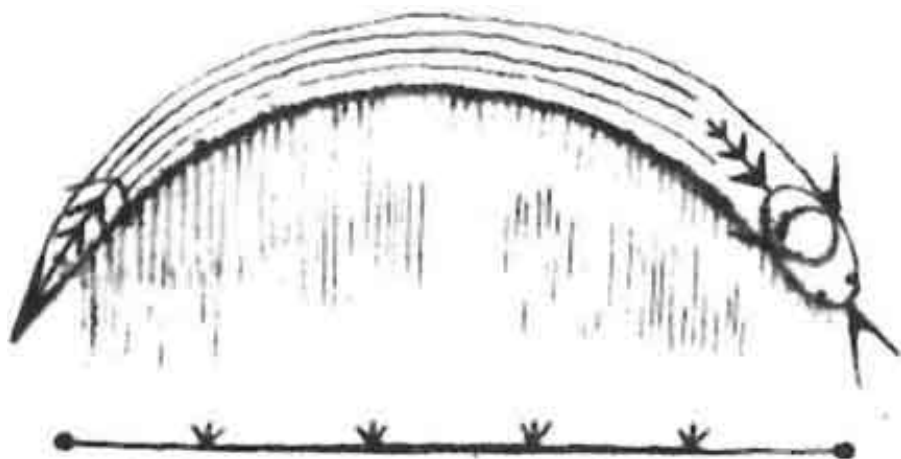
Quelques jours plus tard, les bêtes assoiffées virent s'agiter dans la poussière de tout petits serpents qui venaient de naître. Le Kiwi aurait bien voulu les manger, mais le Kangourou s'interposa :

— Attends ! ils sont trop jolis, ces petits serpents, avec leurs couleurs vives. Nous allons les mettre à l'ombre d'une pierre. Peut-être pourront-ils y vivre.

Quand le grand serpent, dans le ciel, vit les soins dont ses petits étaient entourés, il s'attendrit et, se parant de merveilleuses couleurs, il renvoya aux animaux toute l'eau qu'il leur avait bue.

Et la pluie remplit les bouches, les poitrines, les rivières.

Aussi, chaque fois que dans la poussière on trouve un petit serpent égaré, il faut en prendre grand soin, si l'on veut que dans le ciel son grand-père envoie de l'eau pour faire chanter les cascades.



Le poulpe et le rat



E passais mes vacances dans l'île de Hiva-Hoa, île principale de l'archipel des Marquises, à quelques jours de bateau de Tahiti.

Ce jour-là, le vieux Tapiti, qui m'avait offert l'hospitalité, m'avait emmené en une longue promenade sur la plage, pieds nus dans le sable tiède. Et soudain, il s'arrêta et ramassa dans le sable quelque chose qu'il me tendit en souriant :

— Toi qui connais les histoires de nos ancêtres, me dit-il, connais-tu cela ?

— Bien sûr, répondis-je, c'est une aiguille d'oursin, de ces gros oursins des mers du sud, qui vivent sur les récifs et les bancs de corail. Il n'y a là rien d'extraordinaire.

Tapiti prit un air malin :

— C'est vrai, mais regarde bien, et dis-moi à quoi cela ressemble...

— Eh bien ! je ne sais pas, moi... Ça pourrait peut-être ressembler à une queue de rat, ou bien...

— Voilà, tu y es ! Une queue de rat ! Et comme tu ne la connais pas, je vais te raconter l'histoire du poulpe et du rat :

« C'était il y a bien longtemps, à une époque où les hommes n'habitaient pas encore la terre. Tout était différent ; la mer, les arbres, et les animaux eux-mêmes, qui ne ressemblaient pas aux animaux que nous voyons aujourd'hui... Les rats, alors, n'avaient pas de queue et la peau des poulpes était dure comme une carapace de tortue.

» Dressé sur un rocher, au bord de la mer, sans se soucier des vagues qui venaient mourir à ses pieds, un rat se désolait, pleurant à gros sanglots toutes les larmes de son corps.

» Or, un poulpe passait au large, nageant tranquillement entre deux eaux, parmi les poissons bleus du lagon. Il entendit le rat qui se lamentait :

» — Eh bien ! rat, pourquoi pleures-tu ainsi ?

» — Je pleure, répondit le rat, parce qu'ici je meurs de faim ; déjà toute ma famille est morte, et moi je vais mourir aussi, car je ne peux traverser ce bras de mer pour aller sur l'île voisine. Là poussent des bananes, des noix de coco, des oranges, des *ignames* et tout un tas de choses délicieuses et sucrées. C'est l'oiseau voyageur qui me l'a dit et l'oiseau voyageur ne ment jamais. Mais hélas ! je ne sais pas nager et je vais mourir de faim !

» — Mais non, frère rat. Écoute... tu vas monter sur mon dos et je te transporterai à l'île voisine, dit le poulpe, alléché par la description du rat (car tout le monde sait combien les poulpes sont gourmands !). Puis, continua-t-il, nous irons manger ensemble toutes ces bonnes choses. En route !

» Et les voilà partis, Ioré, le rat, juché sur le poulpe, qui nage avec vigueur vers l'île lointaine.

» Au milieu de la traversée, Ioré éclate de rire. Le poulpe, étonné, tourne la tête :

» — Eh bien ! que t'arrive-t-il ?

» — C'est que je suis heureux d'aller sur l'autre île, répond le rusé.

» Enfin, les voici qui abordent. La traversée a été dure et le poulpe n'en peut plus.

» — Rat, dit-il, je n'en peux plus. Va me chercher quelques-uns de ces fruits et un peu de cette salade sucrée qui pousse un peu plus loin.

» Mais Ioré s'éloigne tranquillement, sans répondre. Puis il éclate de rire, et rit si fort qu'il s'en étouffe à moitié.

Enfin, il se retourne :

» — Espèce de grand plat à pattes, lance-t-il, merci pour la peine ! Et pour les fruits, contente-toi de ceux que la mer a pourris et qu'elle arrache aux bords des plages !... Adieu !

» Fou de rage, le poulpe se jeta hors de l'eau, fouilla le sable de ses tentacules, arracha un long piquant à une coquille d'oursin rejetée sur la plage, et le lança vers le rat... Depuis, les rats portent toujours cette aiguille d'oursin derrière eux.

» Alors le rat, furieux, prit un galet, et le jeta vers le poulpe. C'est depuis ce jour-là que leur peau est molle, depuis que Ioré a brisé l'ancienne. »

Tapiti s'interrompit un instant. Déjà venait le soir... Le vent de la nuit chassait le soleil, et l'ombre des cocotiers semblait monter jusqu'au ciel.

« ... D'ailleurs, reprit mon hôte, les pêcheurs, qui connaissent toutes les histoires, savent que lorsqu'ils veulent pêcher le poulpe, il leur faut se munir d'un morceau de bois de cocotier ou de *purau*, taillé en forme de rat. À cette silhouette, ils adaptent une longue queue. Puis il suffit de suivre les bancs de corail en remorquant cet appât : le poulpe ne peut y résister : il bondit hors de sa cachette, afin d'étouffer dans ses tentacules ce qu'il prend pour un rat.

» C'est depuis ce temps-là que les poulpes et les rats sont des ennemis acharnés. Et si, un jour, tu pêches un poulpe, tu verras que sous son bec il a un trou, qui a la forme d'un galet. C'est le galet jeté par Ioré. »

Le vieux Tapiti s'est tu... C'est la nuit. Le ciel s'est peuplé d'étoiles qui se balancent sur les vagues assoupies de l'océan...



La légende de Moorea



ETTE légende contient plusieurs légendes à la fois : la marche sur le feu, la légende de Moorea, la légende de l'anguille à oreilles d'homme.

Tahiti, placée au centre de la fameuse « ceinture de feu du Pacifique », est née d'un volcan, et cela, par suite de la prière d'un homme que la légende appelle « Tiki », ce qui veut dire « Fils du soleil ».

C'était un peuple tout entier qui avait, il y a très longtemps, embarqué sur des esquifs, à la recherche d'une nouvelle terre. Émigrants ou nomades, d'une origine encore inconnue, ils s'étaient confiés aux caprices des vents et au bon vouloir de leurs dieux.

Comment ont-ils pu parvenir jusqu'à Tahiti, nous ne le saurons sans doute jamais. Sans eau douce, sans vivres frais, ils ont su échapper aux monstres marins et traverser les colères terrifiantes du Pacifique, montés sur leurs esquifs ; à la voile, à la rame, ballotés par les vents, repoussés par les courants, ils sont parvenus à l'emplacement même de ce qui est aujourd'hui les Îles-sous-le-vent.

Alors leur roi, leur chef, ce fils du soleil demanda aux dieux une terre pour son peuple, s'offrant en sacrifice comme monnaie d'échange.

Et aussitôt, la mer se mit à bouillonner, s'ouvrit en un prodigieux tourbillon, et un volcan jaillit, arrachant à la mer les rocs et les sables.

L'éruption dura des jours et des jours, chaque secousse relevant hors de l'eau la masse de l'île.

Et vint un jour où le peuple, émerveillé, put débarquer sur une terre encore fumante du magma créateur. Tiki, fidèle à sa promesse, se rendit au cratère du volcan et, sans une hésitation, sans un regret, se jeta dans l'effroyable fournaise.

Une nouvelle secousse éteignit alors le feu devenu inutile, le cratère se combla et la pluie eut vite fait de créer un lac entre les blocs noircis.

Il n'y avait plus de volcan, il y avait à la place un lac, qui s'appelle le lac de Vahiria.

De nos jours, ce lac est très habité : poissons et crustacés d'eau douce, algues, mousses... et anguilles. Des anguilles qui n'ont pas leur semblable au monde, car elles possèdent, de chaque côté de la tête, une oreille humaine.

En des temps très lointains, si lointains que seule la légende les a vécus, régnait sur la côte ouest de Tahiti un roi cruel appelé « te Ino », le mauvais. Son seul passe-temps, sa seule joie, était la guerre ; guerre qu'il entreprenait et achevait avec autant de ruse que de férocité.

Lorsqu'il ne se battait pas, le roi Ino trompait son ennui en inventant des jeux sanguinaires qui faisaient la joie de sa cour.

Quand son imagination lui faisait défaut, il sollicitait les précieux conseils de son frère, Ahua, grand prêtre d'Oro, qui trouvait, grâce à la fréquentation des esprits, quelques tours diaboliques qui réjouissaient fort son souverain. Les coutumes maories, en effet, voulaient que dans la famille royale, l'autorité souveraine allât à l'aîné et l'autorité mystique au second. Le roi, disposant de la force armée, était intouchable. Son frère, bénéficiant de la protection des esprits, ne l'était pas moins. Les deux frères, de forces égales, ne pouvaient entrer en conflit, mais associés, détenaient une puissance considérable.

Or, ce roi si peu sympathique avait une fille. Une fille aussi douce qu'il était cruel, aussi belle qu'il était laid, aussi grande et mince qu'il était court et gras. Et cette fille, selon l'ordre normal des choses, était aimée par un garçon, Rui, qui appartenait à la tribu des Atamaï et vivait dans un village de pêcheurs, coincé entre la mer et la montagne.

Dès que le soir tombait, Rui quittait le village et s'enfonçait dans la forêt, jusqu'au pied d'une petite cascade dissimulée dans un massif de

fougères arborescentes.

C'est là que Teina venait le rejoindre, à l'heure des premières étoiles.

Mais dans un pays où tout se sait, où les étoiles ont des yeux et le vent des oreilles, un secret est impossible à garder.

Aussi, un soir, une dizaine de guerriers conduisirent les deux jeunes gens devant le roi. Un roi fou de colère d'apprendre que sa propre fille rejoignait chaque nuit un petit pêcheur sans importance.

— Approche, hurla-t-il.

Rui fut jeté sans ménagements sur le sol, devant le siège royal.

— Ainsi, c'est toi, le pêcheur !

— Roi, j'aime ta fille, et je veux qu'elle devienne ma femme.

— Jeune fou ! Tu n'as droit qu'à une seule chose : la mort ! Emmenez-le et attachez-le. Il y aura une belle fête demain !

— Roi, sois clément. Ce garçon aime la belle Teina. Laisse-lui la chance de se couvrir de gloire à tes yeux.

— Teahio, grand prêtre, ce garçon sera mis à mort. Moi-même, je lui briserai le crâne avec mon casse-tête de guerre !

— Roi, ce garçon a mérité la mort. Mais il est jeune. Donne-lui une chance.

D'un geste, le Ino allait couper court à toute discussion, lorsque, regardant le grand prêtre, il parut changer d'avis :

— Après tout, tu as raison. Je vais réfléchir. Que demain toute la cour soit réunie ici. Je dirai ce que j'ai décidé.

Quand tout le monde eut quitté le *faré* royal, les deux frères se regardèrent :

— Il n'y a plus de guerre et tu t'ennuies. Soumets ce jeune homme à une terrible épreuve. Pour l'amour de ta fille, il la tentera. Il en mourra. Mais ses efforts et sa mort sauront te divertir.

— S'il refuse, mon plaisir sera gâché.

— Promets-lui ta fille s'il réussit.

— Et s'il réussit ?

— Il ne réussira pas. Et s'il réussit, il sera temps de trouver une autre épreuve...

Tard dans la nuit, les deux frères regagnèrent leurs *farés* respectifs. Ils semblaient parfaitement satisfaits.

Le lendemain, le roi fit venir Rui :

— Si tu réussis l'épreuve, tu auras ma fille, tu seras mon fils. Si tu échoues, ton sang arrosera les pierres du *marae* et tes os seront jetés en poussière dans le vent.

— Pour ta fille, roi, je réussirai l'épreuve.

— Bien ! bien ! Écoute : à la frontière de mon royaume, il y a une coulée de pierres venues de la montagne. Tu devras transporter tous ces blocs jusqu'à la mer. Lorsque le soleil se sera levé trois fois, tu devras avoir terminé. Va, et que toutes les pierres soient remplacées par du sable.

Et Rui partit vers sa tâche impossible.

Il lui fallut une demi-journée pour aller de la mer à la montagne. Tout le long de son chemin, ce n'étaient que pierres et rocs. Des pierres et des rocs gros comme le *faré* royal. Et sous les pierres et sous les rocs, il y avait encore des pierres et des rocs.

Pendant deux jours et une nuit il travailla, sans prendre un instant de repos, malgré ses mains saignantes et ses bras brisés de fatigue.



C'était un peuple à la recherche d'une nouvelle terre.

Le soir du deuxième jour, il n'avait pas avancé. Découragé, incapable d'un mouvement, il s'assit, et en pensant à Teina, son cœur lui fit mal. Elle qui était certaine de sa réussite ! Il avait vu tant de confiance dans ses yeux !

C'est alors qu'il aperçut le vieil homme.

Debout sur une pierre, il paraissait s'amuser énormément.

— Hi ! Hi ! Les jeunes disent que les vieux sont fous... Mais les vieux savent bien que ce sont les jeunes qui sont fous ! Veux-tu que je t'aide ?

— Vieillard, comment pourrais-tu ? Moi qui suis jeune et fort, je n'ai pas pu remuer les pierres...

— Bien sûr ! et moi qui suis déjà mort, comment pourrais-je faire une heure de ton travail, n'est-ce pas ?

— Ne te fâche pas. Mais personne ne peut m'aider.

— Moi si. Et je n'ai pas besoin de changer de place. Je n'ai qu'à regarder les étoiles et les étoiles me parlent. Viens dans ma grotte ; tu y dormiras. Et demain, à son arrivée, le roi verra du sable à la place des pierres. Viens.

Rui, écrasé de fatigue et de chagrin, suivit le vieillard.

Au coucher du soleil, une pluie violente se mit à tomber. En quelques instants, le torrent de pierres où Rui avait passé les plus terribles moments de sa vie, fut transformé en torrent de boue.

Au matin, toutes les pierres, tous les rochers avaient été entraînés à la mer. À la place, une plaine de sable noir séchait doucement au soleil nouveau.

La fureur du roi Ino fut d'autant plus grande qu'elle dut être contenue : il avait fait une promesse et parole de Arii est chose sacrée. Il appela son frère.

— Non seulement tu m'empêches de le mettre à mort, mais maintenant il faut que je lui donne ma fille, que je lui donne le *tapa* et l'éventail de plumes royaux !

— Ce jeune fou a été aidé par la chance. Mais écoute ma nouvelle idée...

— Une idée ! une idée ! aussi folle que l'autre, sans doute !

— Mais non : soumets-le à une nouvelle épreuve. Pour ta fille, il ne pourra refuser. Ordonne-lui de marcher sur le feu...

De nouveau, Rui s'éloigna du rivage, écrasé par cette nouvelle et impossible épreuve. Les trois jours accordés par le roi lui semblaient un délai aussi court qu'inutile. À pas lents, il se dirigea vers la grotte de l'ermite.

La nouvelle exigence d'Ino ne parut pas inquiéter beaucoup le vieil homme.

À la fin de la journée, Rui se mit à la besogne.

Il fit creuser dans le sable une fosse rectangulaire longue d'une portée de *tao*, ce javelot énorme, long de cinq mètres, et que les guerriers lançaient sur une quinzaine de mètres. Puis il le remplit de bois sec, par arbres entiers. Quand le brasier fut allumé, il ajouta un lit de pierres poreuses, qu'il recouvrit de bois. Enfin, le tout fut parsemé de feuilles de bananier.

Le feu brûla deux jours.

Le troisième jour, Rui découvrit les pierres poreuses qui apparurent blanches de chaleur, éclatant parfois avec un bruit sec.

La chaleur dégagée était telle que toute la cour, accourue, dut se tenir à une distance respectable de la fosse.

Alors, Rui, fort des conseils de l'ermite, se mit à danser sur le sable, agitant des feuilles de *tî*, l'arbuste sacré.

Puis, récitant des formules sans doute magiques, il s'avança vers le feu, et, pieds nus sur les pierres, il traversa le foyer dans toute sa longueur.

Mais le roi ne se tint pas pour battu.

— Puisque tu sembles avoir trouvé une aide en les dieux mauvais, il va te falloir faire appel à toute leur puissance : il ne me plaît plus d'être roi d'une portion de terre. Je veux une île. J'irai sur la plage et, devant moi, tu feras une île. Une grande île, avec des pierres, du sable, de la terre et de l'eau. Et si tu ne peux me donner satisfaction...

Malgré toute sa confiance, Rui ne croyait pas que le vieillard pût l'aider. Une île ! Il eût fallu être le dieu Oro lui-même ! Mais le vieillard resta serein. Il écouta avec attention le récit de Rui. Et quand il parla, sa voix était aussi tranquille que la première fois.

— Dans trois soleils, à l'heure où les pirogues rentrent de la pêche, tu emmèneras le roi sur la plage, face à l'endroit où le soleil se couche. Tu prendras un chien avec toi. Quand le chien se couchera sur le sol, tu diras au roi de lever la tête vers le ciel. Que Teina soit auprès de toi et que ton bras soit sur son épaule. Va-t'en maintenant, car le temps

est proche.

Rui, intrigué, mais rassuré par le calme du vieillard, suivit à la lettre toutes ses instructions. Tout le peuple, même celui des lointaines vallées, était venu pour assister au prodige, foule silencieuse et tendue, attendant cette manifestation qu'elle pressentait divine.

Le chien, qui depuis un moment manifestait des signes d'inquiétude, se coucha brusquement dans le sable, et ses gémissements se transformèrent en un long hurlement de terreur. Suivant le geste de Rui, tous les yeux se levèrent vers le ciel, et une immense clameur d'étonnement et d'effroi sortit de la foule.

Là-haut, semblant tomber sur leur tête, une énorme boule de feu grossissait à vue d'œil. L'effroi fit place à la terreur, une vague de panique qui dispersa les spectateurs épouvantés. En un instant, la plage fut vide. Les groupes hurlants fuyaient vers les montagnes ou les vallées cachées.

Seuls restèrent le roi, le grand prêtre et les deux jeunes gens enlacés.

Dans un éblouissement de feu, dans un geyser de vapeur, le météorite toucha l'océan, juste devant le soleil couchant. Terres ravagées de flammes, terres nouvelles. Sous la violence du choc, la vieille île trembla et une gigantesque vague verte, reliant la mer aux nuages, barrant tout l'horizon, recouvrit le globe entier de son grondement.

Quand elle fut passée, il n'y eut plus rien.

Par la volonté des dieux, Teina et Rui furent changés en anguilles, en anguilles avec des oreilles humaines.

Quant à l'île nouvelle, elle fut appelée Eimeo.



La légende du poisson volant



Quand on voyage dans la poussière de récifs que sont les îles du Pacifique, on peut voir, plusieurs fois par jour, jaillir hors de l'eau des bancs pressés de poissons volants. Surgis des vagues, ils planent un moment, parcourant une dizaine de mètres, avant de disparaître dans un remous d'écume.

Peu comestibles, ils ne sont pêchés que pour servir d'appât. C'est une pêche de nuit, comme d'ailleurs la plupart des pêches polynésiennes.

À l'avant de la pirogue, on a fixé une plate-forme où l'on allume un feu de palmes sèches. Au milieu de la pirogue, et perpendiculaire à elle, on tend une très forte toile. Le poisson, attiré par la lumière du feu, se lance hors de l'eau, passe au-dessus des flammes, pour se jeter dans la toile et s'assommer au fond de la pirogue.

Si cette pêche paraît sans grande fatigue, elle n'est pas sans danger : lancé avec force, le poisson, flèche d'écaille, peut se planter profondément dans un bras, une cuisse ou une poitrine, causant de terribles blessures.

La journée avait été belle et chaude. À la tombée de la nuit, un

grand feu avait rassemblé hommes et femmes sur la petite place de corail fin, en face de la case du chef. Les chants, les rires s'arrêtaient parfois, pour laisser entendre une légende, ou une histoire de chasse ou de pêche, puis reprenaient de plus belle.

Assis sur un bloc de corail, Oroo méditait. C'était un jeune guerrier, fier et beau comme un *aito*, cet arbre de fer qui pousse dans le sable des plages.

Mais ce n'était qu'un jeune guerrier, tenu encore pour un enfant. Or, il rêvait d'accomplir une action d'éclat qui l'aurait placé au même rang que les plus fameux guerriers de la tribu, en égal d'Araii, le chef, celui dont les exploits étaient aussi nombreux que les coquillages du lagon.

Il se leva et sortit du village, laissant derrière lui les chants et la rassurante lueur du feu.

La lune était ronde, éclairant sa route sur un tracé à peine visible dans les herbes. Devant lui, brusquement, la forme sombre d'un *faré* isolé. Le cœur battant, il écouta les bruits de la nuit. Puis, saisissant sa lance, il souleva le rideau végétal qui servait de porte. Derrière un petit feu de braises, un vieillard était accroupi, contemplant la danse des courtes flammes bleues.

— *Ruau* (vieillard), je suis Oroo. Je veux aller dans le royaume de corail où vivent les esprits et ramener la pierre magique qui sépare les âmes vivantes des âmes mortes. Toi seul peux m'aider. Dis-moi le chemin.

Le sorcier releva la tête :

— Il est bien difficile de se rendre au royaume des âmes mortes et bien difficile de franchir les épreuves. Peut-être ne reviendras-tu jamais dans ton village.

— Je suis Oroo, j'irai et je reviendrai.

Le sorcier ne répondit pas. Il leva la main au-dessus des braises. Et soudain, une grande flamme se mit à monter, à monter jusqu'au toit de palmes. Elle devint bleue comme la mer, jaune comme le sable, verte comme la forêt, et s'éteignit brutalement en des gouttes sanglantes. Oroo avait bondi en arrière, effrayé par le prodige. Le sorcier gloussa et le rassura :

— Je vais t'aider à aller au pays des esprits. Perce une noix de coco de deux trous. Vide-la de son eau et remplis-la à moitié d'eau de mer. Monte dans ta pirogue et va vers l'endroit où le soleil se couche. Lorsque le soleil se sera couché deux fois, regarde par un trou de la noix : tu verras une étoile se refléter dans l'eau de mer. Suis l'étoile

jusqu'à l'île. Va dans cette île, Tauna t'indiquera ton chemin.

Le sorcier parut se dissoudre peu à peu dans la fumée qui avait envahi la pièce. Oroo recula vers la porte, la gorge serrée. En courant, il retourna au village. Demain, il partirait vers le soleil couchant.

L'île rocheuse barrait tout l'horizon, bloc de pierre déchiqueté surgi des flots. Des oiseaux de mer au long cri presque humain vivaient dans ses pics inaccessibles, dressés comme des griffes vers le ciel perpétuellement gris. Un grand vent venu des nuages enveloppait l'île d'un fantastique tourbillon, avant de reprendre sa course vers l'espace. La mer, grise comme le ciel, meurtrie d'écueils noirs que découvraient les grandes vagues, la protégeait, et Oroo dut lutter de longues heures contre les courants qui le repoussaient vers le large.

La plage où il aborda était faite de gros galets, ronds et glissants. Il tira la pirogue le plus loin possible des vagues montantes, prit sa lance et chercha à sortir du cirque rocheux où il était enfermé.

Perdu entre les blocs, il découvrit enfin un petit sentier qui s'élevait vers un pic, parmi le vent et les cris d'oiseaux.

Au fur et à mesure qu'il montait, les pierres se faisaient plus aiguës, les blocs plus torturés. La nuit venait, rendant encore plus sinistre le décor figé qui l'entourait. Au milieu du fracas du vent, le sentier parut s'enfoncer dans la pierre. Oroo hésita : habitué à vivre à l'air libre, comme tous ceux de sa race, le mystère des grottes ne l'avait jamais tenté. Il scruta les ténèbres et vit luire tout au fond d'une nuit opaque la lueur d'un feu. Alors, se fiant à ce signal dansant, il pénétra dans l'orifice.

Le passage brutal du dehors, où hurlait le vent, au-dedans, où régnait un prodigieux silence, le surprit, et il se crut devenu sourd. Mais le léger chant d'une petite rivière souterraine le rassura. La caverne, plus noire que la nuit, semblait immense. Le sable, sous ses pas, réveillait des murmures confus et lointains. Le poing serré sur sa lance, il avançait, tous les sens aux aguets, vers le phare lointain.

Le feu illuminait un vieillard, un vieillard comme jamais Oroo n'en avait vu : si ridé, si sec, si cassé, que certainement il avait connu les premiers soleils du monde.

Et devant lui, Oroo courba la tête, rempli d'un immense respect.

— *Iaorana* Oroo, je t'attendais. Je suis Tauna.

Sa voix était si ténue, si faible qu'il fallait tendre l'oreille pour l'écouter.

— Je connais ton désir, et tu n'es pas encore au moment de prendre la pierre de vie et de mort. Mais tes journées ont été longues,

et tes nuits courtes. Dors, et demain je te dirai ce que tu dois faire.

Oroo se retira dans un coin, contre un mur de pierre, s'allongea sur le sable chauffé par le feu et s'endormit dans la lumière presque immobile.

Depuis un long moment déjà, il suivait son guide à tâtons, cet étrange vieillard tout cassé par les ans, aux yeux éteints, pourtant plus agile que lui, et qui semblait voir dans la nuit aussi bien que par la plus belle journée de soleil.

Peu à peu, une lueur bleutée sembla monter du sol devant eux. Oroo pensa que c'était la lumière du jour, mais un jour pâle comme un clair de lune. Il étouffait dans cette nuit et il avait hâte de revoir le soleil.

Mais ce n'était pas le jour. Devant eux, un petit lac sans vagues semblait dormir dans l'étrange lumière bleue qui remplissait la caverne. L'eau était claire comme celle d'un torrent de montagne. Des poissons jouaient entre les algues et les coraux brillants.

— Regarde dans ces eaux tranquilles : il y a d'étranges coquillages attachés aux rochers du fond. Tu iras les pêcher. Tu les ouvriras de la pointe de ta lance. Dans certains d'entre eux, tu trouveras des petits cailloux blancs et lisses. Quand leur nombre te permettra de te faire un collier qui tombera jusqu'à tes pieds, alors je te dirai ton chemin.

Et le vieillard disparut dans la nuit.

Oroo ne sut jamais combien de jours il passa au bord du petit lac. Mais quelle était la valeur d'un jour dans cette éternelle clarté bleue ?

Il plongeait, arrachait quelques coquillages, les ouvrait, cherchait les perles. Mais souvent il n'en trouvait qu'une, pour dix ou vingt coquillages. Il lui fallait plonger encore et recommencer. Il mangeait les poissons, qu'il attrapait sans peine, cuits sur le feu d'algues sèches qu'il entretenait. Quand la fatigue était trop forte, il dormait sur le sable, pour reprendre la pêche à son réveil.

Au début, il ne pouvait rapporter qu'un ou deux coquillages à la fois, car il ne restait pas assez de temps au fond. Alors, peu à peu, il se forçait à demeurer dans l'eau plus longtemps.

Il en ramenait de plus en plus chaque fois, restant de plus en plus longtemps au fond du lac souterrain.

Et un jour, le collier fut terminé. Ivre de joie, les mains tremblantes, il vérifia : oui, elles étaient toutes là, ces petites pierres

blanches qui accrochaient la lumière comme autant de gouttes d'eau.

Il s'avança jusqu'à l'ombre et cria :

— Tauna !

Comme l'écho formidable finissait de mourir, il entendit derrière lui la voix fluette du sage :

— Bien, bien, Oroo. Le collier est terminé, et maintenant, tu peux rester de longs moments au fond de l'eau. C'était cela l'important, car le royaume de corail se trouve tout au fond de la mer, et il te faudra y descendre.

— J'irai !

— Alors prends cette plume rouge. Quand tu seras dehors, tu la lâcheras dans le vent. Elle te conduira là où tu veux aller. Mais peut-être n'en reviendras-tu jamais.

— J'irai et je reviendrai !

— Alors va vite, car un autre guerrier de ton village est en route pour chercher la pierre avant toi. Il a pour nom Athii...

La joie de Oroo fit place à une brusque colère : Athii était son rival depuis leur plus jeune âge. Son rival dans les jeux guerriers, les danses ou les chants, son rival à la pêche ou à la chasse... Son rival dans le cœur de la douce Maeva, la fille du chef.

Le sage le conduisit sur le chemin du jour, ce chemin que le jeune guerrier avait suivi avec tant d'appréhension à l'arrivée.

Ce fut le vent qui l'accueillit de sa grande voix. La lumière l'éblouit, le bruit l'assourdit. Il descendit en courant le sentier qui menait à la plage. Il poussa la pirogue à l'eau, puis lâcha la plume dans le vent. Elle s'immobilisa un instant, comme cherchant sa route, et Oroo sut que cette plume était en réalité une âme morte, que Tauna avait recueillie et gardée prisonnière. Maintenant, libre, elle allait le conduire au pays des âmes mortes. Et la pirogue se haussa sur les vagues grises, à la poursuite d'un petit point écarlate qui filait au ras de l'écume.

La poursuite dura trois jours et trois nuits. Oroo en oubliait la faim et la fatigue. Les yeux brûlés de sel, toute son attention se portait sur la plume rouge qui, la nuit, devenait lumineuse comme une luciole.

Et au matin du quatrième jour, une haute aiguille de pierre apparut à l'horizon. Oroo sut qu'enfin il arrivait au royaume des esprits, au pays où le soleil se couche.

La plume avait disparu, mais Oroo n'avait plus besoin de guide. Contournant la flèche de pierre, il se plaça devant sa face ouest.

L'ouverture du Paradis de corail devait se trouver juste sous la quille de sa pirogue.

Il plongea.

L'ouverture du pays des morts était l'entrée d'une grande caverne, non plus une caverne sombre et inquiétante, mais au contraire un univers brillant et illuminé comme par un soleil intérieur. Un tambour lointain battait, et Oroo savait que ce tambour saluait l'arrivée des âmes des rois et des guerriers morts au combat.

C'est alors qu'il vit le gardien du pays des âmes mortes.

C'était un poisson, un poisson extraordinaire, que seuls des dieux avaient pu créer. Immense, son corps, long et mince comme celui d'une anguille, s'enroulait plusieurs fois autour du pied de la lance de pierre. Près de sa tête, deux gigantesques et interminables nageoires étaient plantées comme des ailes.

— Je suis Oroo.

— Je sais. Et moi je suis le poisson volant qui garde l'entrée du royaume de corail.

— Un poisson qui vole ? Pourquoi pas un oiseau-requin ?

Mais les poissons, même volants, n'ont pas le sens de l'humour.

— Tu n'es pas encore parvenu à la pierre magique, Oroo. Si tu veux entrer dans le royaume, il faut te soumettre à une épreuve.

— Je suis prêt.

— Alors tu devras te prosterner et m'adorer trois fois. Mais attention : si tu hésites à m'adorer, les dieux te puniront très sévèrement pour ton audace. Les dieux n'aiment pas qu'on les brave.

Oroo, qui s'attendait à un terrible combat avec la bête gigantesque, eut un grand rire :

— Je suis prêt, poisson-oiseau !

Le poisson volant se changea aussitôt en une hideuse araignée de mer, aux pattes armées de pointes terribles, aux yeux exorbités, d'une méchanceté sanglante. Sans hésitation, Oroo se prosterna sur le sable, entre les pattes du monstre.

Alors l'araignée se transforma en une merveilleuse anémone de mer, parée de milliers de couleurs et dont les filaments gracieux chatoyaient comme autant d'insectes au soleil. Oroo savait que le simple contact avec l'un de ces filaments pouvait lui causer une atroce brûlure.

Pourtant il n'hésita pas, et pour la seconde fois, se prosterna dans le sable.

Alors l'anémone prit une forme humaine, et Oroo vit avec colère se dessiner le visage d'Athii. Athii, debout devant lui, un sourire méprisant aux lèvres. Oroo eut un mouvement de recul. Et déjà il était trop tard. Devant lui, l'énorme poisson était redevenu le gardien éternel du pays interdit.

— Je t'avais prévenu, Oroo, tu ne reverras jamais ton village. Athii, ton rival, y retournera avant la fin de son voyage pour vivre auprès de Maeva. Toi, tu deviendras poisson, comme moi. Ton orgueil a été le plus fort, et tu devras éternellement errer dans les mers. Pour combattre la malédiction, tu devras éternellement sauter hors de l'eau pour attraper le soleil. C'est à ce prix que tu redeviendras homme, pour trouver le repos au royaume de corail.

Oroo leva sa lance pour transpercer le monstre, mais lin tourbillon le saisit, et quand il revint à lui, son corps était couvert d'écailles et de fines et longues nageoires étaient plantées dans son dos, comme des ailes.

Et quand, voyageur, tu verras sauter hors de l'eau un poisson volant, pense à Oroo dans sa course éperdue vers le soleil.



Le dieu Hiro



Le dieu Hiro est certainement le dieu le plus populaire des îles Polynésiennes. Né de Moeterauri, roi de Bora-Bora et de Faimano, femme du pays de Tahaa, c'était un homme, mais un homme que les dieux, dès sa naissance, avaient doté de pouvoirs divins. Ses exploits sont racontés dans de multiples récits et de nombreuses légendes. On parle du chien de Hiro, des pierres de Hiro, du bateau de Hiro, de l'hameçon de Hiro.

Dans l'île de Huahine, par exemple, il y a une montagne qui porte, gravée dans sa roche, l'empreinte de deux pieds. La légende dit que c'est là l'empreinte des pieds de Hiro, faite lorsque le dieu se dressa pour lancer sa flèche sur Moorea et, à Moorea, au faîte d'une montagne, il y a un trou rond, étroit et très profond, que l'on dit avoir été fait par la flèche. Dans la même île de Huahine, il y a une étonnante curiosité de la nature : en face de Haamiti, sur une crête, on voit un homme couché, la couverture tirée jusqu'au menton : c'est Hiro, dit la légende, le dieu Hiro, qui lève sa tête ébouriffée pour voir si un bateau ne passe pas au large.

Enfin, Hiro est aussi et surtout le dieu des voleurs. C'est lui qui vola les dieux Ouroutu, Vairaihaua et Teaohaunemai.

Tel était son chant quand il voulait voler :

« Que le chemin soit libre dans la nuit pour Hiro. Hiro va voler !
» Que les petits dieux Ouroutu, Vairaihaui, et Teaohaunemai
» Traînent la corde de *puree*, qu'ils trompent et ferment les yeux de ceux qui sont dans les maisons.

» Qu'ils dorment

» Et que ceux qui sont dehors soient éveillés ! »

Voici, parmi toutes, la légende de la naissance de Hiro.

Moeterauri, roi de Bora-Bora et de Maupiti, vint un jour à Tahaa. Alors qu'il se promenait au bord du lagon, il aperçut Faimano qui se baignait dans la rivière. Il savait que cette jolie fille était la fille du grand sorcier de Tahaa. Il grimpa silencieusement sur un *vi tahiti* et prit une pomme cythère, la mordit, et la jeta dans l'eau. Le courant l'entraîna vers la femme qui la prit.

— Qui est-ce qui a fait cela ? demanda-t-elle.

Moeterauri ne répondit rien, mais attrapa un autre fruit, qu'il mordit et jeta à nouveau dans la rivière.

Faimano le prit et demanda à nouveau :

— Qui est-ce qui a fait cela ?

Moeterauri ne répondit rien, mais jeta un troisième fruit.

Faimano demanda pour la troisième fois :

— Qui est-ce qui a fait cela ?

Moeterauri descendit de l'arbre :

— C'est moi.

Faimano vit tout de suite que c'était un roi qui se tenait devant elle, et lorsqu'il la demanda pour épouse, elle accepta.

Quand ils furent mariés, les dieux donnèrent un pouvoir surnaturel à Faimano, afin que leur enfant soit un grand guerrier.

Un jour, le roi dit à Faimano :

— Je dois rentrer dans mon pays. Quand ton oncle rentrera de la pêche, il n'aura qu'un poisson. Dis-lui d'aller chercher un morceau de bois. Un seul morceau de bois. Puis une pierre. Une seule. Puis tu prendras un *maiore*, un *igname*, un *taro*, une patate. Tu feras cuire tous ces aliments au four et tu les mangeras. Et ton enfant sera un grand guerrier.

Moeterauri repartit pour Bora-Bora. Quand on est roi, on ne peut

rester définitivement avec une femme du peuple, dans une terre qui n'est pas la sienne. Faimano, demeurée seule, obéit à la lettre à son époux. Et quand l'enfant fut né, elle lui donna le nom de Hiro.

Les années passèrent et le petit Hiro eut la vie de tous les enfants de son âge. Un jour, ses cousins vinrent jouer sur le lagon avec des voiliers miniatures faits en bambou. Hiro eut envie d'en avoir un.

Le soir, il se glissa près du *faré* de son grand-père le sorcier. Celui-ci apprenait aux deux cousins de Hiro à construire les petits voiliers. L'enfant retint toutes ses recommandations, tous ses conseils.

Le lendemain, il se construisit un voilier, en suivant tous les secrets entendus la veille en cachette. Quand ce fut prêt, il vint s'amuser avec ses cousins. Chaque fois, son voilier se montrait plus léger et plus rapide que celui des autres enfants. Alors ils se jetèrent sur lui et le battirent tellement qu'il mourut.

Quand ils le virent mort, ils furent si effrayés qu'ils décidèrent de l'enterrer, afin de cacher son corps. Quand ils eurent terminé, ils se sauvèrent.

Alors un frémissement passa sur la mer et dans le ciel, et une voix dit :

— Hiro, lève-toi.

Et le sable bougea et Hiro en sortit. Quand il rentra chez lui, personne ne sut ce qui lui était arrivé.

Le lendemain, Hiro construisit encore un jouet et revint jouer avec ses cousins. Et comme la veille, son voilier fut plus rapide et plus léger que celui des autres. À la fin du jeu, ses cousins, furieux, le battirent à nouveau, le virent tomber mort et l'enterrèrent.

Et encore une fois se réalisa le prodige de sa résurrection.

Les années passèrent et Hiro devint si fort que les autres enfants ne purent plus le battre. Un jour, ils allèrent trouver leur grand-père et se plaignirent. Celui-ci fit venir Hiro. Il toucha ses bras et ses jambes, puis il essaya de le prendre à bras-le-corps, sans y arriver. Alors le vieillard dit :

— Il n'y a pas de guerrier qui puisse battre Hiro.

Mais les deux cousins pressèrent leur grand-père de trouver un moyen de se débarrasser de Hiro. Alors le vieux sorcier le fit venir à nouveau.

— Hiro, mon fils, je vais te donner à accomplir un exploit digne de

ta force et de ton courage. Il y a dans la montagne un plant de *kava*. Cette plante est gardée par un diable. Va chercher cette plante et ramporte-la-moi.

Hiro se mit en route, armé de sa seule lance. Il arriva bientôt dans le cirque de pierre où poussait la plante. Quand il voulut l'arracher, le monstre lui sauta dessus pour le tuer. Hiro le prit à la gorge et l'étrangla. Le monstre se sentit mourir et jeta un grand cri. Le sorcier l'entendit et sut que le redoutable gardien de la plante était mort.

Hiro descendit de la montagne, la plante à la main, et se rendit chez le vieillard.

— Hiro, mon fils, tu as réussi ton exploit. Mais tout au fond de la vallée, il y a un immense cochon qui tue les voyageurs. Va, tue-le et ramène-le-moi.

Hiro partit le long de la rivière. Arrivé près d'une grotte profonde, il vit surgir le cochon sauvage dont la mâchoire ouverte touchait le ciel. Alors, il banda ses muscles et jeta sa lance qui transperça l'animal avant de se ficher en terre. Le cochon couina de douleur et le sorcier, en l'entendant, sut que l'animal était mort.

Hiro revint dans la vallée, tenant le cochon jeté sur son épaule.

Alors le sorcier, son grand-père, renonça à le faire mourir.

Un jour, comme il se baignait dans le lagon, Hiro pensa qu'il serait bien agréable d'avoir devant lui une île. Aussi se mit-il en quête d'une belle île et jeta-t-il son dévolu sur celle de Mouaroa.

De nuit, il prépara son hameçon, sa ligne, et se rendit face à l'îlot. Quand il fut en place, il lança sa ligne et amena doucement l'île vers lui. Mais alors que l'île était près de Tahaa, le soleil se leva et Hiro dut abandonner son labeur, car les voleurs ne peuvent voler le jour.

À Hipu, il y a une montagne qui porte la marque de l'hameçon de Hiro. C'est l'île de Mouaroa.

Hiro, comme tout Tahitien, était très susceptible. Un jour, par exemple, passant dans un endroit nommé Pahure, il vit un important groupe d'hommes et de femmes travaillant à la confection d'un four, il s'arrêta et les observa.

Au bout d'un moment, hommes et femmes se dirent entre eux :

— Quel est donc cet homme qui nous regarde travailler sans vouloir nous aider ? Et comme Hiro ne semblait pas décidé à leur prêter la main, leur ton monta peu à peu. Certains l'appelèrent fainéant ou paresseux, si bien que Hiro sentit la colère le gagner.

Il se leva et marcha vers eux :

— Écartez-vous, leur dit-il, je vais, à moi tout seul, recouvrir votre four.

Tous s'écartèrent. Hiro prit sa lance.

Ils se trouvaient au fond d'une vallée encadrée par deux hautes montagnes. Hiro enfonça sa lance dans l'une des montagnes, la souleva d'un seul coup et la posa sur le four. Puis il en fit autant de l'autre montagne.

Alors, les hommes et les femmes se mirent à gémir et à crier : leur four était perdu, car jamais ils n'auraient suffisamment de force pour, à leur tour, soulever les deux montagnes.

Devant leurs grimaces, Hiro sourit :

— Vous m'avez insulté, vous vouliez que je travaille, alors que je ne vous demandais rien : voilà votre punition.

Si un jour on soulève la montagne, on trouvera, enfoui dessous, le four qui existe toujours et qui, les jours de haut soleil, fume doucement.

C'est l'arrivée des hommes blancs qui détruisit la puissance du dieu Hiro, et ceci d'une façon assez cocasse qui vaut la peine d'être contée.

Lorsque les grands navigateurs abordèrent à Tahiti, ils s'aperçurent rapidement que le vol était considéré comme une institution très respectable : quand on a un dieu pour exemple...

Bougainville devait écrire : « Il n'y a point en Europe de plus adroits filous que ces gens-là » et Sparman a parlé de leur « excessif penchant au vol et à la friponnerie ».

Il faut dire qu'ils semblaient doués d'une habileté peu commune. Un respectable vieillard, tout en adressant un discours de bienvenue à Bougainville, sut lui subtiliser sa longue-vue. Ce ne fut ni le premier ni le dernier : tous les navigateurs furent victimes d'innombrables larcins du même genre. Et c'est par l'un de ces larcins que périt la croyance en Hiro.

Un jour que les charpentiers de l'expédition de Cook remettaient à neuf la coque des navires ancrés dans la baie de Matavai, ils se virent aussitôt entourés d'un petit nombre de jeunes gens semblant fort intéressés par leurs travaux. Parmi son auditoire, l'un des charpentiers vit un vieillard de noble allure qui suivait tous ses gestes avec une profonde gravité. Étonné, le charpentier se renseigna discrètement et

apprit avec stupeur que le vieillard était le grand prêtre du dieu Hiro. Très flatté, le charpentier fit distribuer des outils afin d'initier tout le monde au travail du bois.

Au bout de quelques instants, le charpentier se mit à la recherche de sa scie, mystérieusement disparue, comme disparurent sa hache, ses clous, son ciseau à bois. Comment aurait-il pu se douter que le vieillard, kleptomane habile, les avait subtilisés discrètement afin de les offrir en hommage sur le *marae* du dieu Hiro ?

Naturellement la recherche s'avéra infructueuse. Tous les outils posés sur le pont ou sur les cabillots avaient disparu. Le pauvre charpentier entra dans une colère noire, jurant que « hormis cet honnête vieillard, il ne pouvait compter sur personne ».

Quand l'expédition fut partie, il y eut grande cérémonie au *marae* et les prêtres se demandèrent ce qu'ils allaient faire de ces quelques outils. Après bien des discussions, ils décidèrent que les outils devaient certainement pouvoir se reproduire dans la terre comme des *ignames* ou des *taro*.

Un grand champ fut défriché et on y planta la scie, la hache, les clous et le ciseau. Il y eut des chants, des invocations et des danses et l'on attendit. Mais malgré les mois qui passèrent, le champ restait net, rien ne se décidait à pousser. En les déterrants de temps à autre, on s'aperçut que, petit à petit, au lieu de germes, c'était la rouille qui apparaissait. Si bien que les outils furent un jour complètement inutilisables.

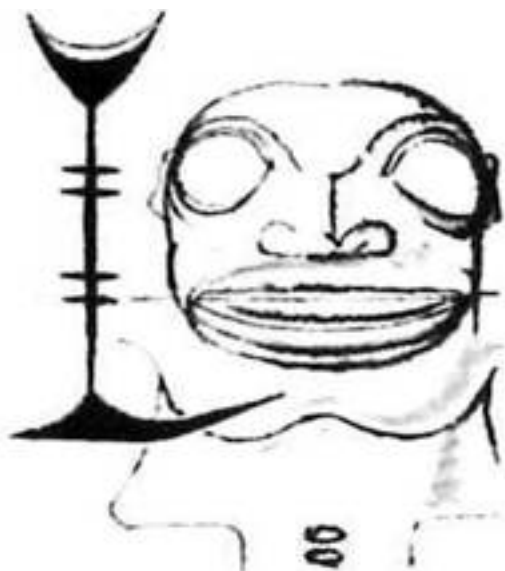
Cet échec – les prêtres ne se trompant jamais – fut alors attribué à l'impuissance du dieu.

Quand les missionnaires arrivèrent, ils n'eurent aucune peine à détruire définitivement le culte du dieu, si répandu quelques années auparavant.

De l'influence d'une scie sur des croyances profondément ancrées...



La légende du cocotier



E vent s'était brusquement levé et ses rafales rapides secouaient de façon inquiétante les cimes hérissées des cocotiers de la plage. Surprenant mon regard, Vahinemoea me demanda, avec un rien de malice dans ses yeux noirs :

— Ne sais-tu pas, froussard, que les cocos ne tombent jamais sur les gens qui passent en dessous ?

— On le dit, mais je n'y crois pas trop. Il n'y a aucune raison pour qu'un objet qui tombe fasse un crochet pour t'éviter ! En revanche, je vois là-haut quelques cocos qui se réjouissent à l'avance de notre venue et de la prochaine rafale de vent !

Quand on est un garçon, ce n'est jamais agréable d'être traité de « froussard » par une fille.

— Allons, ne te fâche pas ! Mais tu as tort, les cocos ne sont pas « des objets » ! N'as-tu pas remarqué que sur leur coque, il y a deux yeux et une bouche ?

— Bien sûr, mais je devine que tu sais pourquoi, cela se voit à ton sourire.

Vahinemoea se mit à refaire ses tresses que le vent avait emmêlées, et quand je me fus à mon tour assis sur le sable, elle commença son

récit :

« Dans le district de Tererauta vivait, il y a bien longtemps, une jeune fille dont la beauté faisait l'orgueil de ses parents. Ses yeux noirs, les lignes harmonieuses de son corps brun, la souplesse de sa taille, et surtout la soie de ses longs cheveux la rendaient la plus jolie fille de nos îles. Quand elle atteignit l'âge de seize ans, son père, qui était le chef du district, résolut de la marier...

Il se mit à chercher un époux digne de sa fille. Quand le jour de ses noces arriva, Hina, c'est ainsi qu'elle s'appelait, Hina ne savait encore rien de son promis, sinon qu'il était du district lointain de Teretai.

Mais quand son père vint la chercher pour lui présenter son époux, elle faillit s'évanouir de terreur, en voyant une immense anguille, au corps gigantesque et à la tête énorme : c'était le prince des anguilles.

Hina, épouvantée, s'enfuit dans la montagne et atteignit le district d'Aketura. Trouvant un *faré*, vide, caché sous de grands *aito*, elle s'y réfugia.

Or, c'était la maison du dieu Hiro ; et celui-ci, en revenant de la pêche, fut ébloui par la lumière éclatante qui auréolait sa case. C'étaient les cheveux d'Hina, qu'un rayon de soleil avait frôlés et qui brillaient ainsi.

La jeune fille raconta au dieu sa terrible aventure, et celui-ci accepta de la cacher pendant quelque temps.

Mais l'anguille, attirée elle aussi par l'éclat des cheveux de la jeune fille, arriva bientôt au voisinage de la case du dieu. D'un coup de sa queue puissante, elle ouvrit dans le récif une large brèche, qu'on appelle aujourd'hui la passe de Tapuerama.

Le dieu Hiro, alerté, prit un long cheveu d'Hina, y attacha un hameçon de nacre et pécha la monstrueuse bête. Quand il l'eut tirée sur le rivage, il la coupa en trois morceaux.

La tête vint tomber aux pieds de la jeune fille et lui dit :

— Tous les hommes qui me détestent, et toi la première, Hina, un jour, pour me remercier, vous m'embrasserez sur la bouche. Je meurs, mais ma prédiction, elle, est éternelle.

Hiro, sans perdre de temps, enveloppa la tête avec des feuilles de bananier et tendit le paquet à Hina :



C'était le prince des anguilles.

— Hina, fille de beauté, tu peux retourner chez les tiens, et là-bas, tu détruiras cette tête. Mais tout au long de ta route ne la pose surtout pas à terre, car alors la malédiction de l'anguille se réaliserait.

Et Hina, accompagnée de suivantes offertes par le dieu Hiro, s'en retourna à Tererauta. Mais la route était longue et le soleil brillait le chemin. Elles arrivèrent au bord d'une rivière. L'eau était fraîche et claire, et les jeunes filles décidèrent de s'y baigner.

Hina, oubliant le conseil du dieu, posa son paquet à terre afin de rejoindre ses compagnes.

Aussitôt, avec un bruit sourd, la terre s'ouvrit et engloutit la tête de l'anguille morte... Et surgissant de la faille qui se refermait déjà, un arbre apparut et se mit à grandir, grandir démesurément.

C'était un arbre étrange, tout en tronc, avec une touffe de feuilles au sommet. On aurait dit une immense anguille dressée, la tête vers le soleil.

Le premier cocotier venait de naître...

Hina, qui avait désobéi, fut condamnée par les dieux à vivre auprès de la rivière et l'arbre fut *tabou*. Défense absolue à quiconque de s'en approcher et d'en manger les fruits.

Quelque temps après, Hina épousa un jeune pêcheur qui vivait à l'embouchure de la rivière. Le couple eut une fille, jolie comme un rayon de soleil sur la rosée du matin. Mais leur bonheur dura peu : quelques mois plus tard, le jeune homme vint à mourir. Hina se remaria avec le frère de son premier époux. Une autre fille leur naquit, belle comme le soleil qui se couche sur la mer. Les deux fillettes grandirent ensemble et s'aimèrent comme deux enfants de même père et de même mère.

Les années passèrent, mais le nouveau bonheur de la pauvre Hina allait encore lui être enlevé. Un jour, malgré la formelle interdiction, les deux fillettes voulurent goûter aux fruits étranges de l'arbre long et grêle qui poussait près de leur case.

Hélas ! les dieux veillaient et les deux coupables furent transformées en nuages et transportées au-dessus de la mer. Les anciens disent que ce sont les deux nuages roses que l'on voit toujours, par beau temps, au-dessus de l'atoll de Hanaa.

Les jours passèrent encore, et une grande sécheresse vint bientôt détruire toute nourriture et toute eau douce. Seul le cocotier résista au soleil et, malgré la défense des dieux, les hommes recueillirent ses fruits, qui contenaient une eau douce et claire, légèrement sucrée. Ils

virent que chaque fruit, de la taille d'un gros melon, était marqué de trois taches sombres disposées comme des yeux et une bouche... et pour boire cette eau, il leur fallut coller leurs lèvres contre ce dessin de bois. Et Hina fit comme les autres, sans se rendre compte que la prophétie venait de s'accomplir... »

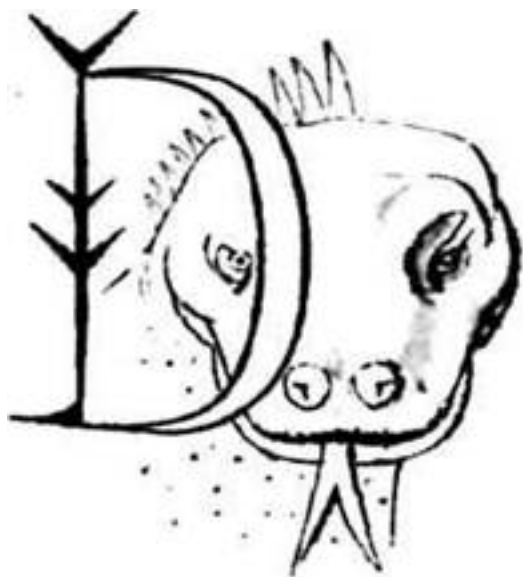
Les deux tresses étaient maintenant terminées, solides cordes noires sur ses épaules. Vahinemoea y piqua un hibiscus au cœur pourpre et me sourit, avec cette gentillesse qui faisait briller ses yeux noirs. Là-bas, des voix lointaines nous appelaient :

— Hé ! Venez vous baigner avec nous !

En courant, nous rejoignîmes le groupe bruyant qui descendait vers la mer, par la grande allée bordée de cocotiers pensifs.



Le grand lézard de Fataua



ANS les temps lointains, les Tahitiens étaient trop nombreux pour vivre sur le rivage ; une grande partie de la population avait élu domicile dans les grottes, au fond des vallées, et souvent devait descendre à la mer afin de remplir d'eau salée ses calebasses et ses bambous, eau qu'elle faisait ensuite évaporer au soleil, afin d'en recueillir le sel.

Un jour, deux femmes, s'éloignant de leurs compagnes, virent, dans un paquet d'algues, un œuf énorme qui avait dû être amené par la mer. L'une des deux femmes prit cet œuf, objet de curiosité, et le plaça dans un récipient de bois à large ouverture dont on se servait pour mettre le poisson cru. Elle emporta le tout chez elle, dans la grotte à flanc de montagne où elle vivait avec son mari et ses deux enfants, un garçon et une fille. Après avoir fait admirer l'œuf à ses voisines extasiées et envieuses, elle le rangea dans un coin reculé de la grotte familiale, et n'y pensa plus.

Quelques jours plus tard, alors que toute la famille prenait son repas, un grand craquement se fit entendre au fond de la grotte. La femme alla voir ce que signifiait ce bruit et vit que l'œuf avait donné naissance à un gigantesque lézard. Son mari et ses enfants, mis au courant de cet événement étrange, en bons Tahitiens ne s'en formalisèrent pas et adoptèrent l'intrus.

Celui-ci, soigné avec attention, atteignit bientôt des proportions énormes. Il était d'ailleurs très doux et devint le favori des enfants.

Hélas, survint cette période de sécheresse qui devait peu à peu atteindre toutes les terres du Pacifique.

Pour résister à la famine, les Tahitiens durent aller très loin dans les montagnes et les vallées y chercher une maigre nourriture. Aussi, un matin, le père, la mère et les deux enfants se mirent-ils en route vers l'intérieur de l'île, à la recherche de *fei*, ces grosses bananes rouges qui ne se mangent que cuites.

Mais comme la route était longue, les enfants furent si fatigués que leurs parents décidèrent de les laisser sur le bord du chemin, jusqu'à leur retour, sous la protection du lézard.

Leur absence se prolongeait, et les enfants et le lézard sentirent la faim devenir plus pressante. Alors le lézard, profitant de l'assoupissement des deux enfants, ouvrit sa large gueule et engloutit successivement le petit garçon et la petite fille ; puis il se coucha confortablement sur la fougère et s'endormit.

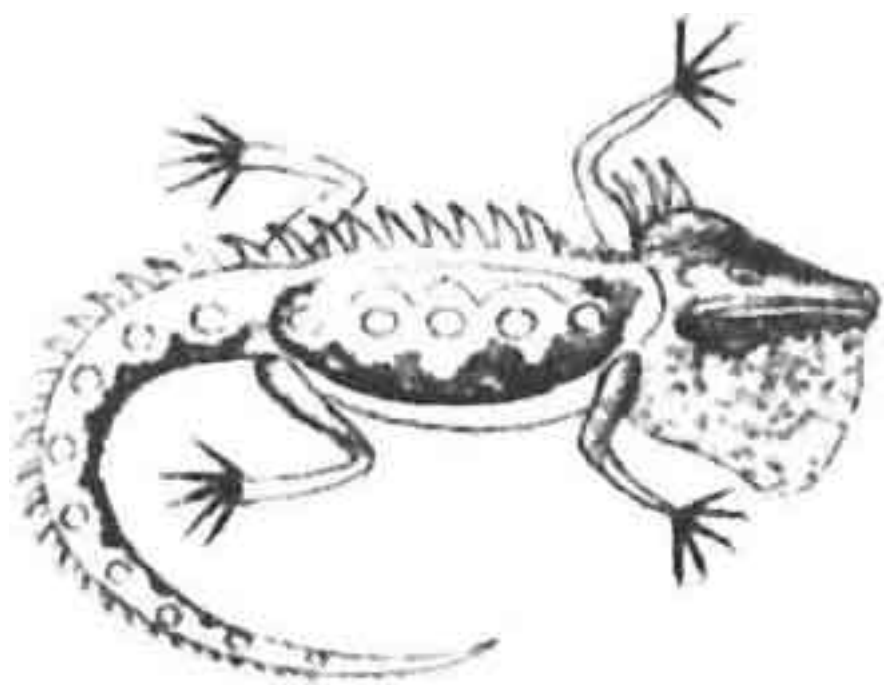
Avec le soir, les parents revinrent, portant sur leurs épaules une provision suffisante de *fei* pour attendre la fin de la famine.

Ce fut en vain qu'ils cherchèrent et appelèrent leurs enfants. Ils ne virent que le lézard endormi. Quand ils s'aperçurent que des taches rouges brillaient entre les crocs formidables, ils comprirent que le lézard, affamé, avait mangé leurs deux enfants.

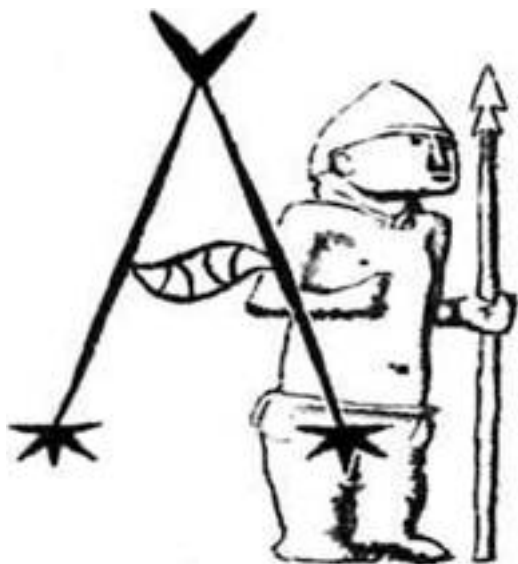
Aveuglés de douleur et de colère, ils prirent de lourdes pierres pour écraser le monstre. Le lézard se réveilla et prit la fuite, poursuivi par les parents. Il gravit la montagne jusqu'à la plus haute cime de l'Aorai. Quand il fut tout en haut, à la cime, il vit que ses poursuivants approchaient. Alors il se jeta dans le vide, du haut de la paroi, et s'écrasa au pied de la falaise. Sa queue, brisée par le choc, se détacha et tomba un peu plus loin, donnant naissance à un massif de bambous qui existe toujours, unique de son espèce, car les bambous se brisent si facilement qu'ils ne peuvent servir à rien.

On peut voir encore, dans la vallée de Fataua, un rocher qui porte les empreintes de ce grand lézard.

C'était au temps lointain où les Tahitiens vivaient dans des grottes, au fond des vallées.



La légende de Vei



Teahupoo, dans la presqu'île de Taïarapu, il existe une grotte très curieuse, appelée : *Ana poiri* (grotte ténébreuse) ou *Vai poiri* (eau ténébreuse), à cause de la petite nappe d'eau qui s'y trouve et de l'obscurité qui y règne.

Pour la visiter, on remonte la rivière en embarcation jusqu'à un point de la berge où croissent d'immenses arbres séculaires, des *mape*. Là, on met pied à terre, on suit un petit sentier qui gravit la colline, et après quelques minutes de marche, on arrive à l'ouverture de la grotte. Au premier abord, celle-ci paraît insignifiante et présente l'aspect d'un petit tunnel incliné, d'une pente d'environ quarante-cinq degrés.

Le visiteur est alors surpris de voir ses guides se pourvoir de bouts de bois, avec lesquels ils frappent les parois de la grotte, au fur et à mesure qu'ils y pénètrent, en poussant des cris, faisant ainsi un vacarme assourdissant. Arrivé à l'extrémité du boyau, le visiteur se trouve en présence d'un petit lac, mais c'est à peine si ses yeux peuvent discerner l'eau qui arrête ses pas. Ses guides continuent leur vacarme et redoublent les coups de bâtons contre les parois de cette chambre souterraine où retentissent d'étranges et lugubres échos.

Peu à peu, ses yeux s'habituant à la quasi-obscurité, le visiteur finit

par distinguer nettement la nappe d'eau d'abord, puis la voûte, et enfin le fond de la grotte. Alors, émerveillé par le spectacle qu'il a devant les yeux, il écoute ses guides lui affirmer que s'il peut voir clairement devant lui, c'est que les ténèbres se sont dissipées grâce au bruit qu'ils ont fait. Ils lui citent des cas où un visiteur blanc, ayant interdit de faire du bruit, n'a jamais pu contempler les jolies petites vaguelettes qui viennent mourir sur le sable fin de la rive, ainsi que la brillante voûte et les curieuses parois aux rugosités fantastiques de la célèbre grotte. Si l'on jette un objet dans l'eau, il ressortira quelques heures après dans la mer, par un trou d'où jaillit de l'eau douce et qui se trouve non loin de l'embouchure de la rivière de Vaiau. Les objets fragiles sont rejetés en miettes, un coco sortira tout décortiqué et poli, un *maiore* sera broyé.

Si l'on traverse à la nage le petit lac, on arrive à une assez vaste terrasse de pierre, précédant une seconde chambre intérieure, totalement obscure, et à laquelle on peut accéder par un tunnel de quelques mètres de longueur. C'est la chambre de Vei.

Vei ne savait pas exactement qui était sa mère et pas du tout qui était son père. Il se souvenait avoir toujours vécu à Taiarapu, chez le chef Patea, et dès qu'il fut en âge de faire la guerre, il s'enrôla parmi les gardes de corps de son chef et protecteur. Patea avait toujours eu pour lui beaucoup de bonté. On savait que, tout enfant, Vei avait été recueilli par des gens de Patea et sauvé d'une mort certaine sur ordre de ce dernier. On chuchotait que c'était l'enfant de quelque grande dame apparentée à Patea et affiliée à la société secrète des « Arioi » (secte dont les membres ne devaient pas avoir d'enfants), et que son père était un beau jeune homme de la classe roturière, qui avait payé de sa vie les faveurs de l'illustre dame Arioi.

Vei devint bientôt follement amoureux de l'aînée des filles de Patea, Vero. Il résista autant qu'il put à cet amour sacrilège, car lui, roturier, ne devait pas lever les yeux sur la fille d'un chef, surtout en ignorant les sentiments de celle-ci. Ainsi allaient les pensées de Vei, lorsqu'un jour, au moment de partir à la guerre à la suite de Patea, et alors qu'il faisait ses adieux à Vero et à sa sœur, il crut voir de la tristesse dans leurs yeux. C'était pour lui l'indice certain qu'il était aimé de l'une d'elles.

— Qu'avez-vous, leur dit-il, vous avez l'air triste toutes les deux ? Croyez-vous que nos bras et nos lances, avec l'appui des dieux de votre père, ne pourront pas avoir raison de nos ennemis ? Que craignez-vous donc ?

Les deux jeunes filles ne répondirent rien, mais Vei vit des larmes

couler le long de leurs joues. Enfin, la sœur de Vero répondit :

— Moi, je n'ai rien, mais je pleure parce que Vero pleure.

— Et pourquoi pleure-t-elle ? demanda Vei.

— Parce qu'elle a du chagrin ! répondit la jeune fille avec une troublante logique.

— Et pourquoi a-t-elle du chagrin ? demanda alors Vei, mais il avait deviné que Vero l'aimait. La sœur lui répondit sans mystère :

— Si tu ne le sais pas, demande-le lui.

À ce moment, Vero, les yeux remplis de pleurs, se tourna vers Vei et, lui tendant un petit objet en bambou, lui dit :

— Prends ceci, que Oro le dieu de la guerre te soit favorable. J'ai obtenu que le grand prêtre me bénisse ce talisman, et s'il dit vrai, tu me reviendras sain et sauf. Va !

Puis, comme si elle craignait d'avoir fait un trop grand aveu, elle s'enfuit rejoindre les jeunes filles de sa suite, qui l'attendaient à quelque distance de là, scandalisées de l'attention que portait leur maîtresse à ce soldat obscur, mais pour lequel, cependant, elles avaient une profonde estime et une grande admiration.

Vei partit plein de courage et, effectivement, Oro le protégea dans tous les combats ; non seulement il n'eut pas une seule égratignure, mais il tua plus de vingt ennemis, dont il accrocha les oreilles à sa ceinture, près du talisman que lui avait donné Vero.

Dans la mêlée, il avait plus d'une fois sauvé la vie à Patea, en tuant au moment propice l'ennemi qui l'attaquait par derrière. Au retour, Patea le combla de présents, lui dit qu'il était désireux de le voir établi, et qu'il lui trouverait une compagne de naissance noble, afin qu'il puisse fonder une famille de chefs. Vei bondit de joie et alla répéter à Vero ce que son père venait de dire. Vero, tout heureuse, déclara aussitôt à son père que son choix s'était fixé sur Vei, et lui demanda de faire consacrer cette union selon les rites d'usage.

Mais Patea accueillit fort mal sa fille et lui répondit que jamais il ne pourrait consentir à ce qu'elle soit la femme de Vei ; que du reste, il désignerait à ce dernier celle qui serait son épouse et que son choix se ferait en dehors de sa famille. Il n'en voulut pas à Vei, mais il lui ordonna d'oublier Vero.

Vero et Vei étaient au désespoir. Pour ne pas attirer l'attention, ils évitaient le plus possible de se parler. Quelquefois même, lorsqu'il y avait réunion sur la place pour chanter ou danser, ils agissaient non seulement comme s'ils ne se connaissaient pas, mais comme s'ils ne se voyaient pas, à tel point que Patea et toute sa cour crurent que

l'amour de Vero pour Vei n'avait été qu'un enfantillage. Mais Vei et Vero avaient de secrets rendez-vous et il fut convenu entre eux que lorsque Vei aurait trouvé une cachette où les hommes ne pourraient ou n'oseraient pas aller les relancer, ils s'enfuiraient tous deux.

Vei se mit donc en quête d'un refuge pour lui et sa bien-aimée. Il prétexta alors des chasses aux cochons sauvages, pour explorer les plus hautes montagnes et les vallons les plus éloignés, mais il ne trouva pas d'endroit où il pouvait se sentir complètement en sécurité.

Un jour qu'il bavardait avec l'un de ses compagnons qui, sous peu, devait se faire initier aux mystères des « Arioi », celui-ci lui dit :

— Si les dieux me permettent un jour d'arriver au grade de « Avaeparai » (Arioi du septième degré), je célébrerai ma promotion par quelque action d'éclat. Un « Avaeparai » sait tout, peut tout, ose tout. Et cependant, jamais personne, même un « Avaeparai », n'a osé franchir le seuil de la grotte qui se trouve près de la rivière de Vaiau. Eh bien ! moi, je serai le premier homme qui entrera dans cette grotte.

Vei l'avait écouté distraitement, quand une idée vint à naître dans son esprit. Il alla trouver Véro et lui dit son projet, qui était d'aller explorer la grotte mystérieuse. La jeune fille s'y opposa formellement ; il ne fallait pas narguer les dieux. De temps immémorial, cette grotte était réputée contenir des monstres. De vagues rumeurs couraient, disant que quelques guerriers intrépides avaient été attirés là-dedans et n'en étaient jamais ressortis. Leurs crânes avaient été retrouvés, privés de leurs cheveux, dans la source qui bouillonne à marée basse près de l'embouchure de la rivière Vaiau. Non, il fallait abandonner cette idée et chercher une autre cachette. Mais rien n'y fit : Vei souleva un pan de son *maro* (vêtement ancien remplacé par le paréo) et montra, accroché à sa ceinture, le petit talisman de Vero :

— Ceci m'a bien protégé dans les sanglantes batailles ; pourquoi ne le serais-je pas encore, même si j'ai à combattre les démons qui défendent l'entrée de cette grotte ?

Dans son cœur, il y avait amour et haine, espoir et désespoir, foi et doute, mais au-dessus de tout, il y avait son courage. Vero essaya encore de le supplier de renoncer à son projet. Elle lui dit toute la peur qu'elle éprouvait pour lui. Mais Vei lui répondit :

— Vero, si vraiment tu m'aimes, ne me parle plus jamais de peur. Je préférerais ne pas revenir de la grotte, plutôt que de rester ici et te voir, jour après jour, sans espoir de t'avoir à moi.

Ils restèrent tous deux silencieux ; puis Vei, arrachant brusquement sa lance qu'il avait plantée en terre, dit :

— Je vais à la grotte et j'en reviendrai.

Vero le suivit du regard et le vit disparaître, avec un sentiment de crainte mêlé d'orgueil et d'admiration. Il lui fallut faire un effort sur elle-même pour résister au désir qu'elle avait de courir après lui et de l'accompagner dans sa périlleuse entreprise.

Elle rentra chez elle et, après avoir dit plusieurs prières pour la réussite de Vei, elle fit appeler ses plus vieux serviteurs qui, pour la distraire, lui racontaient des histoires ou lui disaient la bonne aventure. Elle écouta quelques vieux récits des ancêtres, puis demanda qu'on lui dise son avenir. Un vieillard lut dans ses yeux noirs si doux qu'avant d'atteindre le bonheur, elle était prédestinée à vivre quelque temps dans une profonde obscurité. Une vieille lui dit qu'elle avait un corps si beau et une voix si douce qu'un *Aïto* (héros guerrier) surgirait bientôt et l'emmènerait pour lui donner le bonheur qu'elle désirait. Si Vero ne comprit pas très bien à quoi se rapportaient toutes ces allusions, elle trouva le temps moins long et prit patience.

Un peu avant la tombée de la nuit, au moment où une lance plantée en terre projette sur le sol une ombre de trois fois sa longueur, une servante fidèle apprit à Vero que Vei était de retour et l'attendait à leur lieu de rendez-vous habituel. Vei embrassa sa bien-aimée, puis il prit la parole en ces termes :

— J'arrivai donc à l'entrée de la grotte sans être vu de qui que ce soit et j'y plongeai un premier regard qui me fit frémir d'orgueil et de peur. J'y pénétrai, et comme j'avais avec précaution, il me sembla entendre le bruit d'un cours d'eau. Enfin, je ne tardai pas à arriver au bord d'une rivière qui coulait assez fort. J'entrai dans l'eau et perdis pied ; le courant m'entraînait vers la droite. J'eus peur et je revins. Cependant, il fallait aller jusqu'au bout. Je regardai autour de moi et je distinguai, à droite du boyau par où j'étais descendu, d'immenses blocs de pierres qui semblaient prêts à rouler dans l'eau ; l'idée me vint de les faire tomber en travers de l'orifice béant vers lequel allait le courant. Avec ma lance, j'eus vite fait, en grattant la terre autour d'elles, de faire tomber les pierres, et elles obstruèrent en partie le trou par où s'écoulait l'eau. Le niveau ne tarda pas à monter et le courant devint moins fort ; je me remis à nager et à mon grand étonnement, je voyais clair devant moi. Les pierres en roulant avaient fait un bruit de tonnerre qui avait dissipé les ténèbres.

Je nageai pendant un bon moment sans que mes pieds touchassent le fond ; enfin, je sentis de nouveau le roc sous moi et j'atterris au fond de la grotte, sur une plate-forme de pierre qui émergeait de l'eau et sur laquelle il y avait un lit pour deux, taillé dans le roc. À gauche, en bas, sur l'eau, une ouverture se présentait à moi. Je quittai la plate-forme et m'engageai dans une salle spacieuse mais très obscure. J'en fis le tour complet et me rendis compte que nous pourrions y

demeurer confortablement, sur une grande terrasse bien au sec, sans crainte d'être découverts par les hommes. Me voilà revenu, tout heureux de t'apprendre le résultat de mon exploration.

Vero, en l'écoutant, frémissait à la pensée qu'il aurait pu être dévoré par les monstres terribles qui, disait-on, habitaient la grotte, et remerciait le ciel d'avoir rendu la tâche de Vei si facile. Mais ce que Vei s'était bien gardé de lui dire, c'est qu'il avait dû se battre afin de conquérir la grotte. Il remit à plus tard de lui raconter comment, en arrivant au bord du lac souterrain, il fut pétrifié à la vue de deux immenses lézards aux yeux brillants qui barraient son passage.

Il eut, en les voyant, une envie folle de rebrousser chemin, mais se souvint à temps qu'il avait dit à Vero qu'il préférerait ne jamais ressortir de la grotte, plutôt que de vivre sans pouvoir la posséder. Il prit alors sa lance des deux mains et en asséna un coup vigoureux sur le museau du lézard qui, jusqu'à cet instant, n'avait pas bougé et qui était le plus proche. Celui-ci, avant de mourir, jeta un cri rauque qui fit trembler Vei de peur. Sa frayeur augmenta encore en entendant de semblables cris sortir de l'orifice par où s'écoulait l'eau.

Le second monstre s'avança vers Vei. Celui-ci, tenant sa lance devant lui, prêt à frapper, alla à reculons jusqu'à l'une des grosses pierres contre laquelle il s'adossa. Le lézard le suivait doucement. Vei l'attira alors jusque dans le petit couloir formé par l'espace entre la pierre et la paroi même de la grotte. Le corps gigantesque frôlait déjà la pierre et se courbait pour la contourner, lorsque Vei, qui avait vu la roche trembler, lui donna un grand coup d'épaule, faisant basculer la pierre, qui écrasa le lézard.

Débarrassé des monstres, Vei put, ainsi qu'il l'avait raconté à Vero, traverser le lac et se rendre compte des lieux.

Vero était maintenant bien décidée à quitter la maison paternelle pour suivre Vei, et il fut convenu que ce dernier demanderait à Patea la permission de s'absenter pendant trois jours, sous prétexte d'aller à la pêche au thon.

La permission obtenue, il alla à Vaiau et ramassa des feuilles de *opuhi* (fleurs de « cire »), qu'il transporta dans la grotte. Il fit des provisions de fruits, de poissons, de bois. Le troisième jour, tout était prêt pour l'arrivée de Vero.

Ce jour-là, la jeune fille se fit conduire en pirogue jusqu'au campement de pêcheurs de son père et là, elle donna l'ordre à ses serviteurs de la laisser seule ; elle désirait leur accorder un peu de liberté et en avoir aussi elle-même. Elle prit un *here* (ustensile de pêche) et se dirigea vers la rivière, du côté opposé à la grotte. Ses suivantes se dirent que leur maîtresse allait s'amuser à pêcher des

crevettes et ne la suivirent pas. Elle avait dans un sac des *vi* (pommescythères), qu'elle grignotait en laissant tomber des pelures tout le long de son chemin.

Arrivée à la rivière, elle la traversa et continua à marcher dans la direction de la demeure de son père, laissant toujours tomber des pelures de *vi* derrière elle. Puis, après un large crochet, elle revint sur ses pas, et entra dans la rivière, qu'elle remonta jusqu'à un bois de *mape* où l'attendait Vei. Ils arrivèrent tous deux, en peu de temps, par un sentier longeant le pied de la montagne, à la grotte tant redoutée. Vei tenait Vero par la main et l'aidait à descendre les marches glissantes menant au souterrain. La jeune fille tremblait et avait du chagrin. Elle pensait à son père et à sa sœur avec quelque remords. Comme ils avançaient toujours, elle distingua dans la pénombre l'horrible lézard. Elle poussa un cri.

— Vei, les mauvais génies se sont cachés lorsque tu es venu seul, dit-elle épouvantée ; ils ne t'ont pas fait de mai, pour que tu puisses retourner me chercher. Et maintenant, ils vont nous tuer tous les deux. Retournons, il est encore temps de fuir !

Mais Vei, avec calme, la retint doucement :

— Ne crains rien, Vero, ma petite bien-aimée, ce monstre est mort et ne fera plus jamais aucun mal.

Vero ne pouvait en croire ses oreilles et elle commença à comprendre ; son admiration grandissante lui souleva le cœur de joie et elle se blottit contre le jeune héros. Celui-ci la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au bord de l'eau. Puis il poussa dans l'eau un petit radeau, sur lequel il fit monter Vero. Tout en nageant, il poussait l'esquif devant lui, et bientôt ils arrivèrent de l'autre côté, sur la plateforme de pierre. Là, tout était prêt pour recevoir la jeune fille. De grands *tutui* en chapelets (noix de bancoul enfilées sur des tiges de feuilles de cocotiers, servant à éclairer) attendaient qu'on voulût bien les allumer ; des fruits mûris à point attendaient qu'on voulût bien les manger.

Ils passèrent toute la journée dans le plus parfait bonheur, Vei racontant son combat avec les monstres, et Vero faisant des plans pour l'avenir. Il fut décidé que Vero resterait seule pendant la journée, car Vei devait être auprès de Patea à l'annonce de la disparition de Vero, afin d'écarter tout soupçon à son sujet.

Vei arriva donc chez Patea avant le coucher du soleil. Il affecta de ne pas remarquer l'absence de la jeune fille et raconta avec force détails ses exploits de pêche. Patea, qui lui aussi aimait la pêche, l'écoutait avec plaisir.

La nuit était tombée depuis un moment, quand la suite de Vero revint. La première suivante demanda furtivement autour d'elle si sa maîtresse était rentrée, mais personne de la maison ne l'avait vue de toute la journée. Parahi, la mère de la disparue, commença à s'inquiéter, tant du retard de sa fille, que de la colère de Patea lorsqu'il apprendrait la nouvelle.

Ce soir-là, après la prière, Patea demanda à sa femme pourquoi la place de Vero était vide. Était-elle indisposée ?

Parahi, toute tremblante, avoua que Vero n'était pas malade, mais qu'elle n'était pas rentrée. Patea fronça les sourcils, mais Parahi, avant qu'il puisse placer un mot, lui raconta comment, le matin, Vero avait décidé de passer la journée au camp des pêcheurs. Elle avait laissé ses suivantes et était partie se promener toute seule. Voyant que le jour arrivait, à son déclin, sa suite se mit à sa recherche.

Elle raconta comment ses serviteurs avaient trouvé ses traces en suivant les pelures de *vi* jusqu'à la rivière, et qu'un peu après, ne trouvant plus rien, ils crurent que sa provision était épuisée ; néanmoins, ils pensèrent qu'elle avait continué sa marche jusqu'au village. Elle raconta qu'en arrivant ici et en ne la voyant pas, ils eurent de terribles appréhensions, et comment la première suivante de Vero vint la mettre au courant. Quand elle eut fini, Patea, rempli de tristesse et de colère, lui dit :

— Ce matin, un *itatae* (petit oiseau blanc) était perché sur une branche de cocotier ; survint un *oio* (petit oiseau noir), qui se posa à côté du *itatae*. Le *oio* s'envola et le *itatae* le suivit. Le *itatae* c'est Vero ; à nous maintenant de trouver le *oio*.

Parahi, qui avait une profonde admiration pour son mari, fut frappée de la sagacité de ses paroles, et elle ajouta :

— Oui, notre fille était chez elle ; quelqu'un est venu, quelqu'un est parti, et elle l'a suivi. Parahi reprit, après un silence :

— Si cet ambitieux de Vei n'était pas rentré ce soir de sa pêche, j'aurais cru à quelque ruse de sa part. Mais il est évidemment innocent, puisque les trois jours ont expiré ce soir ; d'ailleurs, Vero ne lui témoignait plus aucun intérêt depuis que tu lui as fait comprendre qu'elle ne pouvait pas compter sur ton consentement.

Soudain, une voix claire et mélodieuse chanta dans le vent de la mer.

Les deux époux tendirent tous deux l'oreille et Patea dit :

— Celui-là n'est sûrement pas de ma maison, car s'il l'était, il ne se réjouirait pas tandis que ses maîtres sont dans la peine !

La voix se fit entendre encore plus clairement, et Patea, tendant l'oreille, reconnut une plainte :

— Je me suis trompé, dit-il à Parahi, c'est bien quelqu'un de nos gens : écoute, il chante sa tristesse :

« La tempête s'est abattue sur le grand gardénia,
Et toutes les branches ont frémi ;
Le vent a meurtri les fleurs et les boutons,
Mais la fleur la plus belle entre toutes,
La plus parfumée et la plus merveilleuse,
À été arrachée par le vent, qui l'emporte dans l'espace, vers la mer, ce pays redoutable.
Ah ! quelle tristesse !
Maintenant le grand arbre pleure,
Les racines chuchotent leur plainte,
Les branches et les rameaux gémissent,
Qui donc retrouvera ma petite fleur ?
Je pars la chercher. »

Patea et Parahi, émus jusqu'aux larmes, attendaient encore, mais la plainte ne reprit pas. Ils décidèrent de ne rien faire avant le lendemain, espérant toujours que Vero, surprise par la nuit, se serait simplement arrêtée dans une maison amie jusqu'au jour.

Vei, car c'était lui, après avoir chanté sa plainte, alla, en toute hâte, rejoindre Vero dans la grotte. Il lui apporta des couronnes de fleurs et ils passèrent la nuit ensemble. À l'aube, Vei la quitta pour être présent à son service chez Patea.

Au lever du jour, ordre fut donné à tous les gens de Patea de battre la campagne pour retrouver Vero. Vei s'arrangea pour faire partie de la suite des deux fils de Patea et de leur ami Roo, amoureux de Vero, qui avaient pour secteur à fouiller précisément la vallée et la rivière où Vero était censée avoir été pêcher.

Il n'eut aucune peine à amener toute la bande des chercheurs au point où, la veille, il avait lui-même attendu Vero et, affectant la surprise, il montra à ses maîtres les empreintes que Vero et lui avaient laissées la veille.

— Voyez-vous, leur dit-il, ils étaient deux personnes de tailles différentes. Probablement un homme et une femme. Ce sont peut-être les traces de Vero emmenée par quelque malfaiteur. Suivons ce

sentier !

Ils le suivirent donc, tout en devisant sur l'étrangeté de cette disparition qui les frappait tous, et ne se rendirent pas compte qu'ils arrivaient tout près de la vallée Vaiau où se trouvait la fameuse grotte. Ils n'en étaient plus qu'à une faible distance, quand Vei, qui ouvrait la marche, se retournant, dit d'une voix tremblante :

— Regardez où aboutit ce sentier.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines et les visages devinrent livides.

— Il n'y a plus rien à faire, dit Roo, il faut rebrousser chemin. En avançant, nous ne risquons qu'une chose, c'est que les monstres qui l'habitent nous entraînent sous terre et nous dévorent ; et nos crânes sans cheveux et nos os sans chair sortiront par la source près de l'embouchure de la Vaiau. Retournons rendre compte à Patea de ce que nous avons vu. Qu'en dites-vous, Toa et Tere ? demanda-t-il, en s'adressant aux deux fils de Patea.

Vei, intervenant, dit que l'on pourrait peut-être se hasarder jusqu'au seuil de la grotte, mais Toa, l'aîné, lui ordonna de se taire et de ne pas prendre part à la discussion. Il fut décidé qu'il valait mieux rebrousser chemin et prévenir Patea. Lorsque celui-ci apprit cette nouvelle, il poussa des cris de douleur, s'arrachant les vêtements et les mettant en lambeaux. Sa fille dans la grotte maudite, quel malheur ! Ah ! par quel mauvais esprit fut-elle possédée, pour aller si délibérément dans le piège qui lui était tendu ? Il aurait mieux aimé la voir enlevée par quelque vil manant que de subir ce sort ! Ces paroles furent aux oreilles de Vei ce qu'est la rosée du matin aux fleurs jaunes du *pua* (fleur que la rosée du matin rend plus parfumée), et il entrevit la possibilité d'être un jour agréé comme gendre. Patea donna des ordres pour qu'un grand deuil fût observé, et pour que le grand-prêtre conjurât tous les autres malheurs qui pourraient fondre sur sa maison.

Lorsque les deux époux se retrouvèrent seuls, la nuit étant tombée, Patea, très affecté, dit à Parahi :

— Le *oio* est dans la maison, car ce soir je l'ai vu se poser exactement sur la même branche où je l'avais vu hier se poser à côté du *itatae*.

Il avait à peine fini de parler qu'ils entendirent, comme la veille, une voix chanter dans le vent qui vient de la mer :

« Les monstres féroces de la grotte maudite ont servi les ennemis du puissant Patea.

Et sa fille Vero est leur proie ;
Ah ! que ne suis-je de noble naissance !
J'irais affronter le courroux des dieux,
Je la ramènerais à ses parents,
Et ils me la donneraient comme épouse.
Ah ! quelle tristesse !
Ah ! que ne suis-je son frère,
Je la sauverais par amour fraternel !
Ah ! que ne suis-je le noble Roo,
J'irais la chercher et la prendrais pour femme !
Mais je ne suis qu'un pauvre obscur,
Et si je la cherchais et la prenais pour épouse,
Ses parents la renieraient et n'en voudraient plus !
Ah ! le triste sort de Vero !
Je cours la rejoindre. »

Sa chanson terminée, Vei alla rejoindre Vero avec laquelle il resta jusqu'à l'aube.

De bonne heure, le lendemain matin, les préparatifs de la cérémonie de deuil commençaient.

Alors Vei dit à Patea :

— Maître, si je te ramènerais ta fille, que ferais-tu ?

— Tais-toi, lui dit Patea, ne plaisante pas en ce moment ; tes paroles sont déplacées et désagréables à mon oreille.

— Cependant, maître, reprit Vei, si je te disais qu'hier soir, j'ai entendu une plainte où il était dit à la finale : « Ah, le triste sort de Vero, je cours la rejoindre. »

Patea tendit cette fois une oreille plus attentive et dit :

— As-tu entendu toute la plainte ?

— Non, répondit Vei, je n'ai entendu que la fin, en passant ; de même qu'avant-hier soir, j'ai entendu la même voix qui disait : « Qui donc retrouvera cette fleur, je vais la chercher. »

Patea le fixa un instant, puis lui dit :

— Vei, tu sais quelque chose. Dis-moi la vérité, et je te donnerai tout ce que tu voudras, fût-ce Vero elle-même.

Vei se redressa :

— Patea, ta fille n'est pas perdue ; elle est tout simplement dans la grotte maudite où le chanteur de plainte l'a rejointe déjà deux nuits de suite.

— Et quel est ce chanteur ? demanda Patea.

— C'est moi, répondit Vei, hardiment.

— Comment as-tu su qu'elle était dans la grotte ? demanda alors Patea, après l'avoir fixé un long moment.

Vei, hésitant, bredouilla devant cette attaque de front :

— Parce que j'ai reconnu les traces de ses pas, lorsque j'ai accompagné vos fils dans leurs recherches.

— Tu mens, dit Patea ; tu viens de me dire que deux nuits déjà, le chanteur l'avait rejointe, et cependant, il n'y a eu qu'une nuit depuis que tu as vu ses traces : c'était hier.

Vei, au comble de la confusion, préféra la franchise :

— Tu as raison, Maître, j'ai menti. Je sais qu'elle est à la grotte, pour l'y avoir conduite moi-même ; et si tes fils avaient eu hier plus de flair, ils auraient pu facilement comparer l'empreinte de mes pas avec celles du sentier. Je ne te demande rien, tu feras de moi ce que tu voudras ; seulement, pour aujourd'hui, laisse-moi aller rejoindre Vero qui m'attend ce soir à la grotte.

Mais Patea se méfiait de Vei et, ne pouvant croire ces affirmations exactes, il pensa que ce dernier espérait lui arracher quelque promesse concernant Vero. Mais il ne pouvait cependant s'empêcher d'admirer le courage du jeune homme et, en le congédiant, il lui dit :

— C'est bien ; ce soir, chante encore une fois au lieu habituel, puis viens me trouver et je verrai si je puis te croire ou non et te dirai mes intentions. Je veux bien retarder les cérémonies du deuil, mais si tu m'as trompé, je te ferai égorger sur le *marae*, et ton cœur sera offert en holocauste aux dieux.

La nuit vint enfin, après une journée interminable, et Vei, debout sur la plage, se mit à chanter :

« Grand est le courroux de Patea, et cependant, je ne lui veux que du bien... »

Patea et sa femme, qui attendaient impatiemment le chanteur, sursautèrent et, muets, ils tendirent l'oreille :

« Vero est seule dans la grotte ;
Les monstres sont exterminés.
Je n'ai aucun mérite d'aller la chercher,
Puisqu'il n'y a aucun danger.
Qui donc ira te chercher, petite étoile ?
Ah ! si Patea consentait à notre union,

J'irais la chercher à l'instant ;
Mais je ne le puis,
J'ai promis de me présenter à Patea,
Et il me retiendra ;
Oh ! la tristesse de ma petite Vero ! »

Sa complainte terminée, Vei alla rejoindre Patea et lui dit :

— J'ai tenu ma promesse et je vais rejoindre Vero qui m'attend.

Il avait les manières d'un grand chef, lorsqu'il prononça ces paroles, et Parahi craignit un instant que son époux n'en prit ombrage. Mais celui-ci, lui tendant le plus beau de ses *tahiri* (sceptre orné de plumes multicolores), lui dit :

— Vei, va rejoindre Vero. À l'aube, je serai avec mes fils et tous mes hommes et toute ma maison dans la plaine de Vaiau. Parais à l'ouverture de la grotte, et quand je lèverai ma lance, tu agiteras le *tahiri* que voici. Si tu y es, tu conserveras le *tahiri* et les honneurs qu'il comporte, mais si je ne te vois pas, tant pis pour toi.

Vei, au comble du bonheur, prit le précieux emblème et, après l'avoir soigneusement enveloppé, partit rejoindre Vero à laquelle il raconta ses entrevues avec Patea. La jeune fille fut tout heureuse et, pour la première fois, la nuit lui parut bien longue, car elle avait hâte d'assister à la joie de son bien-aimé Vei.



Le second monstre s'avança vers Vei.

Le lendemain matin, grand remue-ménage : Patea et tous ses hommes partirent pour la vallée de Vaiau. Le grand-prêtre lui-même et tous les Arioi avaient tenu à les accompagner, et tous se massèrent dans la plaine, les yeux tournés vers la grotte, mais à distance respectueuse de l'entrée épouvantable. Vei et Vero, dès l'aube, étaient sortis sur le seuil de leur refuge souterrain et attendaient l'arrivée du père de la jeune fille ; aussi, dès qu'ils le virent s'avancer et brandir sa lance, Vei leva le *tahiri* et, l'agitant à bout de bras, cria :

— Venez voir l'habitation des hommes, qui longtemps fut l'habitation des mauvais génies !

Patea poussa un cri de joie et de triomphe :

— Voici votre futur chef, dit-il à tous ses gens, en montrant Vei du doigt, et vous, mes fils, vous lui rendrez hommage !

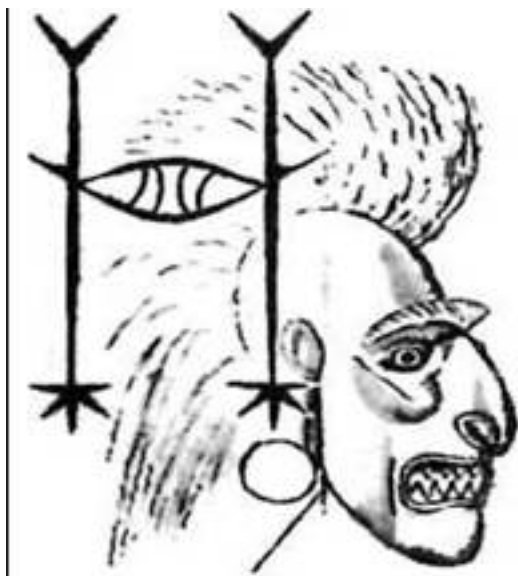
Tous montèrent, non sans appréhension, jusqu'à la grotte et, guidés par les deux jeunes gens, ils descendirent les marches du couloir. Quelles furent leur surprise et leur admiration quand ils virent les cadavres des monstres que Vei avait tués tout seul ! Les Avaeparai étaient émerveillés de la bravoure de Vei et Vero raconta avec orgueil comment son bien-aimé avait vaincu les génies malfaisants. Patea donna enfin le signal du retour.

Au lieu d'un deuil, ce fut un mariage que le grand-prêtre célébra et tous furent en liesse.

C'est à partir de ce jour qu'Anapoiri fut fréquentée par les humains.



La légende des deux sœurs



INA et Kaea étaient amies depuis leur petite enfance ; elles s'aimaient l'une et l'autre comme deux sœurs de même père et de même mère. Dans l'île de Raiatea, Hina vivait à Opoa, et Kaea vivait à Tevaitoa. La limite de Opoa se trouve au lac Mana, et la limite de Tevaitoa commence au lac Mana et va jusqu'au bout de l'île.

Un jour, Kaea invita son amie Hina à venir assister à une fête qui avait lieu chez les siens en souvenir des âmes mortes.

Au jour fixé, Hina partit pour retrouver son amie.

Arrivée à la limite de son district, à Mana, elle vit Kaea qui l'attendait. Après s'être embrassées, elles partirent pour Tevaitoa.

Mais pour leur malheur, la mère de Kaea était une sorcière qui mangeait de la chair humaine. En arrivant à la maison, les deux jeunes filles ne trouvèrent personne ; Kaea prépara leur repas, car c'était le soir.

À la tombée de la nuit, la sorcière revint. Dès qu'elle aperçut la maison, elle cria :

— Je sens l'odeur de quelqu'un qui vient de la vie.

Sa fille lui répondit :

— Personne ne vient de la vie pour nous voir, car ils ont peur de toi.

— Je sens quelqu'un qui vient de la vie et je veux le manger.

— Tu ne peux pas le faire. C'est ma meilleure amie, qui vient passer les fêtes avec nous.

La vieille ne répondit rien et avança à pas lents vers le *faré*, en faisant attention car elle était aveugle. Elle feignit de caresser Hina sur tout le corps, mais c'était pour se rendre compte si elle était bien grasse.

Quand elle eut bien examiné la jeune fille, la sorcière alla dans le *faré* préparer la couche des deux amies, en distinguant bien celle d'Hina de celle de Kaea, en mettant l'une à droite et l'autre à gauche.

Puis elle dit aux filles :

— Mettez-vous sur vos lits, il fait nuit, il est tard et il faut éteindre la lampe.

Les deux fillettes obéirent et se couchèrent.

Mais au milieu de la nuit, Kaea se leva et réveilla son amie.

— Écoute, Hina, il nous faut changer de lit, car ma mère sorcière viendra te tuer si tu ne le fais pas. Maintenant, prends bien garde, n'oublie rien de ce que je vais te dire : si ma mère vient, elle me tuera et me coupera en morceaux. Dès le matin, avant le lever du soleil, tu te lèveras et tu prendras mon cœur dans une feuille de *ape*. Tu l'exposeras la nuit à la rosée et le jour tu le préserveras de la chaleur. Si tu accomplis bien tout cela, je reviendrai à la vie.

En effet, toutes les choses arrivèrent comme elle l'avait dit.

De très bonne heure, Hina se leva et, s'approchant du corps de son amie, elle prit son cœur et se sauva vers le soleil.

Elle partit à travers la montagne. Arrivée au pied d'un rocher, elle trouva deux cordes, l'une blanche et l'autre noire. Elle monta par la corde blanche, car c'était celle de son amie morte.

Parvenue au haut de la montagne, elle entendit une voix qui l'appelait. Elle se retourna et vit la vieille sorcière qui la poursuivait et qui montait par l'autre corde, celle qui était noire. Car la sorcière s'était aperçue qu'elle avait tué sa propre fille. Quand elle fut au milieu du rocher, la corde noire se cassa et la vieille tomba morte au pied de la falaise.

En arrivant à Mana, Hina fondit en larmes en songeant à son amie morte pour la sauver, et elle se mit à chanter sa tristesse :

« S'est abattu un vent de colère, le vent Tumatuma, qui est venu fondre sur moi, ô amie,
» Vent de tristesse, vent de douleur, épuisant mon souffle à la triste nouvelle qui de toi m'est venue,
» Je me lève pour partir, le chagrin me retient, l'épouvante et l'effroi me retiennent et me glacent le corps.
» Devenu court, le fil a lâché les mailles du filet qui nous rassemblait nous deux, ô mon amie. »

Puis elle continua son chemin. Quand elle arriva chez elle, elle alla cueillir une feuille de *ape* pour envelopper le cœur de son amie, qu'elle soigna nuit et jour, comme elle en avait reçu la recommandation.

Au bout d'un certain temps, le cœur de la morte se transforma en un corps qui respirait puis qui se leva. C'était Kaea qui revenait à la vie, car elle était fille de sorcière, et les *tiaporo*, les diables de sa mère, aux puissances féériques, étaient venus l'aider à retourner à la vie.

Elle resta chez son amie, dont les parents devinrent ses *faamu*, ses parents adoptifs, puis elle se maria avec un jeune homme d'Opoa, où elle vécut jusqu'à la dernière lueur de sa vie.



La légende du maiore



'étais ce jour-là dans le *faré* du vieux Teiva, mon hôte. L'énorme arbre à pain qui nous surplombait nous protégeait des ardeurs du soleil en nous couvrant de son ombre centenaire.

— As-tu remarqué, me demanda mon hôte, que les feuilles du *maiore* sont dentelées comme des lèvres humaines ?

— Bien sûr, et je parie qu'il y a là une jolie légende...

— Attends ! laisse-moi me rappeler. Ma tête se fait vieille et oublie bien souvent.

Il alluma une longue cigarette de *pandanus*, et se plongea dans un silence méditatif, comme cherchant, à travers la fumée bleue à l'arôme délicieux, les souvenirs qui lui faisaient défaut...

« Il y a bien longtemps, bien avant l'arrivée des Blancs dans nos îles, une impitoyable sécheresse s'abattit sur notre Pacifique. Les arbres et les hommes se mouraient, brûlés par le soleil. Les grands cocotiers eux-mêmes laissaient pendre leurs larges palmes roussies, décharnés et abattus comme de grands oiseaux morts. Les tribus, décimées, agonisaient, levant les yeux vers un ciel qui semblait voué à un éternel été.

Blotti sous les grands *pureau* de la plage, le petit *faré* avait su garder un peu de sa fraîcheur, au milieu de l'incendie de la terre et du ciel.

Allongée sur une natte de *pandanus* tressé, Moe rêvait, ses grands yeux noirs perdus vers une lointaine terre verte. La voyant si belle, Aratua, son fiancé, se mit à chanter pour elle, pour bercer son rêve et sa mélancolie :

« Moe, Moe, tu es belle comme la fleur du gardénia, belle comme une cascade sous un ciel d'étoiles. Ton sourire est plus nécessaire à mes yeux que ne l'est le fruit frais à la gorge du voyageur. Tes cheveux sont plus noirs que la plus noire des nuits, et aucune fleur n'a leur parfum. Tes lèvres sont une fleur rouge sur ton visage et ta gorge bat doucement comme un oiseau qui meurt,

» Ô Moe, Moe, mon bras a appris à manier le harpon dans l'eau blanche des récifs, et ma pirogue est la plus rapide et la plus légère.

» Mon épaule peut porter les plus lourds régimes de fruits pour te les offrir, et mon filet peut attraper les plus grands et les plus beaux poissons pour te les offrir.

» Mais qu'importe, ô Moe, puisque nous allons mourir. Ni ta beauté, ni mon bras, ni ma pirogue, ni mon filet, ne peuvent rien contre le soleil... »

Moe avait écouté son fiancé chanter. Et Moe ne voulait plus mourir. Elle voulait vivre, vivre avec Aratua. Alors, rejetant ses longs cheveux sur ses épaules brunes, elle se tourna vers lui :

— Je connais dans la montagne un sage vieillard, Taaroa. Le jour de ma naissance, il a dit à ma mère que je serai belle comme l'étoile du matin et que pour moi, il donnerait sa vie. Allons le trouver.

Et ils partirent vers la montagne où vivait Taaroa.

La nouvelle de la promesse faite à Moe le jour de sa naissance s'était répandue à travers les tribus, comme l'appel d'un tambour au fond des vallées, et le petit *faré* sous les *pureau* était devenu un lieu de pèlerinage, où chacun venait chercher l'espoir.

Les deux jeunes gens marchaient dans la montagne, suivis par un long serpent humain d'hommes et de femmes, dont la lamentation montait dans l'air surchauffé comme une prière :

— Ô Moe, Moe...

Vers le soir apparut Taaroa.

Longue forme blanche dans sa robe de *tapa*, sa grande barbe le couvrait de la tête aux pieds. Appuyé sur une branche de citronnier sauvage dégarnie de ses épines, il dégageait une telle force tranquille, qu'à sa vue toutes les tribus comprirent que de lui viendrait leur salut.

Moe continua seule sa montée vers lui, et s'arrêta sur une roche haute, silhouette découpée sur le soleil couchant.

— Sage et vénéré vieillard, tu as promis à ma naissance que je serai belle comme l'étoile du matin et que pour moi, tu donnerais ta vie. Aujourd'hui, je veux vivre avec celui que j'aime. Aujourd'hui, nous voulons vivre.

— Ô Moe, je tiendrai ma promesse. Tu es belle comme l'étoile du matin, fraîche comme une fleur de gardénia et pour toi, je ferai la beauté éternelle.

» Tu aimes ce garçon qui te suit, et son cœur se soulève d'amour en te regardant. Pour toi, je ferai l'amour étemel.

» Tu veux vivre et pour toi, je ferai la vie éternelle.

» Et le miracle se réalisa. Le corps du sage Taaroa sembla se fondre dans l'air du soir qui montait des vallées. Ses bras s'allongèrent, devinrent branches et rameaux, qui se couvrirent de feuilles et de fruits ; ses jambes s'incrustèrent dans le sol et devinrent racines ; tout son corps devint noueux comme le tronc des vieux arbres.

» Le prodige fut complet : l'eau se remit à couler dans les rivières et l'herbe, et les fleurs, et les arbres reverdirent à vue d'œil. C'est en chantant de joie que les tribus revinrent vers la mer, se baissant pour passer sous les branches de l'arbre, qui ployait sous les fruits.

» Voilà la légende du *maiore*, qui explique pourquoi cet arbre a des feuilles comme des lèvres humaines... Et maintenant, veux-tu venir pêcher ? »

Vêtus d'un simple *paréo*, nous partons en pirogue pour aller pêcher au récif le poisson que nous mangerons tout à l'heure, grillé sur un feu de bois, avec des *maiore* tout chauds.



Motu Tabou



AS un homme ne peut passer une nuit sur l'île Tabou... et vivre.

À vingt kilomètres de Papeete, à quelque distance de la côte de Papenoo, dans le lagon de Haapape, se trouve l'île Tabou.

Les femmes peuvent parler de la beauté et du calme de l'île, de ses arbres et de ses fleurs, et du balancement brillant de ses palmes sous la lumière de la lune.

Elles peuvent parler de la douceur de son sable, et du bleu de ses criques.

Car les femmes ne voient pas de *tupapau*.

Et n'ont jamais eu à craindre la visite d'une nuit, dans l'île Tabou.

Les enfants, pendant la journée, montés sur leurs pirogues,

traversent le lagon,
Pour profiter des plaisirs qu'ils peuvent trouver dans l'île interdite.

Mais au coucher du soleil,
Ils doivent rapidement repartir pour Papenoo,
Car ils n'ont aucune envie de rencontrer le *tupapau*
De l'île Tabou.

La légende raconte que, dans l'ancien temps, une jeune fille tahitienne rencontrait de nuit son fiancé,
Dans l'île Tabou.

Et main dans la main, ils se promenaient dans toute l'île,
Sur ses plages, sous ses arbres.

Une nuit, le garçon ne vint pas au rendez-vous,
Et depuis ce jour, elle ne le revit plus.

Et la jeune fille, cœur brisé, promit de ne jamais quitter l'île,
Jusqu'à ce qu'il revînt vers elle.

Et depuis ce jour, les Tahitiens disent que par les nuits de lune,
Si l'on regarde au-dessus du lagon vers l'île Tabou,
De bons yeux peuvent voir le merveilleux *tupapau*.

Vêtu seulement d'un *pareo* de *tapa* blanc,
Errant sur la plage, ou assis sous une palme ou sous un *tumu hotu* (arbre fruitier),
Attendant son amoureux.

Mais... Que les dieux aident l'homme qui se rend au rendez-vous !

Beaucoup d'hommes, connus pour leur bravoure, attirés à l'idée d'un merveilleux *tupapau* amoureux qui la nuit hante l'île.

S'y sont aventurés, malgré le conseil de la légendaire rumeur.
Et leur imprudence leur a coûté la vie.

Car au matin,
Après leur nuit de veille,
Ils ont été retrouvés,
Morts !

Et les indigènes chuchotent,
Quand ils sentent l'étrange légèreté du corps épuisé,
Que la victime a été aimée à mort par le *tupapau* de l'île Tabou.



Histoire de Aruotima de Rurutur



ruotima est habité par un démon. »

Ainsi parlait Tetarri, prince du sang de la dernière maison des Teriieroo, et Tefa, le père de Aruotima était vieilli de tristesse, car il devait reconnaître que les gestes de son fils étaient étranges et ses paroles incompréhensibles. Il fut alors décidé de réunir la famille en grand conseil.

Quand la lune apparut sur la mer, les invités arrivèrent peu à peu. Il y eut un grand repas et des danses, et des vieillards racontèrent les hauts faits de la maison des Terrieroo, et des jeunes gens mimèrent ses combats et ses victoires.

Quand la lune fut à mi-course, Tetarii se leva et déclara qu'il fallait prendre une décision au sujet du *tupapau* qui s'était emparé de l'esprit d'Aruotima, et les plus âgés relatèrent des légendes et des récits

semblables, disant qu'un *tupapau* ami, peut-être un vieil ancêtre, avait un message important à transmettre à toute la famille et qu'il se servait du plus jeune, Aruotima...

Comme la lune se couchait, Tevai, celui dont seules les étoiles savaient l'âge, raconta de sa voix cassée comment Tamaterai, le grand-père du grand-père d'Aruotima, quittait à l'aurore le village pour suivre un chemin connu de lui seul, s'enfonçant à l'intérieur des terres pour ne revenir qu'à la nuit tombée. Et chacun pensa que c'était Tamaterai qui habitait Aruotima, et chacun déclara que le sage Tevai était dans la vérité... mais personne ne dit ce qu'il fallait faire.

Aussi Tetarii ordonna-t-il à tous les jeunes gens de l'île de se mettre dès l'aube à la recherche du chemin secret de Tematerai.

Au lever du jour, tous partirent à travers collines et broussailles, à travers rocs et rivières, suivant le sentier, si oublié, si caché, qu'ils le perdirent de nombreuses fois, ne retrouvant qu'à grand-peine son fin tracé.

Après de longues heures de marche, ils arrivèrent à un haut plateau planté d'arbres de fer, au pied desquels poussait un merveilleux tapis vert, traversé par une petite rivière qu'une cascade coupait en deux. Pas une feuille morte, pas une herbe folle, comme si des mains invisibles veillaient à y faire régner un ordre méticuleux.

Ils surent tous qu'ils venaient de pénétrer dans un lieu ignoré, oublié, un domaine où devaient régner les anciens dieux. Appuyé à la falaise, se dressait un immense *tiki* de bois : le dieu, l'emblème de la maison des Teriieroo. Cette idole avait disparu le jour de la mort de Tamaterai, et personne n'avait jamais su ce qu'elle était devenue.

Dissimulée par sa masse, se trouvait l'entrée d'une grotte remplie d'ossements humains. Tous, jeunes et vieux, émerveillés, silencieux tout à coup, s'écartèrent pour tenir conseil. Tetarii rappela que si, dans l'ancien temps, tous adoraient des idoles de pierre et de bois, maintenant, ils avaient embrassé la religion de l'homme blanc.

Un autre orateur, qui connaissait bien les commandements dictés par Tehova, ce dieu puissant, s'avança et dit :

— Ce lieu a été délaissé par le service de Dieu et nous devons détruire cette idole.

La maison des Teriieroo n'est-elle pas une maison chrétienne ? Ne sommes-nous pas des chrétiens ? Et notre religion n'est-elle pas celle des hommes blancs ? Et l'adoration des idoles n'est-elle pas défendue ? Ce *tiki* doit être détruit.

Et il en fut ainsi.

Avec des fougères et avec de la mousse sèche, on alluma un grand feu, et douze hommes arrachèrent l'idole de son piédestal de pierre et la jetèrent dans le feu.

Quand les hommes revinrent au village, ils furent accueillis par Aruotima, Aruotima qui n'était plus possédé par l'esprit, et qui était redevenu comme tous les enfants de son âge. Et Téfa déclara :

— Le *tupapau* nous a dit son message et nous l'avons écouté. Tout est bien.



Une légende de Punaauia



es soirs où la lune est rouge et éclabousse de sang les nuages qui l'auréolent, les anciens du district de Punaauia aiment à raconter l'étrange histoire de Hiti, le courageux pêcheur qui s'était battu contre un fantôme...

Il y avait en ce temps-là, dans le district de Punaauia, un fantôme qui, par les nuits sans lune, rôdait sur la route et sur le rivage. Il était gigantesque – ainsi dit la légende – d'une force terrible, et entièrement vêtu du *tapa* blanc, le costume des anciens Maoris. Sa cachette préférée se trouvait à côté d'un pont de pierre, et malheur à ceux qui, retardés, ne rentraient chez eux qu'à la nuit tombée. Lorsque, après les avoir attendus toute la nuit, leurs familles inquiètes se mettaient à leur recherche dès l'aurore, elles les retrouvaient, errant, avec dans leurs yeux révoltés par la folie, une horreur sans nom.

Aussi, dès la disparition du soleil, tous les habitants se barricadaient chez eux et n'en ressortaient que le jour venu.

Et tous vivaient dans la crainte. Tous, sauf un : Hiti le pêcheur, qui, malgré les prières des siens, passait toutes ses nuits à pêcher sur les récifs, sans souci du danger.

De tout temps, même de nos jours, les Tahitiens ont appris à croire aux présages du « Mauriuri », l'esprit de l'oiseau qui, en sifflant trois

fois, prévient tous ceux qu'un malheur menace.

Une nuit, alors que Hiti péchait comme de coutume, l'oiseau siffla trois fois et Hiti l'entendit. Craignant pour sa famille, il regagna le rivage en toute hâte. Lorsqu'il atteignit le sable, il vit, dans la direction de son *faré*, danser la lueur d'un brasier. Il se mit à courir et aperçut toute sa famille réunie à l'attendre.

Tous se réjouirent de le voir, car vers le milieu de la nuit, ils avaient entendu des bruits étranges, bruits de pas, souffles rauques, glissements... et tous dirent que ce soir-là, malgré la lune, le fantôme rôdait. Or, les indigènes savent que les mauvais esprits ont peur des flammes et de la lumière. Aussi, voulant rappeler Hiti, sa famille alluma un grand feu qu'elle comptait alimenter jusqu'au matin.

Mais Hiti décida que ce *tupapau* devait être châtié une fois pour toutes. Alors, saisissant un brandon enflammé, il s'élança dans la nuit, à la recherche du fantôme, en hurlant des insultes à pleine voix.

Le *tupapau* se tenait près du pont, mais quand il vit luire le brandon tendu par Hiti, il fit un bond de côté et se mit à fuir, poursuivi par l'intrépide pêcheur.

La lune, au-dessus de l'île, était rouge, mais Hiti ne s'en souciait guère. Il poursuivait sa course folle, descendant au creux des vallées, franchissant des rivières, escaladant des montagnes, traversant des forêts, et la poursuite dura longtemps, longtemps...

Brusquement, le *tupapau* disparut près d'un tas de pierres qui semblaient être les ruines d'un ancien *marné*, plate-forme de pierre où se déroulaient jadis les sacrifices humains destinés à des dieux redoutables.

Hiti, après avoir vainement fouillé la clairière, s'assit, épuisé, découragé par sa course vaine. Soudain, il sentit le sol bouger sous lui. Intrigué, il se leva et se mit à enlever une à une les lourdes pierres sur lesquelles il s'était assis. Il travailla ainsi de longues heures, jusqu'à ce qu'il eût découvert une tombe. Creusant plus profondément, il trouva un squelette dont tous les os étaient intacts, le crâne était couvert de cheveux et les orbites vides semblaient briller dans l'ombre.

C'étaient là les restes d'un chef mauvais.

Prenant alors une lourde roche, Hiti se mit à écraser avec rage les os blanchis et les réduisit en poussière. Puis il brûla cette poussière et enterra les cendres fines dans un trou profond. Désormais, la terre garderait pour toujours prisonnier le mauvais esprit.

Le temps passa, sans terreurs et sans épouvantes...

Puis un matin, à l'aube, on trouva sur la plage le corps du brave pêcheur. Ses blessures racontaient son agonie. Il avait été poignardé avec une longue arme de nacre – la même qui servait jadis aux sacrifices humains – ornée de l'emblème des anciens Tahitiens.

Mais à Punaauia, les nuits sont maintenant tranquilles et depuis ce jour lointain, on n'a plus jamais entendu parler d'un *tupapau* errant.



La légende de Teiti a Toakau



UIKURA et sa femme Toakau avaient un fils qu'ils appelèrent Teiti. Quand l'enfant eut quelques mois, il mourut une nuit, sans qu'aucun des sorciers de l'île de Mangareva pût prescrire un traitement guérisseur. La douleur des parents fut très grande et tous leurs voisins, parents et amis apportèrent des offrandes aux dieux dans l'espoir de ramener le petit corps à la vie.

Mais tout fut inutile. Le corps de l'enfant fut alors placé dans un cercueil en bois de *maiore*, et Tuikura le porta sur son épaule jusqu'au *marae*, où le grand-prêtre le glissa entre les hautes racines d'un arbre sacré.

Et le temps passa.

Quelques jours après, Moegaroa, l'esprit de la nuit et des ténèbres, vint à passer près du *marae*. Il vit le petit cercueil et, comme l'enfant était beau, il le prit et l'emmena chez lui, dans le Royaume des Ténèbres. Il le confia à sa fille et celle-ci, qui n'avait pas d'enfants, fut heureuse de l'adopter.

Rappelé à la vie par la puissance de son grand-père adoptif, Teiti grandit et s'épanouit rapidement, entre la bienveillance de Moegaroa

et les soins attentifs de sa nouvelle mère.

Un jour, Moegaroa dit à sa fille :

— Je dois partir pour la guerre. Prends bien soin de l'enfant.

Teiti, qui dormait, se réveilla quand il fut parti.

— Où est mon grand-père ? demanda-t-il.

— Il est parti pour la guerre, répondit sa mère.

— Je veux aller avec lui !

— Mais tu es trop petit pour aller faire la guerre !

Teiti fut vexé.

— Donne-moi un petit harpon pour jouer.

Sa mère prit le plus petit harpon qu'elle put trouver et le lui donna. Teiti s'en alla jouer autour de la maison. Il s'amusait à jeter le harpon de plus en plus haut, de plus en plus fort, si bien que le harpon tomba dans l'œil du roi que son grand-père combattait.

Quand les guerriers virent leur roi blessé, ils s'enfuirent et le roi resta seul, prisonnier de Moegaroa.

Ce fut un jour de fête, et l'on chercha celui qui avait si bien su lancer son harpon. Bien sûr, on ne le trouva pas, et toutes les recherches furent vaines.

Alors, Moegaroa pensa à sa fille et s'en revint en hâte :

— As-tu donné quelque chose à ton fils ?

— Cet enfant m'a demandé un petit harpon pour jouer, je le lui ai donné, lui répondit-elle.

— Est-ce ce harpon-ci ?

— Oui, c'est celui que je lui ai donné.

Moegaroa éclata alors de rire :

— Ainsi, c'est cet enfant qui a vaincu mon puissant adversaire ! Lui, qui s'est montré plus fort que les plus forts guerriers ! Dis-lui de venir.

Teiti s'empressa d'accourir.

— Enfant, tu as vaincu mon ennemi. En échange, veux-tu retourner dans le monde d'où tu viens ?

— Oui, répondit l'enfant.

La fille de Moegaroa vint trouver son père :

— Il ne faut pas le laisser partir : quand il arrivera dans l'autre monde, on lui demandera où il vivait. Quand il répondra : j'habitais chez Moegaroa, on ne le croira pas. On aura peur de lui et on le traitera de fou.

— Que faut-il faire alors ? Cet enfant veut retourner dans l'autre monde.

— Donne-lui un peu de ta puissance et de ton pouvoir.

Moegaroa sourit : il avait deviné déjà la réponse de sa fille, car il savait combien elle s'était attachée à Teiti.

— Eh bien, dis-lui de venir.

Elle alla chercher son fils :

— Écoute : ton grand-père et moi voulons bien te laisser partir et retourner dans l'autre monde, puisque c'est là-bas que tu es né. Mais ton grand-père veut te confier une partie de ses pouvoirs. Aie beaucoup de courage et fais bien tout ce qu'il te dira.

Moegaroa ordonna d'abord à Teiti de monter à un très haut cocotier. Quand il eut atteint le sommet, des quatre coins du monde un vent violent se mit à souffler, giflant le cocotier de puissantes bourrasques, le pliant sous de violentes rafales.

Ensuite, Teiti redescendit calmement. Moegaroa le conduisit alors au bord d'un lac souterrain et lui donna l'ordre de plonger.

Quand il remonta à la surface, son grand-père lui demanda :

— Qu'as-tu vu au fond de l'eau ?

Il répondit :

— J'ai vu un homme très grand et très fort, qui a un harpon dans l'œil.

— Plonge encore ; arrache ce harpon et ramène-le moi.

Teiti plongea et ramena le harpon.

Teiti fut alors autorisé à quitter la maison de l'esprit des ténèbres.

Arrivé dans l'autre monde, Teiti marcha sans but le long de la plage.

Le soleil était haut, il vit deux enfants qui jouaient dans le sable. Ils essayaient de construire des maisons, mais leurs constructions s'écroulaient chaque fois.

Teiti s'approcha et leur proposa de leur construire une maison. Les deux enfants acceptèrent avec joie.

Fort de la puissance de son grand-père, c'est avec facilité que Teiti construisit rapidement une jolie maison de sable. Les deux enfants voulurent y entrer et furent émerveillés. Ils coururent prévenir leur mère :

— Viens vite voir la belle maison ! viens vite ! viens vite !

En arrivant sur la plage, la maison n'existait plus car Teiti l'avait démolie.

La mère gronda les deux enfants de l'avoir dérangée inutilement. Quand elle fut partie, les enfants demandèrent à Teiti :

— Fais-nous encore une jolie maison.

Cette maison fut encore plus belle que la première, et les enfants, ravis, ne s'arrêtaient pas de tourner autour. Ils demandèrent à Teiti :

— Qui sont tes parents ?

— Mon père s'appelle Tuikura et ma mère Toakau, répondit-il.

— Mais ce sont nos parents ! s'étonnèrent-ils.

— Ils sont cependant les miens.

Les deux enfants vinrent prévenir leur mère que la maison était reconstruite, la pressant de venir la voir. Elle refusa de se déranger à nouveau et les gronda. Alors les enfants lui dirent :

— Il y a sur la plage un enfant qui nous a dit que son père s'appelait Tuikura et sa mère Toakau.

Mais elle n'y attacha aucune importance et les renvoya jouer.



Le tupapau se mit à fuir.

Tuikura revint de la pêche et Toakau prépara le repas. Quand ils eurent mangé, Tuikura demanda à ses deux enfants d'aller chercher le filet qu'il avait laissé dans la pirogue. Mais ils ne purent soulever celui-ci, tant il était lourd. Ils le laissèrent dans la pirogue.

Quand Tuikura les vit les mains vides, il leur demanda où était le filet. Ils répondirent qu'il était trop lourd pour eux et qu'ils l'avaient laissé dans la pirogue.

Leur père s'étonna :

— Comment se fait-il qu'aujourd'hui vous ne puissiez pas soulever le filet, puisque vous le faites tous les soirs ? Retournez le chercher.

Arrivés à la pirogue, ils ne purent le soulever. Alors, Teiti s'avança vers eux :

— Laissez-moi le porter. Ils acceptèrent.

Tuikura leur demanda s'ils avaient rapporté le filet. Ils répondirent :

— Oui, nous l'avons rapporté, mais c'est un jeune garçon qui nous a aidés.

— Comment ? fit Toakau, vous laissez là dehors un pauvre petit orphelin ? Faites-le vite entrer et donnez-lui à manger !

Ils s'empressèrent et le firent manger.

Toakau dit à son mari :

— Les enfants m'ont raconté une histoire curieuse sur cet enfant : il leur a dit que son père s'appelait Tuikura et sa mère Toakau !

Alors, quand Teiti fut rassasié, le père lui demanda :

— Enfant, qui est ton père et qui est ta mère ?

Teiti répondit :

— Mon père se nomme Tuikura, ma mère Toakau.

— Mais ce sont nos noms ! Quant à nos enfants, les voici !

— Cependant c'est bien là le nom de mes parents. Moi je m'appelle Teiti a Toakau. Et il leur raconta l'histoire de sa naissance.

Tuikura demanda à sa femme :

— Que penses-tu des histoires de cet enfant ?

Elle répondit :

— Je crois qu'il dit la vérité.

— Mais où demeurais-tu et pourquoi es-tu revenu ici ?

— J’habitais chez Moegaroa. Je suis revenu parce qu’il me l’a permis, car j’ai blessé le roi qu’il combattait.

Les deux parents restèrent silencieux un très long moment, puis Tuikura dit :

— Nous te croyons. Tu es notre fils. Assieds-toi dans la maison auprès de tes frères.

Quand la nuit fut venue, Teiti demanda à son père :

— Où est ta maison sacrée ?

— Elle est très abîmée, répondit le père : une grosse branche a arraché une partie du toit.

— Cela ne fait rien, je veux aller y dormir cette nuit.

Tuikura y conduisit son fils :

— Tu vois, elle est très abîmée, on ne peut pas y vivre : on voit les étoiles à travers le toit.

— Cela ne fait rien, répondit l’enfant, je dormirai ici cette nuit.

Au milieu de la nuit, les parents furent réveillés par des hurlements de tempête. Pensant à leur fils aîné, ils se levèrent en hâte. Sous la pluie battante, ils coururent vers l’abri de Teiti. Quand ils arrivèrent, ils virent que la maison en ruines était transformée en une belle maison toute neuve. Dans le calme des murs, Teiti dormait paisiblement.

Toakau chuchota :

— Vois ! Il est réellement habité par l’esprit du grand Moegaroa !

Au matin, la maison était redevenue ruines.

La renommée de Teiti dépassa bientôt Mangareva, et elle était si élogieuse qu’un mauvais génie, nommé Pouataké, en prit ombrage.

Il rendit visite à Teiti :

— On dit que tu es un guerrier fameux. Battons-nous l’un contre l’autre.

Et sans attendre une réponse, il recouvrit Mangareva d’un manteau de feu. Bientôt, l’île entière flamba, et Teiti ne put que se sauver jusqu’au sommet d’une montagne. Mais le feu monta, et Teiti sentit les

premières flammes.

Alors, sa mère adoptive, qui voyait tout cela, appela Moegaroa à grands cris.

— Que veux-tu faire ? demanda son père.

— Je veux que tu prennes un peu d'eau dans ta main et que tu la jettes sur Mangareva.

Moegaroa sourit, prit quelques gouttes sur le bout de ses doigts et les jeta sur l'île en feu : une énorme vague recouvrit l'île, étouffant le feu. Pouataké, épouvanté, chercha un refuge dans une pierre où Moegareva l'enferma définitivement.

C'est depuis ce temps-là que le feu se trouve dans les pierres.

Petit à petit, Teiti a Toakau appris à se servir tout seul du pouvoir de Moegaroa. Un jour, il reçut le défi du génie Pie et de son ami Paou. Tous deux avaient la forme de poissons hérissés.

Pie commanda aux flots de recouvrir Mangareva et toute l'île fut submergée jusqu'au plus haut sommet. Teiti, prévenu à temps, put se changer en oiseau et échapper aux vagues. Voyant cela, Paou pressa son ami Pie de renoncer à la lutte, mais celui-ci, certain de son pouvoir, répondit :

— Ne crains rien, je suis plus puissant que lui, et c'est moi qui le battraï.

Il ne vit pas le danger quand Teiti, d'un geste, fit reculer l'océan, et quand il voulut s'enfuir, il était trop tard : le grand filet de Teiti l'avait saisi aux ouïes.

Paou put s'enfuir :

— Mon ami, tu vois ce que cela coûte d'être entêté et de ne jamais écouter les conseils d'un ami. Maintenant, te voilà prisonnier comme le génie Poutaké. Reste ici et meurs, moi je me sauve.

C'est ainsi que mourut Pie, le génie poisson qui, d'un coup de dent, avait failli couper en deux l'île de Tahiti, en un lieu appelé « isthme de Taravao ».

Le roi Hei a Roto demanda une alliance à Teiti. Il fut décidé qu'une paix s'établirait entre leurs deux peuples. En gage, le roi offrit une couronne faite d'ongles humains, la célèbre couronne de *maïiu*, convoitée par tous les rois d'alentour. Mais quand les gens de Teiti, venus chercher la couronne, furent arrivés, Hei a Roto les fit massacrer par ses guerriers.

Teiti, dont les malheureux envoyés étaient de sa propre maison, réunit quelques hommes afin d'enlever le roi sans parole.

La mère de Hei a Roto entendit le bruit des pagaies. Elle appela son fils :

— Ô Hei ! J'entends des hommes venir sur la plage.

— Ce ne sont que des hommes qui vont à la pêche, répondit le roi.

— Ô Hei ! J'entends des hommes venir sur la plage !

Mais déjà Teiti entra dans la maison royale.

Il captura Hei a Roto et, saisissant la couronne de *maiiu*, cria :

— Venez, gens de Hei, venez demain voir mourir votre roi !

Et quand ils furent loin sur la mer, ils entendirent un grand cri :

— Ô Hei ! Adieu mon fils ! demain tes gens viendront, portés par les vagues de la mer ! Ô Hei ! Adieu mon fils !

C'était la mère du roi qui pleurait sur la plage.

Le lendemain, tout le peuple, venu en pirogue, vit la mort de son roi, et Teiti ceignit la couronne d'ongles humains.

C'est ainsi que le fils d'un pêcheur devint roi avec une puissance de dieu.



Te Ana Marara a Rere a Tau



E ANA MARARA A RERE A TAU est l'une de ces multiples grottes creusées par la Papanoo, la puissante rivière tahitienne, venue des hauts sommets de l'île, et dont toute la vallée fut, des années durant, le majestueux cadre de vie d'un peuple troglodyte, chassé des plages par une population sans cesse accrue que le littoral n'arrivait plus à contenir.

Cette grotte spacieuse est curieusement coupée en deux par une paroi de roches, qui s'interrompt à quelques mètres de la voûte, permettant ainsi de communiquer d'un compartiment à l'autre. Dans la salle de droite, la vue est bouchée par un haut promontoire, tandis que la salle de gauche est largement ouverte vers la mer.

Dans cette grotte vivaient en bon voisinage un couple, Mara et sa femme Ani, et un célibataire, Tere. Les deux hommes étaient attachés par une solide amitié, et très souvent ils se rendaient service, se partageaient les vivres et le sel. La bonne récolte de l'un ou l'heureuse pêche de l'autre profitait à tous les trois.

Mais un jour, la sécheresse s'abattit sur toute l'île, cette même sécheresse qui se retrouve dans bien des récits, dans bien des légendes et, comme chaque fois, la famine se fit bientôt sentir.

Les premiers mois ne changèrent rien entre les deux amis. Leurs maigres ressources étaient joyeusement partagées, jusqu'au jour où Tere s'aperçut que souvent ses voisins mangeaient en cachette, sans les partager, certaines de leurs découvertes. Aussi se mit-il très en colère et, jugeant le pacte brisé, résolut-il de se venger de son ami en lui prenant sa femme.

Profitant alors des absences de Mara, chaque jour il s'introduisait chez ses voisins et essayait de séduire Ani qui, chaque fois, le repoussait et menaçait d'avertir son époux. Elle était fidèle, et ni la douceur, ni la violence, ni les promesses ne purent l'ébranler. Tere pensa alors que la ruse serait le seul moyen d'arriver à son but.

Chaque jour, les deux hommes devaient partir de plus en plus loin dans la vallée, passer beaucoup plus de temps à la pêche pour trouver de quoi subsister et Tere, tout en faisant bonne figure à Mara, ne partageait plus rien avec lui. Mais à chacun de ses repas, il prélevait quelques fruits, un peu d'*igname* ou de poisson qu'il glissait à Ani, en cachette de Mara. Elle acceptait avec plaisir, mais lui répondait chaque fois :

— Je partagerai avec mon mari.

Cela désolait Tere, mais il sut être patient jusqu'au jour enfin où il s'aperçut que Ani avalait tous les aliments qu'il lui donnait, sans plus se préoccuper d'en laisser à son mari. Il sut alors que ses efforts touchaient à leur fin.

Un soir, Mara rentra dansant de joie : dans un trou d'eau caché, il avait découvert un magnifique poisson aux écailles bleues, à la chair ferme et blanche. Il alluma un feu et posa le poisson dans les braises. Aussitôt, une merveilleuse odeur de grillade se répandit dans la grotte, faisant chanter Ani et renifler Tere, que la faim et l'envie poussèrent à vouloir manger le poisson.

Il se leva alors et se mit à crier très fort :

— Oh ! Regardez ! Regardez ! Un bateau ! Un superbe bateau ! Vite ! Venez voir !

Les deux époux accoururent aussitôt, curieux comme le sont tous les Tahitiens.

— Oh ! Vous arrivez trop tard ! Le bateau a disparu ! Mais restez là, je vais grimper sur le mur, et je vous dirai si je le vois encore.

Et tandis que les deux époux restaient devant la grotte à fouiller des yeux l'horizon vide, Tere franchit le mur, passa dans l'autre salle, prit le poisson posé sur les braises, jeta sur le feu une poignée d'herbes

sèches et repassa chez lui :

— On ne voit plus rien d'ici, mais je crois que votre poisson est tout brûlé.

Les deux époux, revenus sur terre, coururent vers leur feu et ne virent qu'une haute flamme craquante. Déçus, furieux, ils ne tardèrent pas à se disputer violemment, s'accusant l'un et l'autre de toutes les négligences.

Tere, lui, mangeait le savoureux poisson, tout en disant à haute voix :

— Quelle chance que j'aie pu attraper ce merveilleux poisson ! Je suis seul, et pourtant je suis plus malin que mon voisin Mara. Ah ! si j'avais une femme, comme je saurais bien la nourrir ! Et la délicieuse odeur du poisson vint chatouiller les narines de Ani.

— Je m'en vais, dit-elle à son mari. Tu ne sais même pas faire cuire un poisson. Désormais je serai la femme de Tere et je vivrai avec lui.

Rien ne put l'arrêter. Elle quitta Mara et alla habiter avec Tere.

Les jours passèrent et les efforts de Mara pour attendrir et récupérer sa femme furent vains. Ani restait sourde à toutes ses prières. Alors Mara décida d'aller demander conseil au père de Ani.

L'infortune de Mara amusa beaucoup le vieil homme. Cependant, il accepta d'aider son gendre :

— Voici ce qu'il faudra faire : ta femme veut manger ; pour la reconquérir, tu devras lui donner plus qu'elle ne mangera avec ton rival. Elle aime le poisson. Il te faudra donc lui offrir autant de poisson qu'elle pourrait en désirer. Retourne dans ta grotte et, tous les soirs, jusqu'à la pleine lune, adresse à haute voix une prière aux dieux, leur demandant de faire tomber du ciel une multitude de poissons.

Le jour de la pleine lune, dès le coucher du soleil, viens me trouver. Je te donnerai alors des centaines de poissons volants, et je te dirai ce que tu dois faire.

Joyeux, Mara rentra chez lui et parut oublier l'existence de Ani. Il chantait, riait avec Tere, mais ne manquait jamais, tous les soirs, de faire à haute voix une prière demandant aux dieux de lui envoyer des poissons par milliers. Et ceci, jusqu'au jour de la pleine lune.

Au coucher du soleil, il se rendit chez son beau-père. Celui-ci avait péché une multitude de poissons volants et les lui donna :

— Voici ce que tu vas faire : devant ta grotte, il y a une forêt de

petits arbres que le soleil a brûlés. Tu iras auprès de ces arbres et sur chacun, du bord de ta grotte jusqu'au fond de la vallée, tu accrocheras un ou plusieurs poissons selon leur grandeur. Puis tu iras à l'entrée de ta grotte et tu diras à haute voix une prière demandant aux dieux de t'envoyer du poisson en quantité. Va !

Mara s'empessa d'obéir, accrochant aux arbres morts un ou plusieurs poissons, du bord de sa grotte jusqu'au fond de la vallée. Puis il se rendit dans la grotte et, parlant très fort, il dit :

« Ô Dieux de mes ancêtres ! Vous qui êtes puissants, venez à mon aide !

» Ici nous avons faim et chaque jour notre nourriture est plus rare !

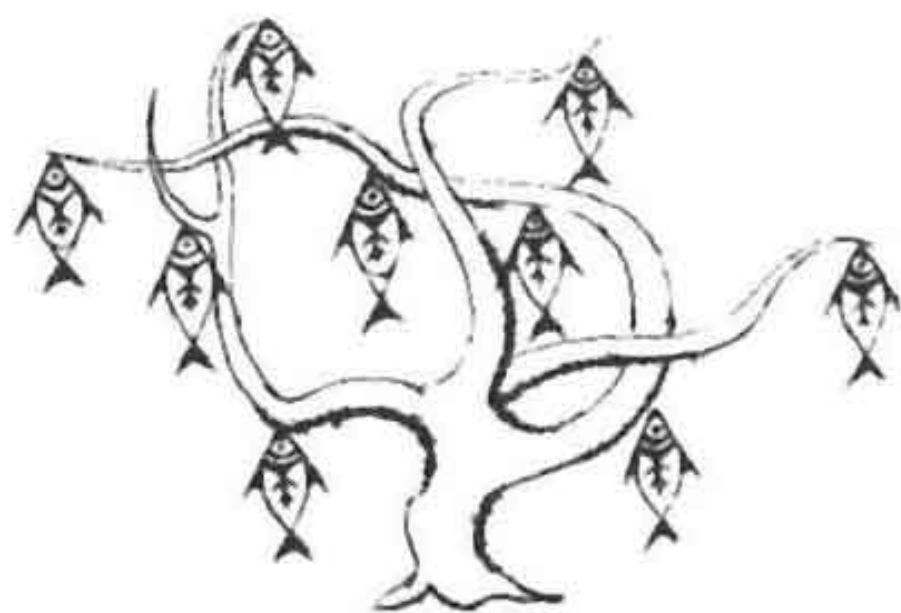
» Vous à qui rien n'est impossible, dieux puissants et craints,

» Ordonnez aux poissons de la mer de sauter jusqu'à moi,

» Afin que le flanc de la colline en soit couverte !

» Ô Dieux de mes ancêtres, vous qui êtes puissants, venez à mon aide ! »

Et il répéta cette invocation jusqu'à ce que la lune paraisse. Elle était énorme et blanche et dans sa lumière tous les poissons brillaient, inondant la vallée d'une lueur d'argent. Mara se mit alors à crier de joie et appela Tere et Ani, afin de leur montrer la puissance de ses dieux. Ils furent stupéfaits et Ani ouvrit des yeux ronds d'admiration. Quant à Tere, il se sentit ridicule quand Mara lui demanda d'en faire autant. Mara offrit alors du poisson à Ani, et celle-ci repassa sans façon du côté de la grotte où il vivait.



Le combat de Moeava



Rehaga, au bord du lagon de Makemo, dans quelques mètres d'eau, il y a un énorme galet rond et lisse, qui semble peser plusieurs quintaux. C'est la pierre de Moeava.

Moeava était un guerrier fameux dont la vie fut une suite de victoires et de faits glorieux. Voici, telle que la racontent encore les habitants de Makemo, l'histoire du combat qui l'opposa au géant Patira.

Moeava voyageait d'île en île à travers l'archipel des Tuamotu, à bord de son rapide bateau, le Murihenua. Moeava aimait tant son bateau qu'il avait donné un nom à chacun de ses éléments : le balancier s'appelait : Ô Oheohe, le gouvernail : Ô Taripo, le mât : Ô Tariatofa, la voile : Ô Kukuti ki te ragi.

Un jour donc, alors qu'il croisait au large de Kaukura, il rencontra un autre voyageur. Il se pencha sur la lisse :

— Quel est ce voyageur qui passe ainsi sur mon côté ?

Et une voix répondit :

— C'est moi, Patira, ce voyageur qui te croise.

Patira était un autre guerrier fameux, coureur d'aventures comme Moeava. Sa renommée n'était plus à faire dans n'importe quel coin de

l'archipel. La légende raconte qu'il était d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne. D'un seul pas, il pouvait aller d'une île à l'autre, enjambant sans effort des distances de mer considérables.

Moeava, qui avait entendu parler de lui sans jamais l'avoir vu, lui demanda encore :

— Où vas-tu ainsi ?

Patira éclata de rire, d'un rire profond qui fit vibrer les montagnes :

— Je vais voir une jeune fille qui s'appelle Huarei.

— Et où se trouve cette jeune fille ?

— À Tepukamaruia.

Or, Huarei, la jeune fille de Tepukamaruia, était promise à Moeava depuis sa plus tendre jeunesse. Et entendant les paroles un peu méprisantes de Patira, Moeava prit feu :

— Cette jeune fille m'appartient. Elle est ma fiancée.

D'une enjambée, Patira se trouva près du Murihenua. Alors Moeava brandit sa lance :

— Écarte-toi ou bien tu auras affaire à la pointe de ma lance !

On a beau être grand et fort, on n'en est pas moins prudent. Patira s'éloigna, mais continua cependant son voyage.

Patira, en effet, avait entendu parler de la jeune fille, comme étant d'une beauté incomparable. D'île en île, il avait alors décidé de se rendre compte lui-même. À son arrivée à Tepukamaruia, il se rendit chez la jeune fille. Il vit qu'en effet elle était très belle, d'une beauté incomparable. Oubliant les sèches paroles de Moeava, il décida de faire sa cour. Quand il fut sur le point de repartir, il dit à la jeune fille :

— Je dois partir, mais reste là et attends-moi. Je reviendrai vite pour t'épouser.

Puis il lui respira la joue et s'en fut.

Ignorant ce qui se passait, Moeava continuait son voyage dans les îles, allant de l'une à l'autre, suivant les vents et les courants. Un jour qu'il passait au large de l'île de Makemo, il entendit un chant d'oiseau qui répétait sans cesse :

— C'est moi, l'oiseau Rupe, qui me baigne dans les eaux fraîches de l'île de Tepukamaruia, c'est moi, l'oiseau Rupe...

Moeava leva les yeux et vit l'oiseau qui se dirigeait à tire d'ailes vers l'île de Tepukamaruia qu'on apercevait à l'horizon. Alors Moeava se dit :

— Cet oiseau est un signe. Je m'en vais voir ma fleur qui s'épanouit à Tepukamaruia.

Son arrivée fut le signal d'une grande fête. Il demanda Huarei en mariage et fut accepté. Le mariage fut brillant, car si Moeava était un guerrier fameux, Huarei était reine de Tepukamaruia. Ils eurent un enfant qu'ils appelèrent Kehauri.

Comme l'enfant était trop petit pour voyager et courir les dangers de la mer, Moeava laissa à Tepukamaruia sa femme et son fils, s'absentant pour quelques jours.

Or, Patira était en route pour exécuter son projet et venait chercher Huarei à Tepukamaruia. Quand il apprit qu'elle s'était mariée, il entra dans une grande colère et la pressa de partir avec lui. Elle refusa. Mais comme il se faisait de plus en plus menaçant :

— Ne connais-tu pas, par hasard, fit-elle, le fort et courageux Moeava ?

— Non, dit-il, je ne le connais pas.

— Comment, tu ne connais pas Moeava, le champion des Tuamotu ?

— Non, répondit Patira, je ne connais pas de Moeava. Mais ce que je sais, moi, c'est que je suis moi-même champion de Tokorega.

Et il enleva Huarei dans ses bras, l'emportant de force à travers les mers. Moeava, qui rentrait de son voyage, aperçut le géant bondissant d'une île à l'autre, serrant dans ses bras la pauvre Huarei. Aussitôt, il leva sa lance et provoqua son ennemi en un combat à mort.

Patira qui fuyait entendit la provocation. Il trembla de fureur sous l'insulte que lui lança Moeava et accepta de se battre. Ils décidèrent que le combat aurait lieu à Makemo, en un lieu nommé Pohue.

L'annonce du combat se répandit dans toutes les îles et de toutes les îles accoururent des flottilles entières. Les deux adversaires étaient de force et d'adresse égales, tous deux jouissaient d'une grande renommée. De Tepukamaruia et de Tokorega étaient venus des peuples entiers, partisans des deux héros.

Ceux-ci furent fidèles au rendez-vous.

Moeava arriva le premier. Depuis plusieurs jours, il voguait au large de Makemo en faisant le guet.

Le jour du combat, il vit Patira qui approchait à grands pas. Il prit alors une solide liane qu'il avait finement tressée en une corde et y plaça une pierre ronde et lisse. Puis, il fit tourner son arme, en chantant une prière au dieu Tu :

« Tu, va du côté du lagon, lieu du combat,
Il fait calme, Tu, calme plat,
Tu, viens assister au combat au bord du lagon,
Il fait calme, Tu, calme plat.

» Viens au combat, Tu, au bord du lagon,
Il fait calme, Tu, calme plat.
Viens afin de protéger et conserver Moeava,
Il fait calme, Tu, calme plat. »

Puis, quand Patira fut près de Makemo :

— Voilà, dit Moeava, c'est le moment propice.

Et de toute sa force, sa force décuplée par la haine, il lança la pierre de la fronde. Le coup fut si rude et si bien ajusté que Patira fut atteint en plein front et que la pierre rebondit jusqu'à Makemo, où on la voit aujourd'hui.

Patira tomba de tout son long, face contre terre. Et si sa tête touchait le rivage, ses pieds baignaient dans les grandes vagues, au-delà des récifs. Moeava prit sa lance et, comme on traverse un pont, parcourut au pas de course le corps étendu. Il leva sa terrible lance et, d'un coup, trancha la tête du géant vaincu.

Quand sa haine lut assouvie, il alla chercher sa femme et son fils et ne s'en sépara plus jamais.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand les Polynésiens connurent la Bible, ils ne manquèrent pas de rapprocher ce combat, resté fameux, d'un autre combat non moins fameux : celui de David et Goliath.



Tonga Tabou



EPUIS l'heure claire de son réveil jusqu'à la première étoile, jusqu'à ce que la nuit l'eût effacée de l'horizon, elle était devant ses yeux. Il n'avait qu'à lever la tête pour la voir, haute et verte, veinée de mauve et de bleu profond, avec son aileron de roches noires qui touchait les nuages.

Même au plus bruyant de ses jeux, Terri s'arrêtait pour l'admirer, devinant les cascades blanches sous l'épaisseur des arbres, les sous-bois tapissés de lumières et de fleurs inconnues, bruissants de vent et d'oiseaux... et chaque fois, il sentait au cœur comme un appel, fait de craintes sourdes et de promesses merveilleuses.

Un jour, Terri était venu s'asseoir dans le sable, à côté du vieux Terriero, l'aïeul.

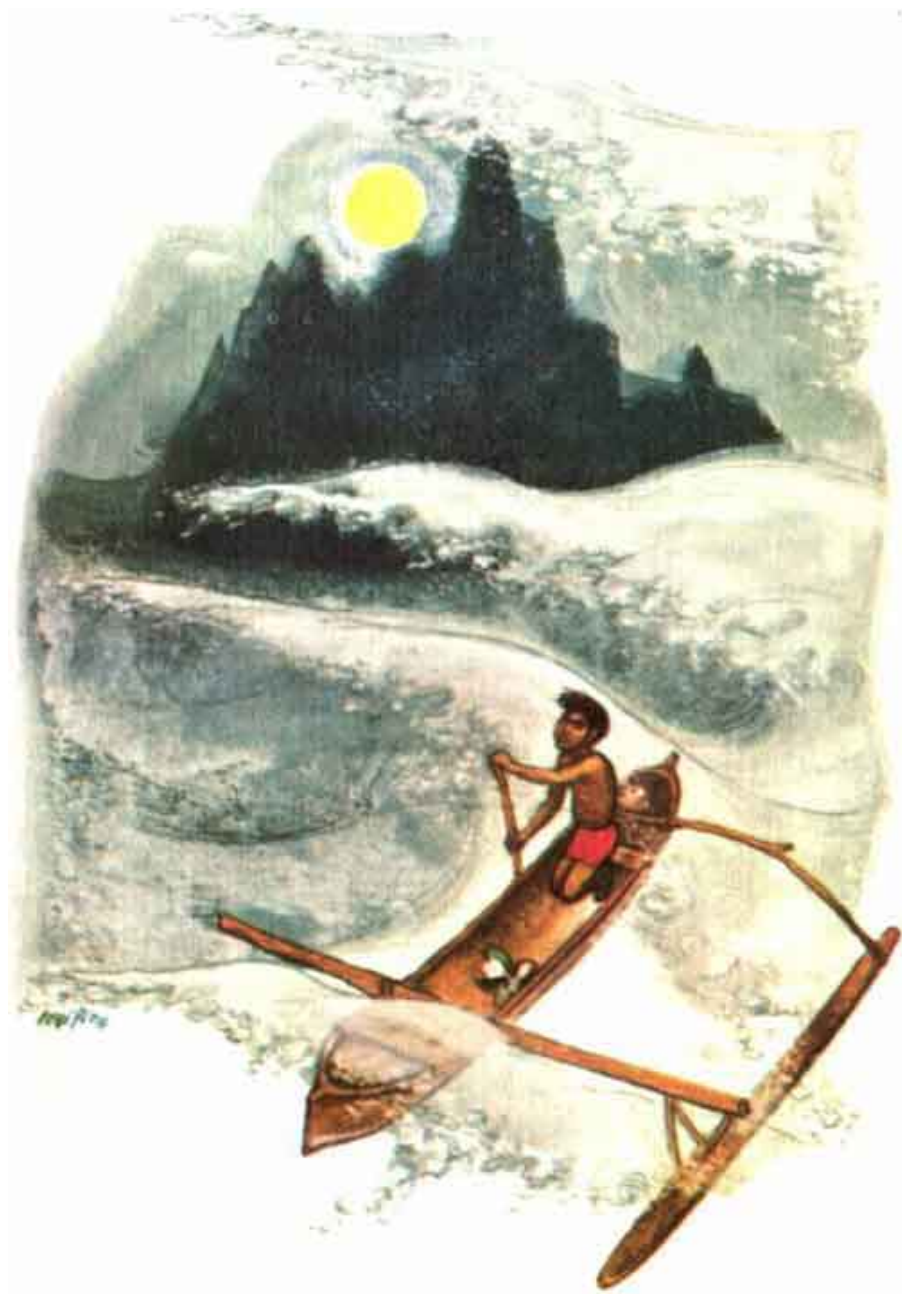
— Papa Ruau, grand-père, pourquoi ne va-t-on jamais sur la grande île ?

Et le vieillard, de sa voix lente, lui avait répondu :

— Cette île est une île *tabou*. Personne ne peut y aller et en revenir. Les hommes blancs ont chassé les anciens dieux de nos îles. Ils ont brûlé nos idoles et détruit nos temples. Alors, les dieux irrités ont pétri un morceau de mer, pour qu'il devienne dur comme un roc. Ils

en ont fait une île et l'ont posée sur le dos d'un immense requin. C'est là qu'ils vivent depuis. Et malheur à celui qui y dirige sa pirogue...

Et les yeux de Terriero s'étaient mis à briller si fort que Terri, épouvanté, s'était enfui...



Il n'a qu'une idée : rapporter la fleur.

On était au mois de décembre. Un mois de décembre fait de soleil chaud, de lagon tranquilles, de nuits lumineuses et de vagues blanches s'épuisant dans leurs vains efforts pour attraper la lune.

Ce matin-là, Tapunui, le pasteur, avait réuni tous les enfants de sa paroisse dans la maison de chants, cachée sous les grands arbres de fer de la plage.

— Vous savez que dans deux jours, c'est Noël. Cette année, le conseil des diacres a décidé que c'est vous, les enfants, qui préparerez la fête. Les plus grands iront pêcher pour le repas, et les plus petits décoreront la crèche...

Si Tapunui avait autre chose à dire, il ne put jamais le dire : cela n'intéressait plus personne. On s'appelait, on se groupait, on partait en courant, chacun sachant déjà ce qu'il ferait, ce qu'il apporterait pour que la fête soit réussie.

Ayant pris harpons et pirogues, les grands partaient déjà vers les trous d'eau bleue, où gîtent les poissons de roche, les grandes anguilles noires et souples, les mulets bariolés, ou vers la barrière ocre du récif, où respirent les coquillages et les mollusques, points d'un bleu intense parmi les algues.

Ceux restés dans l'île grimpaient aux cocotiers, pour en choisir les plus belles noix, les plus fraîches, les plus tendres. Long couteau de débroussage à la main, ils partaient en bandes joyeuses vers les vallées pour en rapporter les grands filets d'oranges, les paniers de *goyaves*, les énormes pastèques éclatant de vert et de rouge, les lourds régimes de *fei*, cette banane rouge qui se mange cuite avec du lait de coco, et les grappes de *maioré*, ce féculent doux et sucré qui accompagne si bien les poissons grillés au feu clair.

Le soir, à l'heure des grands feux, la maison de chants débordait de choses, de gens et de bruits.

Coquillages, bois sculptés, nacres en coupes, longs rouleaux de *tapa*, cet extraordinaire tissu de fibres végétales, hameçons de corne, colliers en dents de requin, et ça et là un gros oursin des mers du sud, chrysanthème rouge-violet, piqué sur la cloison de feuilles vertes.

Terri allait et venait dans le brouhaha. Il aurait voulu trouver quelque chose de plus joli encore que tout ce qu'il voyait. Quelque chose qui fasse plaisir à ce petit bébé qui doit venir, quelque chose qu'il puisse toucher sans se faire mal. Pas quelque chose de cher Marapa, le père de Terri n'était pas bien riche – mais quelque chose de beau et de doux... Et Terri errait de groupe en groupe ; chacun se félicitait d'avance. Lui se désolait : le temps passait et il ne trouvait

rien.

Un grand feu brûle sur la plage, chassant sur la mer des ombres fantastiques. Terri est venu s'asseoir auprès des hommes, chasseurs et pêcheurs, qui se racontent là les aventures de leur journée. En face, l'île des dieux se devine, invisible sous les étoiles. C'est Aparo, le conteur, qui parle. C'est un grand voyageur, Aparo : il connaît toutes les choses que se chuchote la nuit, que se raconte le vent :

Il y a, sur l'île Tabou, une fleur blanche et rose qui pousse le long du tronc des palmiers. Cette fleur est fermée pendant le jour : elle ne s'ouvre que la nuit, et pour une seule nuit.

— Comment est-elle, cette fleur ? ont demandé les hommes.

— Très lourde, avec des feuilles longues et vertes. Elle est toute blanche et devient rose avant de s'ouvrir. Elle a un merveilleux parfum qu'on ne peut comparer à rien d'autre. Elle sait qu'elle n'a que peu de temps à vivre, aussi se fait-elle très belle pendant les quelques heures de la nuit et, au matin, elle se referme, elle se fane et elle tombe. C'est une fleur très rare et très belle. À Papeete, les hommes blancs, qui ont tout vu et tout inventé, donnent très cher pour une seule de ces fleurs...

Terri s'en va sur la plage, entre les feux et les taches d'ombre. Il offrira la fleur à Iesu Mesia, ce petit bébé qui doit naître demain.

Il a poussé sans bruit sa pirogue à l'eau. Tout le village dort. Même Marapa, son père, ne s'est pas réveillé quand Terri a décroché le lourd couteau à débroussailler, pendu entre les bambous de la cloison.

Il fait glisser la pirogue entre les bancs de corail, évitant les pointes coupantes et les remous profonds. Bientôt il est en pleine mer. Devant lui, l'île semble l'attendre, inquiétante et pourtant si belle ! Bien sûr, les paroles du vieux Terriero brûlent dans sa tête, mais les dieux ne pourraient pas s'offenser de sa visite : ce n'était qu'une fleur pour un tout petit bébé...

Le soleil était haut dans le ciel quand Terri échoua sa pirogue sur la petite plage de sable blond au pied de la falaise couverte de fougères. Un petit escalier, taillé dans la roche par le temps et la pluie, menait jusqu'au sommet.

Et Terri fut ébloui, émerveillé.

Un immense plateau occupait toute l'île jusqu'à l'éperon noir,

débordant de couleurs, de bruits d'eau, de chants d'oiseaux. Dans l'île de Terri, l'eau était rare. Pendant les grandes chaleurs, il fallait creuser des citernes. Ici, elle abondait, apportant partout fleurs et herbes vertes.

De grands papillons aux ailes trop lourdes passaient dans la lumière. Des éclairs de couleur jaillissaient des arbres et passaient en sifflant, arcs-en-ciel sur le bleu.

Perdus dans de hautes fougères, ou rassemblés en bouquets, des arbres aux fruits énormes se chauffaient au soleil : oranges, *goyaves*, *papayes*, ananas roses et mauves. Il y avait là de quoi faire mille, deux mille fêtes, jour après jour !

Et Terri sut que cette île était bien celle où se trouvait la fleur qu'il voulait.

Avant de commencer sa recherche, il se baigna joyeusement dans une fraîche cascade sortie d'un rocher, se sécha au soleil et se tressa une couronne de fougères qu'il piqua de la flamme rouge d'un hibiscus.

Il avança ensuite vers l'éperon, se frayant un chemin dans les fougères, les forêts de bananiers, les haies de bambous.

Et soudain, la féerie disparut : il se trouvait maintenant dans l'ombre de grands *mape* dont les larges feuilles cachaient la lumière. Ici, plus de chants, plus d'oiseaux. Une frontière invisible entre la vie et le silence. Un silence profond, inquiétant, coupé parfois par un frémissement des hautes branches.

Terri sut qu'il était en terre *tabou*. Il brandit le lourd couteau devant lui et avança bravement.

Ce fut un bruit d'eau qui le guida. Un murmure qui devint grondement. Il sortit de la forêt, au pied du pic rocheux. Devant lui, il y avait un trou dans le sol d'où sortait le rugissement d'une rivière souterraine. Et de l'autre côté, il vit une dizaine, une centaine, une forêt de palmiers couverts d'une abondante chevelure de feuilles longues et vertes et de gros boutons blancs aux pointes roses. Arapa avait dit vrai : c'étaient des fleurs de nuit !

Oubliant toute peur, Terri se promena longuement entre les troncs, les yeux levés vers cet extraordinaire jardin suspendu. Il choisit la plus belle touffe, le plus gros bouton. Il l'éleva fièrement au-dessus de sa tête... Un coup de tonnerre éclata sur la mer.

Et Terri vit alors que le ciel était tout noir, du noir des tempêtes.

Serrant la fleur, il se mit à courir vers le grand trou, vers la forêt de *mape*. Mais il avait beau tourner, chercher, il se heurtait partout

aux palmiers, aux boutons blancs et roses. Lorsqu'il sortit enfin de la forêt, les premières gouttes de pluie se mirent à tomber. Devant lui, ce n'était plus l'ombre des *mape* ; mais les hautes herbes sèches d'un terrain brûlé. Des éclairs couraient dans le ciel et Terri, soudain, entendit derrière lui comme un grand rire. Alors, perdant la tête, gagné par une terreur folle, il se mit à courir droit devant lui, glissant sur les rochers moussus, cruellement griffé par les rosiers sauvages et les buissons de *lantana*, aveuglé de pluie et de douleur.

Entre deux rochers, la mer : un énorme animal, dont les milliers de gueules bavantes d'écume semblaient vouloir engloutir l'île entière.

Disparue, la féerie du matin : plus d'oiseaux, plus de papillons, mais une jungle aux branches hérissées d'épines, aux lianes gluantes de boue, aux fruits verts que le vent arrache et lance avec force... Et toujours, ce grand rire qui résonne quelque part dans le bruit.

La pirogue, enfin. La fleur qu'il serre contre lui – le couteau est là-bas, perdu dans les herbes et la pluie – ; les vagues sont énormes, mais il n'a qu'une idée en tête : quitter l'île au plus vite, rapporter la fleur...

Le courant saisit la pirogue, la pousse vers les blocs de corail à l'affût sous l'écume. Il faut ramer, rejeter l'esquif en arrière, repartir sur une crête qui se brise.

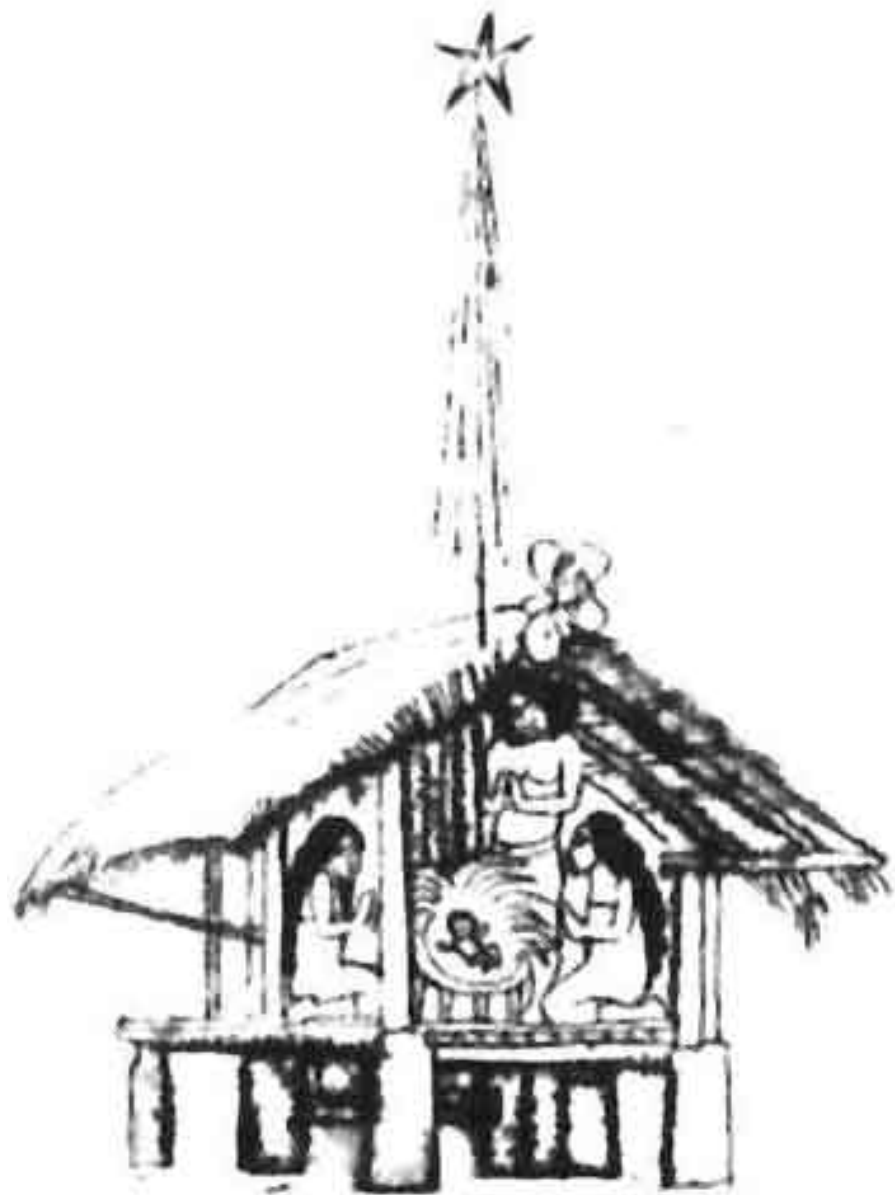
Comme dans un rêve, voici la pleine mer, redoutable avec ses rouleaux, mais sans écueils.

Et comme dans un rêve, voici le soleil, la mer qui se calme, qui devient bleue. Et devant, la ligne mauve de l'île où naîtra, tout à l'heure, le petit Iesu Mesia.

Le soleil tombe à l'horizon et l'île semble toujours aussi lointaine. Terri a les bras rompus de fatigue, un brouillard danse devant ses yeux. La terre est loin et jamais il n'y arrivera... Le courant emportera la pirogue loin dans le bleu, là où il n'y a plus de terres... Et le bébé qui doit naître ne jouera jamais avec la merveilleuse fleur devenue toute rosée, comme un jour qui se lève... Terri a sommeil, il lâche sa pagaie sans le savoir. Cela n'a pas d'importance, il est très fatigué, il a très sommeil, il veut dormir... Et la fleur ?

Il y a une voix qui crie sur la mer. Beaucoup de voix sur la mer. Un coup sourd contre la coque de la pirogue, un visage qui se penche : c'est Marapa qui gronde et qui rit... et Terri sent des bras protecteurs le saisir, l'enlever...

Cette nuit, à minuit, la fleur s'ouvrira au-dessus de la crèche.



Histoire d'un mariage



AIA venait d'avoir dix-huit ans. Elle était grande, mince, avec cette beauté et cette grâce propres aux Tahitiennes. Son père, chef du grand district de Maraa, *raatira* débonnaire et puissant, pensa qu'il était temps de la marier. Il invita à sa cour le fils d'un chef voisin, Tino.

C'était un garçon tranquille et travailleur, d'une grande gentillesse envers tous, et dont le père possédait de nombreuses terres couvertes de vanille et de café. Reçu avec de grands honneurs, en quelques jours il sut plaire à tout le monde, si bien que le *raatira* fit venir sa fille :

— J'ai demandé à Tino de venir passer quelques jours avec nous afin que tu puisses faire sa connaissance. Il est temps, en effet, que tu prennes un mari car tu es grande et je suis vieux, et des petits enfants sauraient éclairer ma vieillesse. J'ai pensé que Tino, de noble naissance, pourrait être un bon parti.

Mais au grand étonnement du chef, Taia répondit résolument :

— Malgré ton souhait, *paino* (père), je n'épouserai jamais un homme tel que Tino.

Son père la pressa de questions.

— Ne sais-tu donc pas, lui répondit-elle enfin, qu'un jour, alors qu'il revenait de la vallée avec une charge de *fei*, il a dû s'arrêter près

d'un tronc d'arbre pour y déposer sa charge, afin de la reprendre sur l'autre épaule, alors que, pendant ce temps-là, son compagnon faisait glisser sa propre charge d'une épaule à l'autre sans même arrêter sa marche ? Et ce que tu ignores, tout le district le sait, et mes amies ne manqueront pas de me le rappeler. Je ne veux pas que l'on puisse reprocher une chose pareille à l'homme qui sera mon mari.

Et malgré les arguments et les prières de son père, Taia resta inébranlable. Tino rentra donc dans son district sans avoir pu épouser la belle Taia.

Un des frères de Taia avait pour ami un *taurearea*, un bel adolescent, qui s'appelait Terai, venu dans le district pour assister à la pêche au thon qui battait alors son plein. Le chef crut voir que sa fille avait eu une bonne impression du jeune homme. Il la fit venir dans son *faré*.

— Taia, tu as refusé pour mari le fils de notre voisin, et certainement tu as eu raison. Mais nous avons ici un jeune homme appelé Terai, qui a de grandes qualités, et j'ai cru comprendre qu'il te plaisait.

Taia l'interrompit d'un air décidé :

— *Paino*, ne me parle plus de cet homme. Hier j'ai vu une chose qui m'a déplu, et jamais je ne le choisirai comme époux.

Le chef lui demanda de dire ce qu'elle avait vu et qui l'avait tant troublée.

— Voilà, dit-elle. J'étais assise sur la plage avec mes amies. Nous nous trouvions sous le grand palmier et les palmes nous cachaient. Or, voici que j'aperçus Terai, pêchant près des récifs. Je fus très heureuse, car s'il n'avait pas été à la pêche au thon avec les autres, c'était pour moi ; je lui avais dit combien j'aimais manger de ces délicieuses anguilles de roche. Un jeune homme beau et fort qui renonce au plaisir de la grande pêche pour prendre des anguilles, comme un jeune enfant qui apprend à pêcher, n'était-ce pas parce qu'il m'aimait ? Toutes mes amies étaient vertes de jalousie, et cela me rendait fière. Mais une fois arrivé à la plage et descendu de la pirogue, au lieu de la soulever pour la traîner au sec, il s'assied sur une pierre et appelle à son aide deux enfants qui jouaient sur le sable à quelques pas ! Je rougis de honte, tandis que toutes mes amies se mettaient à rire et l'une d'elles dit à haute voix :

— Heureusement que ces poissons n'ont pas été pêchés pour moi ! Mais où est donc celle d'entre nous qui doit les manger ?

Et toutes rirent de plus belle.

Tu comprends donc, *paino*, qu'il m'est impossible d'avoir un mari comme celui-là : un jour, c'est moi qui devrai traîner sa pirogue et j'en mourrai de honte, car jamais un homme digne de ce nom ne ferait une chose pareille.

Le chef eut beau excuser, promettre, la réponse de Taia ne changea pas :

— Non, je n'en veux pas.

Comme Tino, Teraï dut s'en retourner sans avoir pu épouser la belle Taia.

Les mois passèrent. Un jour, le chef fut invité dans un autre district. Il décida d'emmener avec lui sa fille, car il y vivait un jeune homme qui s'appelait Pataï, digne d'être l'époux de la difficile Taia.

Parmi tous les jeunes du district, Pataï ne tarda pas à se faire remarquer et à plaire à Taia, qui admirait son maintien, son aisance, son habileté dans les jeux guerriers, sa facilité à raconter des histoires et sa belle voix qui savait si agréablement embellir les *ute* et les *himene* chantés les jours de fête.

Les jours passèrent et Taia sentit son cœur battre de plus en plus fort pour l'élégant jeune homme. Pourtant, à la question de son père, elle répondit :

— *Paino*, ce jeune homme me plaît, certes, mais il y a trop peu de temps que je le connais et je te demande de me laisser encore quelques jours pour réfléchir.

Le chef, soulagé et confiant, accepta avec empressement.

Taia alors se mit à questionner tous les jeunes du district :

— Dites-moi quel homme est Pataï ?

— Il est coureur, lui dit-on.

— Ce n'est pas grave, répondit-elle. J'aurai tôt fait de lui apprendre à être fidèle.

— Il s'enivre parfois et dépense ainsi tout le produit de la vente de sa pêche.

— Oh ! répondait-elle, s'il était mon époux, je saurais bien l'empêcher de boire et de dépenser son argent. Ce n'est pas bien grave.

— Il est joueur, disait-on encore, et quand il a perdu, il lui arrive de lever la main sur une femme, car il est très en colère.

— Ce n'est rien, faisait-elle : s'il joue, c'est qu'il s'ennuie et qu'il n'a pas d'autre distraction, et s'il bat une femme, c'est parce qu'il est

jaloux, et quand on est jaloux, c'est parce que l'on aime.

À tout, elle avait une réponse, mais un jour, alors qu'elle avait décidé d'annoncer à son père qu'elle était prête à épouser Patai, elle vit celui-ci portant un panier de *maiore* fumants cuits à point. Elle s'empessa de dire à tous :

— Regardez comme cet homme sait bien allumer le feu et préparer son four ! Ses *maiore* fondent sous la dent et son poisson est bien rôti !

Alors tous, sans arrière-pensée, s'amusèrent beaucoup :

— Mais, lui dirent-ils, ce n'est pas lui qui a fait cuire ses aliments ! Il n'a jamais pu faire un four, à tel point qu'il faut le nourrir et que nous l'avons surnommé : *ai ota*, mangeur d'aliments crus ! Ces *maiore* et ce poisson ont été cuits par Tetua.

La malheureuse Taia fut malade de honte et de colère. Avoir failli épouser un homme incapable d'allumer un four ! Elle annonça à son père son irrévocable désir de quitter le district au plus vite. Et le père, navré, dut ordonner le départ.

C'est un Patai désespéré qui vit partir, indifférente, la belle Taia. Désespéré et furieux car, au moment des adieux, alors qu'elle restait froide envers lui, il l'avait vue sourire à Tetua, ce souillon, juste bon à allumer le four.

Le chef était rentré en son district, et depuis plusieurs semaines Taia avait retrouvé son cadre familial quand apparut Tetua.

Lassé des coups et des injures que Patai ne cessait de lui infliger, par rancune, Tetua était venu demander asile au père de Taia. Il y fut bien accueilli, car le vieux chef se rappelait encore le merveilleux goût des *maiore* et des repas qu'il savait préparer. Il était actif et adroit, savait faire passer, avec désinvolture, une lourde charge d'une épaule sur l'autre. Sa grande force lui permettait de soulever facilement les plus lourdes et les plus grandes pirogues pour les traîner haut sur le sable sec. Les aliments cuits par lui enchantaient le palais des invités du chef, et le soir, sur la plage, il était le boute-en-train pour les chants et les récits.

Bien sûr, il n'était pas très beau : de grands et larges pieds, des doigts épais et couverts de poils, des gestes lourds. Bien sûr, il lui arrivait très souvent d'abuser de l'alcool d'écorce d'orange ou du vin venu de Papeete, mais Taia était décidée. Puisque son père n'en parlait plus, c'est elle qui lui parlerait mariage.

Elle vint donc le trouver dans son *faré*, occupé à fumer un long cigare de feuilles de *pandanus*.

— *Paino*, il y a dans ta maison un garçon qui me plaît et que je veux pour mari.

Le chef, qui n'y croyait plus, sourit de contentement :

— Ma chère fille, enfin te voilà décidée. Quel est celui de nos invités qui deviendra mon gendre ? interrogea-t-il.

Car quelques riches voyageurs lui avaient demandé un asile pour quelques jours, et comme l'hospitalité est un devoir sacré, il s'était empressé de les satisfaire.

— Ce n'est pas l'un de tes visiteurs. C'est un homme de ta maison.

— Un homme de ma maison ? Et je ne m'en serais pas aperçu ? Vite, dis-moi son nom. Est-ce ton cousin Amata ? Ou ton beau-frère Turai ?

— Ni l'un ni l'autre, *paino*. C'est Tetua, ton serviteur !

— Tetua ! Ma fille, un mauvais esprit se moque de toi !

Il est laid, sans douceur, sans richesses ! Un homme pareil ne peut te plaire, toi qui es belle, toi qui en as refusé de plus beaux ! Et puis, il n'a aucune famille ! Lui donner ma fille, ce serait une grave mésalliance ! Ce mariage est impossible et ne se fera pas.

— Si tu ne veux pas que je l'épouse, *paino*, je me sauverai avec lui si loin que tu ne pourras plus nous rattraper.

Et rien ne put la faire changer d'avis, si bien que son père finit par consentir au mariage.

Ils se marièrent et furent très unis. Taia semblait très heureuse de son mari, et cela, malgré les coups qu'il lui donnait quand il était ivre ou de mauvaise humeur.

Du moment que la pêche était abondante, les récoltes fructueuses et son four toujours soigné, Taia chantait et n'en demandait pas plus.



La vallée des Tupapau



OMBREUX sont les récits racontés par les habitants de Tautira sur leurs mésaventures vécues dans la vallée des Tupapau.

Ce n'est pas avec grand plaisir,
Que Amata accepta de nous accompagner.
Il essaya de nous dissuader de faire le voyage,
En nous disant que la vallée est *tabou*,
Qu'il n'y avait pas de vie dans cet endroit,
Sauf les vicieux moustiques noirs,
Et des rats qui courent dans toute la vallée.
Les oiseaux ne viennent pas là.

Nous arrivâmes à Tautira au milieu de l'après-midi. Comme il n'y avait pas de route pour atteindre la vallée, nous primes une pirogue qui, en deux heures, nous amena au Pari où nous passâmes la nuit.

Tôt le matin, nous repartîmes, atteignant peu de temps après le rivage rocheux où nous devons aborder.

Avant d'entrer dans la vallée, Amata désigna un petit *faré*, et nous dit que c'était dans cette hutte que Opia passa trois nuits pendant la

saison du coprah.

Chaque nuit, une vieille femme triste et silencieuse s'asseyait sur le bord de son lit. Ses cheveux blancs tombaient très bas sur ses hanches. Elle ne bougeait pas et le regardait pensivement. Et quand il parlait, il parlait au vide. Quand il voulait la toucher, il n'y avait personne. Et quand il guettait le bruit de pas humains, il entendait seulement le murmure des palmes dans la brise.

Le matin, aucune trace de pas n'était visible.

Après la seconde et la troisième nuit, Opia s'enfuit vers Tautira, et depuis, jamais plus il ne s'aventura dans la vallée. Et Amata termina :

— Ne nous séparons pas, car notre force, c'est de rester ensemble.

À peu de distance du rivage, directement sur le chemin, se trouvait une très grosse pierre. Amata expliqua que c'était la « pierre tambour ».

Il y a de nombreuses années, les prêtres, en frappant l'un des nombreux trous de la pierre avec une palme de cocotier, produisaient un son grave, qui pouvait être entendu à des kilomètres à la ronde.

C'était le signal du rassemblement des Tahitiens autour du *maraé* dans la vallée.

Nous essayâmes à notre tour. La pierre resta silencieuse... Mais un torrent sembla se déchaîner dans la vallée, un torrent dans sa fuite à la recherche de la mer : les palmes de cocotiers, malgré l'absence de vent, s'enroulaient les unes sur les autres, comme effrayées par quelque chose de surnaturel. Les branches de *mape* se nouaient et se tordaient ; les *pandanus* aux feuilles coupantes et les grands *tamanus* au-dessus du vieux *maraé* craquaient sinistrement dans le courant invisible.

Nous sûmes alors que beaucoup de mauvais esprits hantaient la vallée.

Plus loin, Amata nous montra un immense *mape*. C'est là que fut trouvé Pinu.

Pinu, qui s'était aventuré profondément dans la vallée malgré les conseils de prudence, n'était pas revenu à sa hutte. Ses amis, pensant que quelque chose lui était arrivé, se mirent à sa recherche.

Il fut retrouvé dans les hautes branches de l'arbre.

Il expliqua que, tout seul dans la vallée, il avait rencontré Ipeva, un parent éloigné, mort depuis longtemps. Ipeva l'appela et Pinu le suivit jusqu'à l'arbre où ils grimpèrent. Mais avant qu'il ait eu le temps

de lui parler, Ipeva se laissa doucement tomber sur le sol. Pinu, haut perché dans les branches, hésita, effrayé devant une chute qui le tuerait probablement.

Pendant toute la nuit et une partie de la journée suivante, il était resté accroché à la branche, tandis que Ipeva lui ordonnait continuellement de sauter.

Pinu raconta plus tard que, pendant la nuit, il avait entendu des chants et de la musique. Après cette aventure, il devint un homme silencieux qui ne parla plus jamais de cette expérience et ne revint plus jamais près de la vallée.

Nous arrivâmes à la montagne où furent retrouvés les deux jeunes fils de Amata. En cachette de leurs parents, ils étaient entrés dans la vallée pour cueillir des *mapé*. Leur petit chien s'enfuit et ils l'appelèrent en vain. Alors ils le suivirent, et virent le chien grimper sur la montagne. Et Amata nous demanda si nous estimions possible pour un chien ou un humain de gravir la montagne.

Et tous, nous dûmes que cela était impossible.

Amata expliqua alors que les deux enfants avaient été trouvés tout au sommet. Or, pour l'atteindre, il faut faire un détour de plusieurs kilomètres, et cela, encore, n'est faisable que lorsque les racines de *pandanus* sont petites, car autrement elles empêchent la pénétration.

Les enfants dirent qu'ils furent pris dans un vent qui les hissa au-dessus du sol.

C'est beaucoup plus tard que l'on apprit que le chien avait été confondu avec un petit cochon et tué par Tama.

À de nombreux kilomètres de la vallée hantée.

Nous avons continué notre promenade, en examinant les vieux *maraé* et essayant de faire revivre en imagination les anciennes cérémonies. Amata nous attendait à quelque distance, car pour les Tahitiens, les *maraé* sont *tabou*.

Nous avons quitté l'île par un chemin différent de l'aller. Tout au long, il y avait beaucoup de pierres avec d'étranges marques gravées.

Amata, interrogé, répondit :

— Le langage des anciens.

À peu de distance du chemin s'ouvrait la grotte de Ora, dieu de la danse, du chant et du plaisir. Amata ne voulut pas nous accompagner, mais ses efforts de dissuasion furent vains. À l'aide de nos lampes-torches, nous pénétrâmes dans la caverne jusqu'à l'ossuaire.

Nous y passâmes un certain temps à regarder les ossements blanchis qui étaient apportés là, après les sacrifices sur les *maraté*.

Nous restions silencieux, penchés sur la poussière humaine, lorsque la voix impatiente de Amata nous rappela à la réalité :

— *Faaoti ! Faaoti ! Haavitmti ! Haavitiviti !*

(Ça suffit ! Dépêchez-vous !)

Ce soir, nous serons de retour à Tautira.



Les ossements



OUS étions quatre ou cinq, assis ou couchés dans le sable encore chaud. Le vent de la nuit avait attisé les braises des étoiles et balançait lentement les palmes de cocotier au-dessus de nos têtes.

Tioti, adossé à une souche ensablée, les yeux fermés, laissait ses doigts courir distraitemment sur les cordes sonores de sa guitare. Nous ne parlions pas, sachant le prix du silence au bord d'un océan paisible. Au loin, sur la plage, un feu s'allumait, jetant sur la mer des ombres fantastiques, feu de palmes sèches que les pêcheurs laissaient brûler jusqu'à l'aube, comme un phare ami. – Tioti – et ma voix sacrilège sembla venir d'un autre monde – Tioti, je voudrais aller dans ces grottes de la montagne où les anciens mettaient leurs morts.

La main de Tioti s'immobilisa, cassant un accord. Tous levèrent la tête. Je sentis le besoin de me justifier :

— Tu sais que je m'intéresse à toutes les histoires des anciens Tahitiens. Il me semble qu'une telle visite s'impose...

Au bout d'un très long silence, Tioti parut s'éveiller. Il ouvrit les yeux :

— Écoute. Tu aimes les histoires bizarres, je vais t'en raconter une :

« Il y a quelques années, vivait dans nos îles un homme blanc, dont la seule occupation était de rechercher les objets ayant appartenu aux anciens : armes, parures, qu'il revendait ensuite très cher à un grand musée d'Amérique.



Maeva se lève pour danser.

» Il se moquait des *tabou* et de toutes les coutumes anciennes. Il apprit qu'il y avait dans les cavernes creusées à flanc de falaise, dans l'île d'Hiva-Hoa, de nombreux ossements de chefs et de guerriers.

» Il se rendit donc aux Marquises, dans l'île d'Hiva-Hoa. Et malgré les conseils des habitants, il se mit en marche vers la partie lointaine de l'île où se trouvaient les grottes. Il partit seul, car personne ne voulut l'accompagner. Tout le monde savait que les grottes étaient *tabou* et qu'il était interdit de s'en approcher.

» Après une journée de marche, l'homme blanc arriva dans un paysage sauvage fait de rocs, de sable et d'arbres secs. Pas un oiseau, pas un animal, pas un bruit. Il sut qu'il venait d'arriver dans le lieu *tabou*. Mais il n'avait pas peur des *tabou*, et continua sa marche.

» Enfin, après avoir cheminé longtemps à flanc de falaise, il arriva aux grottes. Il entra et fut émerveillé devant la quantité d'ossements humains qui brillaient sous sa lampe : niches creusées dans le roc, pirogues de cocotier, cercueils en bois de *maiore*.

» Il ouvrit son sac, et y jeta pêle-mêle tous les os qui lui semblèrent intéressants. Puis, vite, vite, il revint au village et s'embarqua pour Tahiti. Mais la mer devint mauvaise, le vent déchira les voiles et l'eau noya la machine. Le capitaine était toujours ivre et l'équipage murmurait que le bateau était maudit et que jamais il n'atteindrait Papeete.

» Il fallut deux mois à la goélette pour arriver à Tahiti.

» Sitôt débarqué, l'homme blanc alla prendre une chambre à l'hôtel. Il était fatigué par ce voyage hallucinant, et voulait se reposer avant d'aller vendre ses précieux ossements.

» Il était à peine couché depuis un moment, qu'il eut l'impression d'une présence à côté de son lit. Il entendait une respiration lourde et le glissement de pieds nus sur le sol. Il se leva et voulut aller vers la fenêtre. Mais il n'y avait plus de fenêtre. Il revint à tâtons vers son lit. Il sentit alors qu'on lui arrachait ses couvertures. Il entendit des ricanements étouffés et des plaintes monstrueuses. Et toute la nuit, il fut roulé d'un bord à l'autre de son lit par des mains puissantes et invisibles. Et des voix lui dirent qu'il n'y aurait de repos ni pour eux, ni pour lui, tant que les os volés n'auraient pas été remis à leur place.

» Aussi, le lendemain, l'homme blanc repartit, non pour l'Amérique, mais pour Hiva-Hoa. Et le voyage fut un enchantement : la mer était belle et favorable, l'équipage chantait toute la journée en disant qu'il n'avait jamais eu meilleur capitaine.

» Une semaine après, la goélette était en vue des montagnes de l'île.

» Aussitôt arrivé, l'homme blanc partit vers les falaises, tout seul avec son sac. Il arriva devant les grottes et, vite, vite, il jeta les os dans le sable fin de la grotte. Puis il regagna le village, délivré.

» Mais la nuit, alors que tout le monde donnait, l'homme blanc fut réveillé en sursaut. De nouveau, il fut roulé d'un bout à l'autre de son lit. Il y eut des ricanements et des plaintes encore plus terribles que la première fois. Et des voix lui dirent qu'il n'y aurait de repos, ni pour eux, ni pour lui, tant que les os volés n'auraient pas été remis à leur place exacte.

» Alors l'homme blanc, pour la troisième fois, se remit en route vers les falaises. Et il remit les os à leur place, exactement là où il les avait pris.

» Et ce fut sa première nuit tranquille depuis longtemps.

» Maintenant, cet homme blanc vit toujours à Papeete. Il n'est jamais retourné chez lui en France. Il vit parmi nos îles et il n'y a pas d'homme plus respectueux de nos *tabou* et de nos coutumes. »

— Ton histoire est très intéressante, Tioti, mais je ne suis pas un collectionneur, et je ne veux pas aller là-bas pour prendre.

Alors Tioti me regarde :

— Nous partirons demain matin.

Et il se penche sur sa guitare, faisant vibrer la nuit d'un chant clair et simple, leitmotiv ancestral venu des premiers temps, que chacun d'entre nous reprend à mi-voix.

Le rythme s'accélère et Maeva se lève pour danser, rejetant sur son dos ses longs cheveux noirs qui brillent sous la lune.

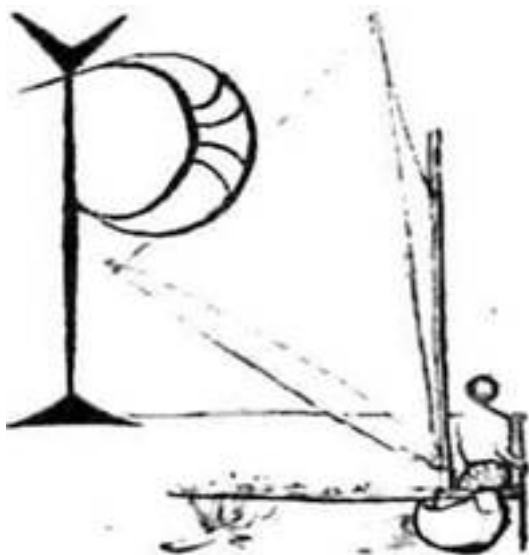
Un peu partout, autour de nous, la nuit semble s'animer, bruits de pas, rires, appels de groupes qui viennent se joindre à nous, attirés par le chant de la guitare.

Et sur la mer résonne un long écho, à la fois appel et cri de bienvenue :

« Haere mai himene na tatau,
Haere mai himene na tatau ! »
(Venez chanter avec nous !)



Croyances relatives aux âmes



our l'homme primitif comme pour l'homme civilisé, le monde de l'au-delà a toujours posé un angoissant problème qu'ils ont, l'un et l'autre, souvent tenté de résoudre à l'aide de leurs sciences respectives.

Toutes les nombreuses croyances polynésiennes, généralement très différentes, correspondent fort bien entre elles à ce sujet, ce qui permet d'en tirer des idées d'ensemble.

Les âmes séparées de leurs enveloppes charnelles mangent, dorment, jouent, exactement comme des êtres vivants, avec cette différence que leurs aliments et leurs objets usuels n'ont aucune consistance matérielle.

L'âme peut réintégrer son enveloppe grâce à l'intervention d'un prêtre.

Une légende des îles Hawaii raconte qu'un prêtre, serrant une âme dans ses mains, la force à rentrer sous l'ongle de l'orteil d'un corps qu'elle avait quitté depuis plusieurs jours. L'âme prisonnière se débat mais ne peut s'échapper. Elle atteint les organes vitaux, qui se remettent à fonctionner ; le sang circule, le corps est rendu à la vie.

Semblable, cette autre légende, venue des îles Loyauté (Nouvelle-

Calédonie) : Revenant d'un voyage dans une île voisine, un jeune homme, Kooma, apprend que sa fiancée est morte pendant son absence. Il se rend chez elle et, en entrant dans le *faré*, il voit un certain nombre d'esprits qui se passent de main en main l'âme de la jeune fille, enveloppée dans une feuille de bananier. L'un d'eux, trompé par l'obscurité, tend à Kooma le précieux fardeau. Celui-ci s'en empare et l'apporte en toute hâte au sorcier, qui va rendre la jeune fille à la vie.

L'âme libérée peut, à volonté, prendre diverses formes : c'est la légende de Ura et Pena. Ura et Pena étaient deux amis qui vivaient ensemble dans une petite île, au large de Bora-Bora. Or, il arriva une période de famine et il fut décidé entre les deux amis que Ura se rendrait à Bora-Bora, afin d'en ramener des vivres.

Le temps du voyage s'était largement écoulé, et, Ura n'étant pas revenu, Pena mourut. L'âme enterra le corps et prit la forme de Pena vivant.

Ura enfin arrivé, s'aperçut qu'il n'avait plus en face de lui que l'âme de son ami. Il l'envoya prendre de l'eau à la cascade, et, profitant de cette absence, chercha à s'évader en pirogue. À son retour, Pena vit qu'il avait été abandonné. Pris de colère, il se changea en *Otuu* (héron bleu), et se lança à la poursuite du fugitif qu'il rattrapa rapidement et tua à coups de bec.

Cette réincarnation sous forme d'un animal est fréquente dans les histoires tahitiennes. De nombreux récits racontent que si un ancêtre a été réincarné dans le corps d'un animal, même dangereux (un requin), les descendants de la même famille n'ont rien à craindre de cet animal.

Ellis nous rapporte (*Polynesian Researches*, vol. 1) que lorsqu'il y avait mort violente, le prêtre était chargé d'en découvrir la cause. Pour cela, monté dans sa pirogue, « il payait doucement le long du rivage afin de surveiller le passage de l'âme (...) Si le mort avait été maudit par les dieux, l'âme apparaissait entourée d'une flamme. S'il avait été tué par arme ou poison, l'âme était accompagnée d'une plume rouge ».

Toutes ces âmes, réincarnées ou non, erraient un certain temps, sans but précis, avant le départ pour le « Po », le séjour des âmes. Cet endroit était un lieu de délices, plein de chants et de rires. Il faut d'ailleurs remarquer l'absence « d'enfer » ou d'une sélection possible entre « bons » ou « méchants ».

La période de transition était une période de sursis, pendant laquelle une âme pouvait retrouver le monde des vivants. Si l'âme d'un mourant rencontrait une âme amie, elle était ramenée vers la vie

par cette âme parente. On estimait alors que le mourant sortait d'un long évanouissement.

Enfin, les âmes se rendaient en un point de rassemblement. D'après certaines théories, ce lieu se trouvait à la limite du district tahitien de Fanatea, marquée par deux pierres : *Ofai ora*, la pierre de vie, *Ofai pohe*, la pierre de mort. De là, les âmes se rendaient à Raiatea. Les âmes nobles se posaient sur la montagne Puuôoro ite ao, les autres sur la montagne Puuôoro ite po.

Bien que l'on puisse de nos jours contrôler l'existence de ces deux montagnes et de ces deux pierres, cette théorie n'a que peu dechos.

La seconde théorie veut que ces âmes se rendent d'abord dans l'île de Moorea, en un lieu appelé Vaiare, où se trouvent deux pierres semblables à celles dont nous venons de parler. L'âme maladroite se posait sur l'une ou l'autre de ces pierres. De la première, pierre de vie, elle était renvoyée vers la vie et réintégrait d'elle-même son enveloppe charnelle. L'autre pierre, pierre de mort, permettait à l'âme de continuer son voyage vers le Po.

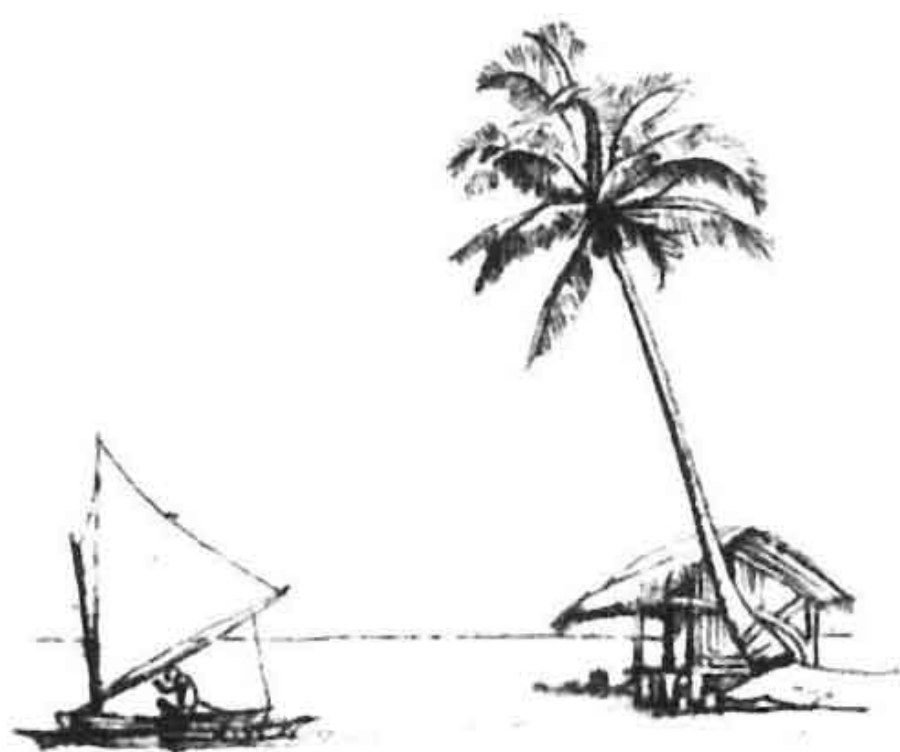
Les âmes des guerriers morts au combat semblaient ne pas obéir à cette règle. En effet, elles avaient le privilège de rester sur les lieux du combat, revêtues de la forme de leur corps, portant les marques des blessures reçues. Malheur, la nuit venue, au passant égaré qui les rencontrait.

Les autres âmes se dirigeaient vers l'ouest, le Po étant situé dans les régions inférieures de la mer. Leur première étape était l'îlot de Tupai, à l'extrémité occidentale de l'archipel ; Ilot *tabou* comme le veut la légende, et de ce fait, objet d'une telle superstition que personne n'osait y débarquer, même bien longtemps après l'implantation du christianisme dans ces îles.

Enfin, arrivant au Po, les âmes émigrantes devaient traverser une profonde rivière. Sur l'autre bord, elles trouvaient bon accueil, aliments, repos.

Cet appel de l'ouest, ce coin du ciel où le soleil se couche, ce lieu paradisiaque a donné naissance à une coutume qui, si elle semble barbare, n'en est pas moins belle : un Tahitien, sentant la fin venir, demande à sa famille de lui bâtir un petit *faré* de bambou sur la plage. On lui donne des vivres, une pirogue, et on le laisse seul.

Quelques jours après, le *faré* est vide, la pirogue disparue. Le vieillard, monté dans le frêle esquif, est parti, pour y mourir, vers les chemins de l'ouest.



L'homme noir



UAND on raconte à un Européen une histoire de *tabou* ou de grands-prêtres fantômes, cela l'amuse beaucoup. Il cherche à expliquer les choses le plus naturellement du monde, ne tenant pour exactes que ses propres croyances.

Or, voici celle que me narra un Français, un Parisien même, venu à Tahiti occuper un poste dont l'importance ne prédisposait ni à la crédulité, ni à la galéjade, mais qui, au contraire, exigeait un solide bon sens et une connaissance profonde des hommes.

C'était, en outre, un homme d'un certain âge et d'une grande expérience, dont la réputation, toute d'intégrité, ne pouvait que donner plus de poids à ce récit.

« Tahiti, qui bat sa propre monnaie, n'a qu'une banque : la Banque de l'Indochine. J'en étais le directeur.

» Il y avait, à côté de la banque, un arbre si gros et si vieux qu'on avait renoncé à l'abattre au moment de la construction du bâtiment. Ses branches passaient au-dessus du chemin et venaient couvrir la façade. L'arbre était beau, il donnait de l'ombre, on le laissa.

» Mais vint un jour où l'on vit apparaître à Tahiti les premières

voitures, dont le nombre, peu à peu, augmenta considérablement. On s'aperçut alors que le chemin reliant la route à la banque était trop étroit et qu'il fallait l'agrandir. Il y avait quelques arbres à couper, quelques haies à repousser, quelques blocs à déplacer ; cela ne donna pas de mal. Mais il y avait aussi « l'arbre ». Pas d'alternative : il fallait, cette fois, l'abattre.

» Abattre un arbre de cette taille allait être une rude tâche. On fit venir des ouvriers qu'on arma de haches, de scies, d'échelles et de cordes. Ils montèrent dans les hautes branches et commencèrent par l'émondage.

» À la fermeture des bureaux, la banque retrouva son silence, veillée par un gardien qui habitait une maisonnette derrière le bâtiment.

» Le lendemain matin, alors que j'arrivais, le gardien demanda à être reçu. Je vis qu'il portait son bras droit en écharpe et paraissait en souffrir beaucoup.

» Dès qu'il entra, il me dit :

— Il ne faut pas couper le grand arbre. Il nous arriverait malheur.

» Comme il semblait très anxieux, je l'interrogeai.

— Voilà, me dit-il, hier soir, au coucher du soleil, j'étais assis sur le banc, devant la banque. Et un homme noir est venu tout contre moi. J'ai d'abord cru que c'était quelqu'un qui se promenait dans le jardin. Mais il m'a pris le bras et il m'a dit : « Cet arbre est *tabou*. Il ne faut pas le couper. » Et il m'a serré très fort le bras. Puis il est parti. Regarde mon bras.

» En effet, sur le bras, il portait d'étranges marques rouges.

» Je le rassurai, lui disant qu'il avait dû s'endormir sur le banc, qu'il avait dû rêver, et s'était peut-être blessé dans un mouvement brusque. De toute façon, l'arbre devait être coupé.

» Devant ma décision, il partit, sans toutefois sembler entièrement rassuré. Mon travail m'attendait, je n'y pensai plus.

» Vers le début de l'après-midi, il y eut un sinistre craquement : une énorme branche maîtresse venait de tomber au sol sur le petit groupe d'ouvriers qui déjeunaient. Ils purent s'écarter à temps et ne furent que légèrement blessés. La branche paraissait être tombée toute seule, sans coup de vent et sans coup de hache. L'émondage reprit cependant.

» Une nouvelle nuit passa.

» À mon arrivée, le lendemain matin, on me dit que le gardien était alité et qu'il me réclamait. Je me rendis dans la petite maisonnette entourée de fleurs.

» Effectivement, il était couché, tremblant de fièvre, les yeux mangés d'un épais cerne noir. Il me dit :

— Hier, l'homme noir est revenu. Il a dit qu'il ne fallait pas couper l'arbre et il m'a serré le bras, si fort que je me suis évanoui. Regarde.

» Son bras était énorme, gonflé, brûlant. Et dans la chair violette, les mêmes marques rouges. Je fis venir un docteur. Il se déclara impuissant.

» Comme son état semblait empirer, pour calmer le malade, je promis d'attendre sa guérison pour reprendre les travaux d'abattage. Il parut alors s'apaiser et la journée passa.

» Le lendemain matin, ce fut le gardien, délirant de fièvre la veille, qui m'accueillit, souriant, détendu. – L'homme noir est revenu, me dit-il. Il m'a dit : « c'est bien » ; il m'a touché le bras. Et regarde.

» Son bras ne portait plus aucune trace de l'enflure de la veille. Plus la moindre marque.

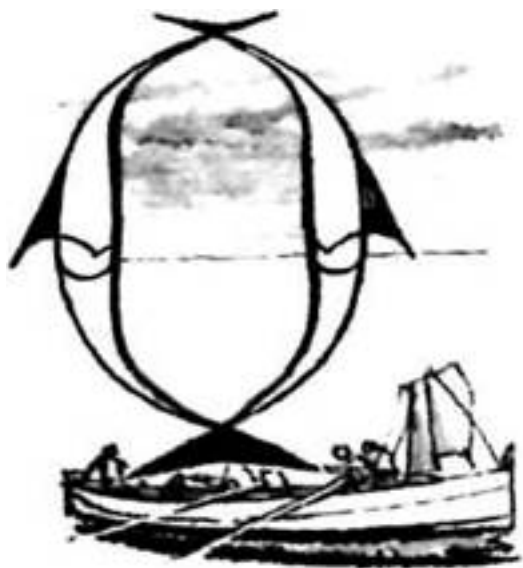
» Le docteur, consulté, déclara qu'il n'y avait aucune possibilité d'amélioration rapide dans le cas du malade visité la veille. Il parla d'empoisonnement local, de traitements, de piqûres, de long repos. Et comme moi, il demeura stupéfait en voyant le gardien guéri.

» Il y eut plusieurs semaines de pluie, car nous arrivions dans la mauvaise saison : il ne fut plus question d'abattre le grand arbre, et le beau temps revenu, plus personne n'y pensa.

» Quelques mois après, un matin, on me téléphona de la banque : durant la nuit, pendant un violent orage, la foudre était tombée sur le grand arbre, le fracassant au ras du sol. Les ouvriers revinrent pour dégager l'énorme tronc.

» Quand on arracha la lourde souche, on trouva, entre les racines, un crâne humain posé sur une pierre plate comme sur un coussin. »

Perdus sur l'océan



UAND Tévahitua reçut la lettre de Papeete, il se gratta la tête avec ennui. Il devait faire parvenir à Matahiva, île voisine distante de trente milles marins, un lot d'outils pour les ouvriers d'une cocoteraie. Un seul moyen : le bateau. Mais le sien avait des pannes de moteur. Il alla trouver son ami Tahua.

— Écoute, je dois transporter un lot d'outils de Tikehau à Matahiva. Mon bateau est en panne. Il faut que tu m'aides.

Tahua, à qui la goélette-courrier venait d'apporter de Papeete un magnifique moteur de seize chevaux, n'hésita pas.

— D'accord. Fais charger tes outils sur mon bateau. Nous partirons demain matin. Avec mon nouveau moteur, nous serons vite arrivés.

Le lendemain matin, ils étaient prêts : Tévahitua, Tahua, trois de leurs aides, et le fils de Tahua, un enfant de six ans.

Le ciel était gris, la mer hachée de vagues courtes. Ils partirent.

Pourtant, malgré les prévisions optimistes de Tahua, à sept heures du soir, la nuit tomba sans qu'ils aient pu toucher terre. Les cinq hommes se concertèrent et décidèrent de rebrousser chemin.

Vers le milieu de la nuit, Tahua, voulant ménager son essence, coupa le moteur. Ils passèrent le reste de la nuit éveillés.

Le lendemain matin, un inquiétant spectacle les attendait : de toutes parts, l'horizon. Les deux îles avaient disparu.

— Nous avons dérivé vers le nord, jugea Tahua d'après le vent.

Et la barque prit le cap est.

À dix heures, le moteur toussa et s'arrêta. Tahua et Tévahitua se regardèrent.

— Plus d'essence.

— Il faut faire une voile avec nos couvertures.

La voile ainsi improvisée fut montée sur une pagaie qui servit de mât.

— Pour combien de jours as-tu pris de provisions ?

— Pour deux jours, le temps nécessaire à l'aller et au retour.

— Oh ! d'ici deux jours, nous aurons touché terre.

Et ils se mirent à guetter, patiemment, la ligne bleue d'une côte amie.

Le troisième jour, ils étaient toujours seuls sur l'Océan.

— Oh ! Regardez ! Regardez !

C'était le fils de Tahua ! Les hommes se penchèrent sur la lisse.

De chaque côté du bateau, un long fuseau gris les accompagnait.

— Des requins !

— Tant qu'il fait beau, ils ne sont pas un danger. Ce qui est plus grave, c'est que nous n'avons presque plus rien à manger et très peu à boire.

Le sixième jour, les vagues se firent plus fortes et le ciel s'assombrit à nouveau. Le vent se mit de la partie, remplissant la barque de paquets d'eau. Il fallut écoper.

— Tévahitua, les outils nous gênent. Ils sont lourds, et la barque n'est pas bien haute au-dessus de l'eau.

— Ahué ! Qu'est-ce que Tahiti va dire !

Ils jetèrent les outils à la mer.

Vers le milieu de la nuit, Tari, le plus âgé, vit venir la vague énorme et noire, solide comme un mur. Il n'y avait rien à faire, et la barque, ballottée, secouée, soulevée, projetée, se retourna, coque en l'air.

Heureusement, tous, nés dans les îles Tuamoutou, savaient nager en véritables poissons. Malgré la houle, ils retournèrent la barque, s'y hissèrent, et purent sauver presque toutes leurs affaires.

Acharnés à récupérer ce qui leur restait, ils ne pensaient plus aux requins, et sans doute cela valait-il mieux.

— Vidons les bidons d'huile dans la mer !

C'étaient les bidons d'huile du moteur. Tahua jeta un coup d'œil navré vers l'arrière, où se trouvait tout à l'heure, il y avait quelques minutes, son moteur tout neuf.

L'huile épaisse calma les vagues autour de l'embarcation.

Le huitième jour, il n'y eut qu'un cri :

— Il pleut ! il pleut !

Une pluie lourde, qu'ils reçurent comme une promesse, une pluie qui ruissela sur leurs corps et leurs vêtements raidis, déchirés, brûlés d'embruns et de sel.

— Vite ! tendez une couverture !

Ils recueillirent près de deux litres d'eau douce.

Le lendemain, neuvième jour, Tahua n'en crut pas ses yeux : là, à quelques mètres, entre deux vagues, un objet rond... une noix de coco ! Une noix de coco arrachée à la terre et que le courant leur apportait ! Une noix de coco !

Unissant leurs dernières forces, à l'aide des pagaies, ils firent tourner la barque. Tari, les mains tremblantes, fit le partage... Un coco pour six !

Bientôt, leur dernière goutte d'eau fut épuisée. Quand la soif se faisait trop pressante, ils prenaient une gorgée d'eau de mer qu'ils gardaient longuement sur la langue. Le sel eut tôt fait de leur dessécher la gorge et de leur couper les lèvres. Pour se rafraîchir le corps, ils se mettaient dans l'eau jusqu'au cou, de longues heures, les mains accrochées au rebord de la barque.

Le dixième jour, ils purent saisir un morceau de bois qui flottait

entre deux eaux. Trois petits poissons s'y étaient accrochés. Ils les mangèrent crus, à petites bouchées qu'ils mastiquèrent longuement. Vers le soir il plut à nouveau et cette fois, ils purent recueillir près de quatre litres. Une richesse !

— As-tu vu le soleil, Tahua ?

— Oui. Il se couche devant nous.

L'ouest ! Ils allaient vers l'ouest ! Vers le grand océan sans terre, sans lignes maritimes, sans salut.

— Les autres ?

— Oh ! Ils le savent. Eux aussi ont regardé le soleil.

Le lendemain, ils furent tirés de leur torpeur par un espadon. Celui-ci se frottait à la coque. Tahua eut une idée : il attacha solidement son poignard à une pagaie et attendit. Quand la bête fut en bonne position, il frappa de toutes ses forces. La lame pénétra profondément et le poisson fit un bond en avant, entraînant l'esquif derrière lui. Il les remorqua ainsi jusqu'au lendemain soir, jusqu'à ce que l'arme se décrochât.

Mais ils ne s'en aperçurent presque pas : au-dessus de leur tête passait un vol d'oiseaux de mer.

Le lendemain matin, les oiseaux revinrent et volèrent autour d'eux. Ils essayèrent de les attraper, mais ils étaient trop faibles, ils ne pouvaient que scruter l'horizon dans l'attente de voir une terre. La journée se passa sans changement.

Le treizième jour, au début de l'après-midi, ils aperçurent la ligne mauve d'une terre basse.

En de longues heures de rames, ils atteignirent le récif. La barque s'engagea, entre les coraux, vers une plage ombragée de bouquets de cocotiers.

Titubants, ils sortirent de la barque, foulèrent le sable, s'agrippèrent au tronc rugueux des cocotiers. Leur aventure était terminée.

La fumée de leur feu alerta les habitants de l'île voisine. Ils furent secourus et une goélette les emmena vers Papeete.

Là, ils apprirent qu'en treize jours, ils avaient traversé tout l'archipel, de la première des îles des Tuamoutou, Tikehau, jusqu'à Belinghausen, dernière des îles Sous-le-Vent.

S'ils avaient manqué cette île, c'était le grand océan, la mort certaine.

Dans quelques jours, ils prendraient une goélette pour Tikehau.

Perdus pendant treize jours... et pourtant, dans ces îles de tempêtes et de récifs, dans cet archipel dangereux, cette aventure n'est qu'une parmi tant d'autres.



Tiurai le guérisseur



armi toutes les figures de dieux ou de héros, il y en eut une qui fut sans doute la plus extraordinaire, et dont le souvenir est resté très vivant dans la mémoire et le cœur des habitants de Tahiti.

Tiurai n'était qu'un simple mortel, sans pouvoir divin, mais son influence et sa prodigieuse perspicacité en ont fait un des plus grands hommes de l'île.

Il était très grand, très fier. Habitué au commandement, sa voix était lente, mais déterminée, ses gestes élégants et sûrs ; son regard, à la fois bon et hautain, commandait le respect. D'humeur égale, il avait toujours sur les lèvres un petit sourire bienveillant.

Issu d'une très puissante famille de l'île, il se détacha peu à peu des honneurs et des distinctions accordés à son rang. Tout enfant, il préférait, aux jeux bruyants des autres enfants, écouter parler les vieillards qui surent lui faire partager leurs secrets. Poussé au mariage par sa famille, il résolut de vivre dans une abstinence et une rigueur toutes monacales.

À Punaauia, rien ne distinguait son domaine : un petit sentier mal entretenu menait à sa hutte, à travers un inextricable fouillis de buissons, de broussailles et de lianes. Devant son *faré*, de grands *tamanu* abritaient une petite place où gisaient éparses de grosses

racines et des pierres qui servaient de sièges à ses visiteurs.

Sa hutte, si basse qu'on ne pouvait y tenir debout, était faite de quelques perches supportant une légère toiture qui laissait abondamment entrer le soleil et la pluie. Par terre, dans l'un des coins, une natte de *pandanus* tressé et une bûche lui tenaient lieu de lit et d'oreiller. Quelques récipients de bois poli, un grand couteau qui lui servait à hacher son tabac ou à couper son bois, un autre plus petit, qu'il utilisait comme bistouri et une abondante collection d'herbes et de racines séchées complétaient son mobilier.

Un petit mur de corail délimitait le tout. Et personne n'eût osé, sans l'ordre de Tiurai, toucher à quoi que ce fût : si une branche tombait sur le chemin, on l'enjambait ; si c'était un tronc d'arbre, on le contournait.

Ce modeste coin de l'île était pourtant le cadre d'un perpétuel rassemblement. Jamais Tiurai ne se rendait auprès des malades. Ceux-ci venaient à lui, ou se faisaient porter, ou envoyaient un de leurs proches parents.

Tiurai semblait n'avoir aucun ordre dans le choix de ses malades. Tous attendaient devant sa case, et il se rendait vers eux selon son humeur. Souvent, un visiteur arrivé à la pointe du jour attendait jusque tard dans l'après-midi, tandis qu'un autre était soigné dès son arrivée. Pourtant, Tiurai répétait avec le plus grand sérieux : « Chacun son tour ! » Et ajoutait parfois une citation biblique – cette Bible qu'il connaissait par cœur : « Les premiers seront les derniers. » Il soignait rapidement les cas graves et paraissait oublier les autres, jusqu'à ce que son caprice le dirigeât vers eux.

Il n'avait jamais d'argent. Son feu brûlait constamment sous la cendre, le tabac qu'il fumait poussait autour de sa case. Tous ses soins étaient donnés gratuitement. Il estimait que ses dons lui avaient été accordés gratuitement et les utilisait sans exiger de salaire. Ses malades, cependant, lui apportaient des présents : c'était un paquet de *maioré*, un régime de bananes, un paquet de poisson, une grappe de cocos, qu'ils déposaient n'importe où près de la hutte, sans qu'une parole fût échangée de part et d'autre à ce sujet. Parfois, il avait ainsi tant de victuailles qu'il aurait pu nourrir plusieurs personnes pendant plusieurs semaines.

Il semblait indifférent à tous ces dons. Mais quand un consultant lui semblait pauvre, il lui disait : « Prends ces poissons », ou « emporte ces cocos », et le consultant s'empressait d'obéir, persuadé que cela faisait partie du traitement. Tiurai gardait pour lui le strict nécessaire, et tout le reste était ainsi distribué jusqu'au lendemain.

Dans tous les cas qui se présentaient à lui, Tiurai faisait preuve d'une remarquable présence d'esprit. Le secret de ses réussites était basé sur un solide bon sens, une acuité extraordinaire. Ses connaissances de l'anatomie, de l'hygiène, de la botanique, se doublaient d'un rare pouvoir de psychologue averti. Ses traitements avaient pour base l'auto-suggestion, la persuasion et certains ont même parlé de transmission de pensée. Sa lucidité, alliée à une étonnante hardiesse, lui permettait de découvrir du premier coup d'œil le mal dont souffrait le patient.

Un jour, vint parmi les nombreux malades, un jeune homme de l'île de Raiatea. Il faisait peine à voir : sa gorge était très enflée, sa mâchoire raide, il ne pouvait plus parler et paraissait souffrir beaucoup. Son père expliqua à Tiurai que le mal datait de plusieurs semaines et que, depuis quelques jours, le jeune homme ne pouvait plus rien manger. Tiurai fit avancer celui-ci :

— Ouvre la bouche.

Mais la douleur était telle que le jeune homme ne put obéir.

— À genoux !

Le jeune homme, tremblant de douleur, s'exécuta lentement, car le moindre effort l'élançait terriblement.

Alors Tiurai prit son ton de commandement le plus sec et le plus impératif :

— À genoux, je te dis, et mets-toi à quatre pattes comme un porc !

Le jeune homme obéit.

— Maintenant, cours ! cours ! cours donc !

Le malheureux s'exécuta péniblement, sous le regard apitoyé des autres malades.

— Va vers ce régime de bananes et attrape un fruit avec tes dents !

Le jeune homme se traîna jusqu'au régime mais ne put ouvrir la bouche.

— Attrape ! hurla Tiurai, attrape un fruit et mords-le !

Terrorisé par cette voix, le jeune homme obéit.

Le mouvement de ses mâchoires ouvrit l'abcès de sa gorge et l'humeur se mit à couler abondamment de ses lèvres.

— Baisse la tête, lui dit, bienveillant cette fois, Tiurai.

Le malade s'exécuta docilement. Tiurai, toujours assis sur ses talons, se tourna vers le père :

— Coupe l'un de ces cocos et donne-le à ton fils pour qu'il se rince la bouche.

Puis, quand ce fut fait :

— Ouvre un autre coco afin que ton fils puisse se gargariser.

Puis, quand ce fut fait :

— Allez-vous en maintenant et dans quelques jours vous ne saurez plus lequel de vous deux était malade, mais veille à ce que ton fils se gargarise encore souvent avec l'eau du coco.

Au bout d'une semaine, le jeune homme pouvait boire et manger comme avant.

On demanda alors à Tiurai le secret de son traitement. Il se fit prier, puis sourit :

— Si j'avais voulu expliquer à cet homme ce qu'il fallait faire, il n'aurait rien compris. Quand j'ai vu ce jeune homme, j'ai su que c'était un abcès qui lui enflait la gorge. Comme il ne pouvait ouvrir les dents, je n'ai pu me servir de mon couteau pour le percer. En voulant mordre dans la banane, il a percé l'abcès et je lui ai fait baisser la tête pour que l'humeur ne descende pas dans son estomac. Pour se laver, quoi de plus pur et de plus stérilisé que l'eau de coco ? Je n'ai donc pas même eu besoin de me lever et bien que je n'aie fait qu'une chose très simple, ils sont tous les deux partis persuadés que j'étais un grand devin !

Perdu dans la foule, un homme attendait que Tiurai voulût bien s'adresser à lui. Quand Tiurai le questionna, il dit qu'il venait pour son frère :

Habitant dans la presqu'île de Taiarapu, celui-ci avait fait une chute dans un ravin, alors qu'il revenait de la vallée. Depuis, il restait alité et, malgré tous les soins, paraissait s'affaiblir de plus en plus chaque jour, bien que ne semblant pas souffrir. Tiurai l'écouta gravement :

— Si ton parent veut guérir, qu'il vienne lui-même ici.

— Mais il ne peut marcher...

— Qu'il vienne.

Rentré à Taiarapu, le frère réunit le conseil de famille. Que fallait-il faire ? Laisser le malade décliner ? Le transporter malgré les douleurs qu'il ressentirait ? Ils décidèrent enfin de le transporter en voiture.

Un épais matelas fut étendu dans le fond de la voiture et les côtés furent recouverts de tissus. On voyagea de nuit pour éviter au malade la chaleur du jour, on roula au pas pour lui éviter les cahots et, durant tout le voyage, on l'éventa avec attention. C'est dans cet équipage que le mourant arriva enfin chez Tiurai.

Comme il paraissait épuisé et à la dernière extrémité, ils décidèrent de demander à Tiurai de bien vouloir venir jusqu'à la route. Le frère s'arma de courage et de résolution et se rendit à la case du guérisseur. Celui-ci l'écouta avec attention, puis :

— J'y vais. Toi, reste ici et, si tu as faim, mange ce que tu voudras.

Il partit le long du sentier. En arrivant, il demanda :

— Alors, où est le malade, si malade il y a ?

— Ici, lui répondit-on à voix basse.

— Enlevez tous ces tissus, dit-il, cet homme a besoin d'air.

Puis il se tourna vers le cocher :

— Où est ton fouet ?

— Je n'en ai pas apporté, répondit l'homme.

Tiurai arracha une branche longue et flexible à un buisson :

— Voilà un fouet ! Maintenant, lais tourner ta voiture dans la direction d'où tu viens et fouette tes chevaux jusqu'à ce qu'ils galopent comme des fous. Dépasse le pont et va un peu plus loin ; il y a un espace dégagé où tu pourras tourner sans ralentir ton allure. Et souviens-toi d'une chose : il t'arrivera malheur si tu cèdes aux prières de cet homme qui se dit malade : il te demandera, te suppliera de t'arrêter, mais ne l'écoute pas. Va.

Il s'approcha de la voiture et en fit descendre tout le monde, sauf le malade qui gémissait déjà.

— Pars !

Le cocher fouetta ses chevaux et la voiture disparut dans un tourbillon de poussière.

Tiurai se tourna vers la foule stupéfaite et vers la famille consternée. Il eut un joyeux sourire :

— Il sera guéri à son retour.

Puis il se hissa sur le mur de corail, et s'assit pour attendre.

Le silence tomba sur l'assistance, sans cesse grossie par des passants ou des curieux. Certains chuchotaient le mot de « miracle », d'autres de « folie », d'autres, comme la famille, se désolaient en

silence.

Après un grand moment d'attente, on vit la voiture qui revenait à fond de train. Le cocher frappait ses chevaux comme un forcené et derrière lui le malade, debout, se cramponnait aux ridelles. Tiurai sourit à nouveau :

— Voyez, il est guéri.

Quand la voiture s'arrêta, Tiurai fit signe :

— Descends.

L'homme descendit, un peu titubant mais joyeux.

— Va chercher ton frère qui est resté dans ma maison.

L'homme alla chercher son frère, qui resta stupéfait devant ce prodige. La voiture reprit la route de Taiarapu sous les cris d'émerveillement.

Tiurai expliqua très simplement :

— Lorsque le frère de cet homme est venu me voir, j'ai su qu'il s'agissait d'une maladie mentale. L'homme était guéri de ses blessures, mais sa chute lui avait fait un choc au cerveau, et il ne se rendait même plus compte que ses blessures étaient guéries. Il continuait à en souffrir. Pendant le trajet pour venir chez moi, il était persuadé que chaque secousse le faisait souffrir. Peu à peu, il s'est rendu compte que le mal était moins douloureux qu'il ne le croyait. En arrivant chez moi, il m'a entendu demander où était le malade, si toutefois malade il y avait. Il a alors commencé à douter de son mal. Quand j'ai parlé au cocher, il s'est dit : « Si j'étais vraiment malade, Tiurai ne parlerait pas comme cela », et quand la voiture s'est mise à rouler et qu'il s'est cogné de toutes parts, il s'est levé et s'est accroché pour ne pas tomber. Il s'est aperçu qu'il pouvait le faire sans difficulté et qu'il n'avait aucune douleur... Son mal imaginaire avait disparu.

Vinrent de Papeete une femme et son fils d'une dizaine d'années. L'enfant avait des douleurs dans le ventre et ne pouvait s'alimenter normalement. Tiurai ne vit là aucune difficulté. Il préconisa une nourriture légère et un bouillon de poule tous les soirs.

Le lendemain, la femme revint et déclara qu'elle ne pouvait soigner son fils ainsi qu'il le lui avait été dit. Comme Tiurai s'étonnait, elle lui dit que le père de son fils était mort et qu'elle était remariée avec un Chinois qui élevait des porcs pour la boucherie.

La veille au soir, elle s'était rendue dans le poulailler afin d'attraper une poule. Alerté par le bruit, son mari l'interpella :

— Que fais-tu là ? Laisse ces poulets, je dois les vendre au marché.

Elle lui expliqua son besoin et demanda la permission de tuer un poulet, au moins pour ce jour-là. Le Chinois resta intraitable :

— Nous autres Chinois, nous ne croyons pas aux bêtises de ce charlatan. Va lui dire que tu es pauvre et demande-lui un traitement moins cher pour ton fils.

Et la femme, navrée, était revenue. Les yeux de Tiurai s'assombrirent.

— Eh bien, donne à ton fils des aliments légers et fais-lui boire un peu d'eau chaude avec du sel et du riz. Poursuis ce traitement et, d'ici quelques jours, ton fils pourra manger comme tout le monde. Quant à ton époux chinois, dis-lui de n'avoir jamais besoin de moi.

La femme obéit et, peu de jours après, son fils fut guéri.

À quelques mois de là, le Chinois se blessa d'un coup de hache. Il eut recours aux onguents et aux médicaments chinois, mais ceux-ci furent inutiles : la plaie s'étendait et le faisait boiter. Les médecins blancs ordonnèrent le repos. Mais peut-on ordonner le repos à un homme qui se croit indispensable dans son commerce ? La plaie couvrit bientôt toute la jambe. Au début, il refusa énergiquement toute démarche auprès de Tiurai, et ceci malgré les prières de sa femme. Puis, les autres remèdes se montrant inefficaces et le mal empirant de jour en jour, il dut bien s'y résoudre.

Tiurai écouta avec le plus grand sérieux et hocha la tête avec gravité.

— Maintenant, ce n'est plus une question de vieilles poules, mais de cochons entiers, et le traitement sera très long. Voici : dis à ton mari de tuer un pourceau de quelques semaines. Qu'il en prenne le rein droit et qu'il jette le reste de l'animal. Je dis bien : qu'il en jette tout le reste, sans cela le traitement ne servira à rien. Puis il coupera le rein en deux et appliquera les deux morceaux sur sa jambe pendant trois jours. Alors tu reviendras me voir, et je te dirai ce qu'il faudra faire.

Quand la femme répéta ses mots à son mari, celui-ci s'amusa beaucoup. Depuis la veille, sa jambe le faisait moins souffrir et c'était sans doute là le signe d'une proche guérison :

— Sacrifier un pourceau ! cet homme est complètement fou ! Heureusement, je vais mieux. Tout cela sera fini dans quelques jours.

Mais dans la nuit, la fièvre le prit et il délira de façon effrayante. Au lever du jour, la femme arriva chez Tiurai.

— Maintenant, il ne sera plus question de petits porceaux mais de porcs adultes et le traitement sera deux fois plus long, lui dit celui-ci. Fais ce que je t'ai dit hier, mais hâte-toi, il est plus que temps.

Lorsque la femme rentra chez elle, le Chinois ne délirait plus mais souffrait encore atrocement. La mort dans l'âme, il consentit à suivre les ordres du guérisseur.

Cependant, il exigea que la viande de porc ne fût pas jetée, mais la femme fut inexorable. Le rein droit fut coupé en deux et appliqué sur la jambe du malade. Aussitôt le Chinois se sentit soulagé, bien qu'il ne voulût pas le reconnaître tout d'abord.

Tous les trois jours, la femme revint chez Tiurai qui, chaque fois, lui prescrivait le même traitement, en se contentant d'alterner l'emploi des reins gauches et droits. Il lui recommanda aussi de ne plus jeter les restes de la viande mais de la suspendre à un arbre près de la route.

Le Chinois gémissait comme une âme en peine chaque fois qu'un cochon était tué, mais il n'osait interrompre le traitement car il se sentait mieux de jour en jour. Quand trente porcs furent ainsi sacrifiés, Tiurai dit à la femme :

— Dis maintenant à ton mari qu'il peut cesser son traitement : sa plaie se refermera dans quelques jours. Je crois qu'il a suffisamment payé son avarice. Pour quelques poulets refusés à ton fils, il a dû faire le sacrifice de trente porcs. Dis-lui aussi que les plus pauvres de mes malades ont été très heureux de la viande qu'il leur a si gentiment donnée en l'accrochant devant sa maison...

Et quand on lui demanda pourquoi il avait fait jeter le premier porc, il répondit :

— Parce qu'alors je n'avais pas encore eu le temps de prévenir tous ceux à qui je destinais cette viande...

Un jeune métis, membre d'une grande famille, attendait un jour parmi les consultants. Son père souffrait de fièvres continues, ainsi d'ailleurs que presque tous les membres de la famille.

Tiurai ne le laissa pas lui dire pourquoi il était venu :

— Où habites-tu ?

— À Paparaa, près de la route de ceinture.

— Et ton frère Teva ?

— À côté de moi, sur le même terrain.

— Et ton neveu, qui est marié avec une fille de Pueu ?

— Sa maison touche la mienne.

— Et ta sœur, qui s'est mariée avec un homme des Tuamoutu ?

— Avec nous aussi. Notre grand-père, qui était un Blanc, avait acheté une vaste terre où il y a suffisamment de place pour nous tous. Dans la vallée, il y a beaucoup de *fei* et, par endroits, nous avons pu planter des cocotiers et de la vanille.

— Il y a donc des endroits où vous n'avez pas pu planter de cocotier ou de vanille ?

— Oui : les endroits marécageux.

— Où avez-vous construit vos maisons ?

— Tout au bord de la route.

— Dans les marécages ?

— Il y a quelques endroits où la terre est ferme et c'est là que nous avons bâti.

— C'est bien ce que je pensais : dans votre famille, vous êtes plus forts que tous les autres et même plus intelligents que le cocotier et que la vanille. Eux refusent de pousser dans les marécages, mais vous, vous y vivez.

« Le cocotier vit dans les terrains secs : il est robuste, sans orgueil, généreux. Le cocotier c'est l'homme tahitien.

« Le vanillier, lui aussi, vit dans les terrains fermes ; pour vivre, il lui faut l'aide des autres plantes. Il s'y agrippe, y puise sa nourriture, les étouffe. En échange de grands soins, il accepte de donner une petite gousse et cette gousse ne produit qu'un parfum.

« Rentre chez toi, démolis ta maison et transporte-la loin des marais. Reconstruis-la au bord de la mer, même si cela t'éloigne de la route. Que toute ta famille en fasse autant. Laissez l'air circuler librement, sans l'arrêter par des fenêtres ou des portes, ou bien faites des tranchées dans vos marais, afin que les eaux s'écoulent. Suis mes conseils, et tous les tiens avec toi, et vos ennuis seront vite terminés. »

Le jeune homme rentra chez lui de fort mauvaise humeur. Il s'attendait à un remède ou à des paroles incantatoires et, au lieu de cela, sans même lui demander la raison de sa visite, Tiurai lui avait parlé durement et lui avait dit des choses absurdes : démolir sa maison ! Quitter les terres ! Ou mieux encore : creuser des tranchées dans les marécages ! Il réunit la famille et lui raconta sa visite, en ne cachant pas son mécontentement.

Tous les jeunes de la famille l'approuvèrent : ce fameux guérisseur n'était qu'un fou. Mais les vieux hochèrent la tête et dirent que Tiurai

était peut-être dans le vrai : de tous temps, les habitants des marécages souffraient de fièvres. Pour guérir, ne valait-il pas mieux obéir ?

Comme ils ne pouvaient cependant se résoudre à quitter les terres, ils décidèrent de creuser des tranchées afin d'écouler les eaux. Et en effet, une fois les marais asséchés, leurs accès de fièvre s'espacèrent, pour disparaître bientôt complètement.

Tiurai basait sa méthode sur la foi : il fallait que le malade crût en lui pour guérir. Parfois, quand il sentait cette foi chancelante, il terrorisait presque le patient, afin que celui-ci obéisse aveuglément, persuadé que s'il faisait un geste de plus ou de moins, les pires calamités s'abattraient sur lui.

Bien sûr, Tiurai n'eut pas que des succès. Et d'ailleurs, quel est le grand spécialiste mondial qui n'a jamais connu d'échec, jamais fait d'erreurs ?

Un jour qu'on lui reprochait d'avoir laissé mourir un malade :

— Il est mort parce qu'il n'avait pas la foi. Pour cette même maladie, les docteurs blancs l'avaient soigné à l'eau chaude. Maintenant, ils le soignent à l'eau froide, et moi je l'ai soigné, sans eau chaude ni eau froide. Son manque de confiance lui a coûté la vie... (il s'agissait d'un cas de typhoïde).

Il mourut à quatre-vingt-trois ans, victime en 1918 d'un de ses malades atteint de grippe espagnole.

Sa tombe se trouve à gauche de la grande croix du cimetière de Punaauia.



Tahiti moderne



ANS la ville de Papeete, à quelques minutes du centre, au quartier de Mamao, il y avait un grand terrain qui bordait la route. Entouré sur trois côtés par une végétation luxuriante, son centre était marqué par un amoncellement de pierres, que l'on disait être les restes d'un *maraé*.

Un Européen, fraîchement débarqué, heureux de trouver un si beau terrain, s'empessa de l'acheter afin d'y construire sa maison.

Un soir, les plus âgés du quartier vinrent le trouver :

— Ne construis pas ta maison sur ce terrain, car ce lieu est sacré. Sur ce *maraé* ont eu lieu de nombreux sacrifices humains et les dieux, par la voix des prêtres, ont proclamé ce lieu *tabou*. Nous sommes tous de bons chrétiens et cependant, n'as-tu pas remarqué que jamais nous ne traversons ce terrain, choisissant de faire un grand détour plutôt que de braver les dieux ? Ne construis pas ta maison là.

Naturellement, l'acheteur européen ne voulut pas les croire et toutes leurs mises en garde furent inutiles. Ils partirent graves et soucieux.

Dédaigneux, l'Européen prit l'habitude de se promener sur le *maraé* la nuit. Avec beaucoup de promesses, il acheta les services de

deux indigènes d'un quartier éloigné afin de surveiller la maison en son absence.

Mais on disait, à Mamao, que les soirs de lune, une belle Tahitienne venait s'asseoir sur les pierres du *maraé*. Sa robe de *tapa* blanc brillait dans l'ombre et elle ne chantait que des chants anciens.

Les hommes sages hochèrent la tête quand ils surent que l'esprit hantait à nouveau les ruines.

À nouveau ils prévinrent l'Européen.

À nouveau ils furent éconduits.

Et un matin, on trouva l'un des gardiens mystérieusement assassiné.

Peu de temps après, l'Européen fut rappelé en Europe et avant de partir, il dit qu'il reviendrait bientôt.

Les hommes sages hochèrent la tête avec doute.

Quand l'Européen débarqua en Europe, il fut tué dans un accident le jour même de son arrivée.

Une veuve loua la maison du terrain *tabou*. Une nuit de pleine lune, elle se suicida.

Un frère de l'Européen vint habiter la maison. Au bout de trois jours, il quitta précipitamment l'île par avion, sans vouloir rien dire à personne.

Un grand acteur de Hollywood racontait qu'il ne croyait ni aux esprits ni aux *tupapau*. Pourtant, il ne put passer qu'une nuit dans la maison.

Un Lord anglais jura de ne jamais remettre les pieds sur un terrain *tabou*, reconnaissant avoir vu les *tupapau* du *maraé*.

La maison resta vide ; fuyant l'interdit des anciens, plus personne ne voulut y habiter.

Et un jour, un incendie éclata mystérieusement dans la maison toujours vide. Les flammes furent si hautes, le feu si violent, qu'il n'en resta plus rien, ni murs, ni poutres, ni fondations ; rien qu'un amas de poussière fine que le vent éparpilla.

Les hommes sages hochèrent la tête avec soulagement.

Dans le quartier de Mamao, à quelques minutes du centre de Papeete, s'étend un grand terrain en bordure de la route. De nombreuses maisons s'élèvent tout autour. Mais sur le terrain, il n'y a qu'un amoncellement de pierres, qu'on dit être les restes d'un *maraé*.

Visite aux cimetières anciens



IHOTI vint me réveiller aux premières lueurs de l'aube. À la main, il tenait un long couteau de débroussage et avait troqué son *paréo* pour un solide short kaki.

— Debout, paresseux ! Hier tu nous as dit que tu voulais visiter les grottes où se trouvent les ossements de nos ancêtres ! Il est grand temps de partir, sinon il fera nuit avant notre retour. En route !

Se lever de bonne heure est toujours une triste épreuve, mais l'idée de visiter l'une de ces fameuses grottes me donna du courage.

— J'arrive !

Tihoti, assis sur une souche, fumait en m'attendant. Il examina d'un œil critique mes chaussures de tennis et mon blue-jeans, loucha d'un air approbateur sur mes provisions, sourit devant mon imposante et encombrante lampe-torche et saisit son couteau planté dans le bois.

— En route !

Les premières heures ne furent pas trop pénibles. Le ciel rosissait lentement. Notre chemin était bordé d'une quantité de petites maisons tahitiennes. On nous arrêtait, nous demandant où nous allions. Tihoti répondait aux questions et l'on me considérait avec intérêt.

— Tu ne crains pas les *tupapau* ?

— Non.

— Mais tu es Tahitien ! N'affronte pas les *tupapau*, laisse cela pour les Blancs trop curieux !

— Je suis aussi un Tahitien curieux ! Et les *tupapau* ne m'ont jamais fait de mal, car ils savent combien je respecte les anciennes croyances !

— Allez ! viens ! tu traînes ! Tihoti m'adressait des signes pressants.

Bientôt, il n'y eut plus de chemin ni de maison. Je suivais aveuglément Tihoti, me fiant à sa mémoire et à son instinct. Nous montions peu à peu, nous frayant un passage au milieu des fougères arborescentes, et des buissons piquetés de fleurs et d'oiseaux. Aux passages difficiles, Tihoti brandissait son couteau et, en quelques coups précis, ouvrait un passage dans un bouquet de ronces ou un massif de *lanterna*. Parfois aussi, il nous fallait traverser un torrent ou une rivière. Nous avançons prudemment, de l'eau jusqu'à mi-cuisse, dans la crainte d'un trou soudain, et résistant souvent de toutes nos forces contre un courant extrêmement violent. Parfois encore, il fallait escalader un mur glissant, aveuglés d'eau et assourdis par la cascade, dont la corde blanche nous frôlait l'épaule.

Puis nous nous éloignons du bord, traversions de vastes clairières ensoleillées ou des forêts de caféiers meublées de silence. Au passage, nous faisons provisions d'oranges et de *goyaves* ou d'une main de bananes sauvages, que nous disputons aux oiseaux.

Midi. Tihoti commanda la halte au bord d'un torrent, sur une plage de sable couverte d'ombres dansantes. Tandis que j'allumais le feu, il disparut, son couteau à la main, et revint, une longue anguille dodue battant l'air de la queue, transpercée par la lame brillante.

— Quand arrivons-nous, Tihoti ?

— Bientôt. La grotte est à la sortie de la forêt.

— Comment les anciens faisaient-ils pour porter jusqu'ici leurs lourds cercueils de bois ?

Il baissa la voix :

— Je l'ignore ; les anciens savaient des choses que peut-être nous ne redécouvrirons jamais.

La forêt s'interrompt brusquement devant un plateau désertique et brûlé. Au fond, une colline.

— Où est la grotte, Tihoti ?

— Là-bas, au flanc de la colline.

Les grandes herbes craquent sous nos pieds, soulevant une poussière jaune qui prend à la gorge. Ça et là, quelques piquets noircis furent des arbres. Pas un coin d'ombre ou de verdure fraîche. Une étendue de pierres blanches et d'herbes jaunes et noires.

— Que s'est-il passé ici ?

— Un incendie de forêt, il y a très longtemps.

Il y avait eu plusieurs jours de grand soleil et, une nuit, dans la vallée, on a vu les flammes et la fumée. Au matin, avant qu'on ait pu faire un coupe-feu, l'incendie s'était éteint.

— Tout seul ?

— Qui sait ? Nous étions dans la forêt avec des *mori pata* – lampes-torches – ; quand nous sommes arrivés, il n'y avait plus de feu, mais la forêt jusqu'à la colline était comme maintenant.

Je pars le premier et il suit, silencieux.

— Attention !

Nous sommes au pied de la colline. Levant la tête à la recherche de la grotte promise, je ne l'ai pas vue, j'ai failli y poser le pied : c'était une immense plateforme de pierres limitée par quatre étages en degrés.

— Mais c'est un *maraé*.

— Oui. On y a sacrifié de nombreuses victimes. Chaque mois, il y avait une cérémonie durant la pleine lune et quand on n'avait pas de prisonniers à sacrifier, on prenait des jeunes gens de la vallée.

Bien qu'envahi par les herbes sèches et la mousse blanche, le *maraé* était en très bon état et ne ressemblait pas aux ruines qu'on découvre de temps en temps dans les vallées ou près des plages. Aux quatre coins, une idole de pierre montait la garde, le regard fixé vers le centre de la plate-forme, où se trouvait une petite table de pierre creusée d'une rigole par où devait couler le sang des victimes. Un peu à l'écart, une énorme pierre creusée d'une multitude de trous de toutes tailles :

— Tu vois cette pierre ? Si une victime désignée pouvait indiquer le nombre de ses trous, on le libérait, car c'était le signe que les dieux ne voulaient pas de son sacrifice.

— Quand fut construit ce *maraé* ?

— Il y a très longtemps. Mon père dit qu'il date de l'époque où les Tahitiens étaient des cannibales et mangeaient leurs ennemis après en avoir offert le sang aux dieux.

Puis il me toucha le bras :

— Regarde : voici la grotte.

Elle était au-dessus de nos têtes, noire dans les roches blanches. Nous nous mîmes en route.

La montée fut rude dans les éboulis et le soleil. Nous atteignîmes enfin une petite plate-forme à une vingtaine de mètres de l'ouverture. Soudain, Tihoti s'arrêta, me broya l'épaule, et leva une main tremblante vers la grotte :

— *Tupapau ! Tupapau ! Tupapau !*

Immobile dans l'ombre grise, un énorme chien nous regardait monter vers lui.

— *Tupapau ! Tupapau ! Tupapau !*

Rien n'y fit. Ni mes explications sur la présence toujours possible d'un chien sauvage, ni mes paroles les plus rassurantes, ni mes promesses les plus solennelles ne purent le décider. Livide, tremblant, l'herculéen Tihoti refusa obstinément de s'approcher de l'entrée de la grotte.

Le chien avait disparu dans les herbes brûlées. J'avançai seul vers la cavité. Sur le seuil, j'allumai ma lampe et foulai le sable fin.

Debout sur la plate-forme, noyé de soleil, Tihoti me regardait fixement, tressaillant à chaque frémissement de l'air, bien décidé à ne pas faire un pas de plus.

J'entrai.

Le froid me saisit. Le silence était épais et rendait plus inquiétantes les ténèbres que ma lampe, trop faible, perceait à peine d'un rayon jaunâtre.

Au bout de quelques minutes, enfin, les choses commencèrent à prendre forme.

Ce fut effrayant. Ce fut prodigieux.

Éparpillés sur le sol, accrochés aux parois, débordant de leurs niches, crevant leurs cercueils d'écorce, des centaines d'ossements humains gisaient dans une poussière lourde où chacun de mes pas s'imprimait profondément. Ce tapis épais et vierge de toutes traces me prouva clairement que j'étais le premier être vivant qui, depuis plusieurs dizaines d'années, pénétrait dans ce sépulcre.

Tout au fond de la salle, monstrueuses et farouches, deux idoles de pierre gardaient l'entrée de ce qui semblait être une autre salle plus petite.

Craignant de buter contre l'un des nombreux crânes ou d'écraser quelques os blanchis, je m'avançai avec précaution, tâtant la poussière du bout de ma chaussure. Le barrage des idoles franchi, je me trouvai à l'entrée d'un long boyau qui s'enfonçait doucement. Je m'y engageai.

La poussière devint bientôt sable noir puis roches. Du plafond suintaient des gouttes d'eau qui ruisselaient le long des parois, coulant en rigoles entre mes pieds. Au bout du couloir, une nouvelle salle, plus petite que la première.

Au milieu, sur un autel de pierre, un grand corps momifié semblait, de ses yeux ouverts, contempler le ciel au travers de la voûte. Par les déchirures de sa grande robe de *tapa*, sa peau apparaissait, parcheminée et presque noire, encore couverte de tatouages bleus. Son haut diadème de plumes de phaéton était encore intact et le temps n'avait pu jaunir son hausse-col orné de dents de requins. Il serrait dans sa main décharnée un *Ua*, un long bâton de commandement. Son visage émacié, son nez pincé, ses yeux creux lui donnaient une majesté et une puissance extraordinaires.

Contre les murs, quatre pirogues de cocotier. Chacune, dont on voyait encore la peinture, représentait un requin aux dents puissantes.

Trois de ces embarcations funèbres contenaient les restes d'un homme drapé d'un linceul de *tapa*, coiffé d'une tiare multicolore en plumes et portant le hausse-col de bois aux incrustations de nacre, insignes des grands prêtres. Le quatrième corps était celui d'une femme, portant encore dans ses cheveux des pendentifs et des coulants de nacre et d'écaille, tenant à la main un chasse-mouches en bois de miro, surmonté d'un *tiki* sculpté.

Un roi, une reine, trois grands-prêtres, je comprenais maintenant pourquoi un *tabou* si rigoureux pesait sur la grotte, l'enfermant dans un mur de silence et de crainte qui jusqu'à présent l'avait protégée.

Mais un jour, ce mur s'ouvrira, et ces parures, et ces corps momifiés seront le privilège d'une collection privée, et des gens viendront salir de regards curieux et sacrilèges une grandeur qu'ils ne comprendront pas. Que diraient les habitants d'un pays moderne et civilisé si leurs voisins venaient chez eux pour ouvrir leurs tombeaux et exposer leurs morts dans des cages de verre ?

Je quittai la salle sur la pointe des pieds.

Les deux idoles continuaient leur garde centenaire devant le couloir. Mais pour combien de temps encore ?

— Ho !

La voix de Tihoti. Quand il me vit, il souffla de soulagement.

— Viens ! Il faut rentrer !

— Attends ! Je n'ai pas fini ! Il y a encore des tas de choses merveilleuses à voir !

— Viens ! Nous sommes loin de la vallée et il faut rentrer avant la nuit !

Il avait raison. Le soleil, dans le ciel, commençait sa descente. J'étais resté dans la grotte un peu plus d'une heure et je compris son inquiétude.

Nous arrivâmes sur la plage au coucher du soleil.

Assis devant les flammes, je lui souris :

— Alors ? Maintenant que tu as mangé, tu n'as plus peur des *tupapau* ?

Ses yeux s'arrondirent en une immense stupéfaction :

— Moi ? *Aore au i matau* ! (menteur !), je n'ai pas eu peur !

Et, se levant brusquement :

— Tiens, voilà les autres qui nous appellent. Tu viens ?



La dernière bataille



AHITI, 1842.

Une île minuscule perdue dans un immense océan.

Quelques milliers d'indigènes, une reine.

Un petit royaume où s'affrontent deux grandes puissances.

Septembre. Le contre-amiral Dupetit-Thouars s'embarque pour la France. Il apporte au roi Louis-Philippe l'acte de protectorat que lui ont proposé les chefs indigènes.

Le calme règne dans l'île, où flotte le drapeau du protectorat. La reine et les chefs ont conservé tous leurs pouvoirs. Des administrateurs français les secondent. Tout va pour le mieux.

Jusqu'en octobre 1843.

À bord de la *Vindicative*, l'Anglais Pritchard débarque à Papeete pour reprendre auprès de la reine son rôle de conseiller. Dans ses coffres, il apporte un immense pavillon rouge et blanc, frappé d'une couronne, don de la reine Victoria à la reine Pomaré. Il a tôt fait de la convaincre :

— Les Français viennent d'un tout petit pays, sans marine et sans puissance. Il faut briser le protectorat et accepter l'alliance de l'Angleterre. Les chefs qui ont demandé l'aide de la France ne sont que des enfants. La reine se doit de les diriger. Qu'elle commande : toute l'île la suivra.

Le drapeau du protectorat est amené. Mis en pièces. Les chefs favorables aux Français tombent en disgrâce. Et comme la reine s'étonne du grand nombre de ses sujets qui la désapprouvent, Pritchard sourit :

— Vous verrez, vous avez tort de faire confiance à la France. Un jour vous serez détrompée. Ce jour-là, vous accepterez l'Angleterre.

En novembre, Dupetit-Thouars débarque en plein tumulte. Informé, il demande à voir la reine. Celle-ci, persuadée qu'elle sera exilée, refuse de le recevoir. Toutes les démarches échouent. La reine réclame la protection de l'Angleterre.

En l'apprenant, Dupetit-Thouars entre dans une violente colère.

— Une reine comme celle-ci n'est pas digne de régner. Puisqu'elle a refusé le drapeau du protectorat, ainsi que tous les autres, à l'exception du drapeau anglais, elle devra accepter, de gré ou de force, le drapeau tricolore ! Que l'escadre se tienne prête : demain, Pomaré ne sera plus reine de Tahiti !

Le lendemain matin, en rangs disciplinés, les voltigeurs et les soldats français investissent la ville dans le fracas des canons de l'escadre. Le pavillon de Pritchard est abattu et remplacé par le pavillon tricolore. Les chefs reçoivent le commandant Bruat qui, escorté de tous les états-majors, accepte la charge de gouverneur des îles de la Société.

Pritchard est arrêté, la reine s'enfuit et trouve refuge chez le consul anglais.

La réaction anglaise ne se fit pas attendre. Depuis bien longtemps, depuis Cook, les Anglais considéraient l'île comme possession britannique. Une vigoureuse protestation fut adressée à Paris.

Paris désavoua Dupetit-Thouars et promit à Pritchard un

« important dédommagement ».

À son tour, l'opinion publique française s'empara de l'affaire et le ministre Guizot, déclaré responsable, fut durement pris à parti.

Pourtant, Dupetit-Thouars fut rappelé, Pritchard relâché, et la reine rentra en grande pompe dans son palais.

Les chefs indigènes, qui avaient accepté la disgrâce, se sentirent profondément blessés par ce qu'ils tenaient pour une lâcheté. Se rappelant les phrases de Pritchard, ils se tournèrent vers l'Angleterre. Une flambée de rancune, d'orgueil blessé et de colère secoua l'île. L'un après l'autre, les districts se soulevèrent pour un combat inégal ; pendant deux ans, un vent de révolte souffla sur les vallées.

Et ce fut le 17 décembre 1848.

C'était peut-être leur dernière bataille, et ils ne l'ignoraient pas, Utami et Maro, ces deux chefs courageux qui avaient su, pendant deux ans, tenir en échec les troupes françaises de l'île.

Leur camp retranché consistait en un nid d'aigle à flanc de rocher sur le seul point faible duquel, un petit sentier à peine tracé, s'étaient massés les guerriers derrière de solides murs de roches.

De leurs yeux perçants, les deux chefs regardaient monter vers eux les colonnes de l'ennemi.

Écrasés de chaleur et de soleil, la compagnie de débarquement de l'*Uranie* et les voltigeurs d'infanterie de marine avançaient lentement, trébuchant à chaque pas. Le commandant Bonnard était soucieux.

La vallée se resserrait et les hommes devaient marcher sur un sentier en corniche, étroit et glissant. On lui avait dit le camp des insurgés imprenable. Sans doute, faudrait-il en faire le siège... et pour combien de temps ?

— Attention ! On ne peut pas continuer tout droit !

Le commandant s'avança et ne vit rien.

— Pourquoi ?

— Lève la tête et regarde.

Tariirii, resté malgré tout favorable aux Français, et qui servait de guide à l'expédition, désignait quelques pièces de bois fraîchement coupées, dissimulées dans les broussailles, à quelques mètres au-dessus du sentier.

— Regarde cette liane qui pend. Il y a un guetteur qui est caché là.

Quand tu passes dessous, il coupe la liane et toutes les pierres contenues dans le piège te tombent dessus. Il y a là de quoi écraser dix hommes. Il faut passer par en-dessus.

Ce ne fut pas facile.

— Et le guetteur, où est-il ?

— Parti. Tu ne voulais pas qu'il reste à nous attendre.

Malgré la chaleur, Bonnard frissonna. Le piège contenait plusieurs tonnes de pierres. Il se promit de tout examiner soigneusement autour de lui. Cependant, il ne comprit pas pourquoi Tariirii le tirait brutalement en arrière.

— Regarde à tes pieds.

— Il n'y a rien.

— Regarde : par endroits, l'herbe est de couleur différente. Si tu la soulèves, tu vois un petit trou avec un petit bâton qui y est planté. Si tu marches dessus, tu te blesses profondément.

— Mallet !

— Commandant ?

— Prenez avec vous les voltigeurs et les pièces d'artillerie. L'ennemi est là-haut, contre cette paroi. Tâchez de trouver un emplacement pour les pièces afin de couvrir le camp. Il va vous falloir grimper, mais si nous attendons, nous n'en finirons jamais. Dès que vous serez en place, vous me préviendrez. Nous attaquerons par le sentier, tandis que vous nous couvrirez en chassant les insurgés de leurs fortifications. Bonne chance !

Et la marche reprit.

— Commandant, nous y sommes.

Bonnard s'avança et en perdit le souffle.

À plusieurs centaines de mètres à découvert, devant lui, une colonne basaltique rouge. Et tout en haut, le camp, avec ses guetteurs, ses bascules chargées de rochers, ses fortifications de bois et de pierre.

— Nous allons nous faire tuer comme des lapins !

— Commandant, le commandant Mallet vous prévient qu'il est en place, à la hauteur des premières fortifications. Il attend vos ordres.

— Mes ordres ! Mes ordres ! Même sous sa protection, nous ne pouvons pas franchir le découvert. Et même ! Une fois au pied de la falaise, sans abri, si ce ne sont pas les balles de fusil, ce seront les

pierres !

— Commandant, j'ai une idée.

C'était le second-maître Barneaud.

— Avec des volontaires, on peut passer sur le côté, hors de vue des guetteurs, et atteindre le pied de la falaise, derrière le camp. De là, il n'y a plus qu'à grimper.

— Il n'y a plus qu'à grimper ! Près de six cents mètres à pic !

— Si vous occupez leur attention, on y arrivera, commandant.

Vingt-cinq marins, dix indigènes, avec Tariirii à leur tête.

Le commandant Bonnard s'inclina.

L'escalade silencieuse commença avec la nuit.

Au petit matin, Barneaud et ses hommes étaient à mi-chemin.

— Commandant, avec le jour, ils vont être visibles pour l'ennemi.

— Prévenez Mallet : dans dix minutes, c'est à nous.

Les obus soulevèrent des nuages de poussière sur le plateau. Profitant de la panique semée chez les défenseurs, Bonnard lançait ses hommes en une attaque feinte, qui se brisait aux premières balles tombant à leurs pieds.

Pendant ce temps, les hommes montaient. Méthodiquement, mètre par mètre, sans hâte, collés à la paroi nord. Au sud, les indigènes déversaient des avalanches de pierres vers un assaillant qui, chaque fois, refluit en hâte.

Midi. Les hommes arrivaient à la crête. Un profond silence s'était fait sur le champ de bataille. Mallet tenait sous ses canons les murs de pierre des défenseurs : il ne fallait pas que le tir, mal dirigé, allât faucher l'attaque de Barneaud !

En bas, Bonnard attendait. Il devait agir très vite. Barneaud et ses hommes n'étaient que trente-cinq contre quatre à cinq cents indigènes. Quelques dizaines de minutes pour franchir l'espace à découvert, atteindre la falaise, se lancer à l'assaut par le sentier étroit qu'un seul homme suffirait à défendre... Une entreprise de fou. Une seule alliée : la surprise.

Une halte. Les hommes assurèrent leur prise, détendirent leurs muscles douloureux, prirent leurs armes... Un geste silencieux. Ce fut l'assaut : les trente-cinq hommes, ruisselant de sueur, couverts de boue

rouge, ensanglantés de meurtrissures, effrayants de fatigue, se ruèrent en hurlant, arrachant au passage le drapeau rouge des insurgés, salués par la mitraille des canons et des mousquets de Mallet, rugissant à pleins poumons l'énervement, la fatigue et la peur de leur fantastique escalade, semant une indescriptible pagaille dans le camp ennemi. Les deux chefs bondirent, clamèrent leurs ordres, mais déjà Bonnard était là, sautant les fortifications, couvrant en joue le camp entier.

Le clairon apporta jusqu'à la mer la nouvelle de la victoire. Les survivants baissèrent la tête, écoutant en eux se plaindre doucement la voix de la patrie.

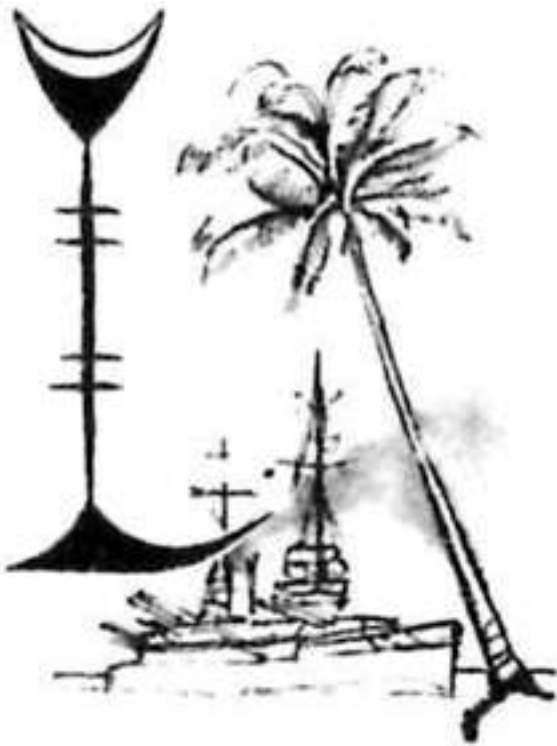
Utami et Maro s'avancèrent, tendant leur arme :

— Nous voulons recevoir la paix.

Cette paix, ce fut le gouverneur Bruat qui la leur accorda quelques jours plus tard.



Année 1914



E Commandant Destremeau se leva.

— Messieurs, la France vient d'entrer en guerre contre l'Allemagne.

Il y eut un silence. Les visages se firent graves.

— Je viens de chez le gouverneur : étant la seule force armée de l'île, nous sommes chargés de la mettre en état de défense.

— Mais nous sommes très loin de l'Europe. Qu'est-ce qui vous fait penser que le conflit pourrait s'étendre jusqu'ici ?

— Cette dépêche vient de m'apprendre que deux croiseurs allemands, le *Geir* et le *Cormoran*, sont à cinq jours de mer de Tahiti. Ils doivent chercher à se ravitailler et pensent sans doute trouver ici le charbon nécessaire. Et comme il y a beaucoup de ressortissants allemands dans les îles, nous devons nous tenir prêts à toute éventualité. Charron, dans quel état sont les batteries du Faïere et de

l'Embuscade ?

— En très mauvais état, commandant. Ces batteries ont été construites en 1888. L'air marin et la végétation les ont pratiquement détruites et nous ne devons pas compter les utiliser. Ce que je propose, c'est de désarmer notre canonnière, la *Zélée*, et d'installer ses canons au mont Faïere. Ainsi, nous pourrions couvrir toute la baie et disposer efficacement d'une pièce de 100 et de quatre de 65.

— Parfait, Charron. Prenez pour vous aider le nombre d'indigènes qu'il vous faudra. Que proposez-vous, Lorenzi ?

— De réquisitionner les camions et les voitures rapides de l'île. Nous pourrions équiper les voitures des six canons de 37 et utiliser les camions pour transporter les hommes en cas de débarquement.

— Combien avez-vous d'hommes ?

— Soixante.

— Et vous, Charron ?

— Soixante.

— Avec les hommes de la compagnie de débarquement, cela fait peu. Heureusement, le *Geir* et le *Cormoran* sont de vieux bateaux moyennement armés. Nous devrions pouvoir leur tenir tête. Quant à vous, Barbier, vous resterez à bord de la *Zélée*. Nous avons cinq jours pour nous préparer. Vous appareillerez le plus tôt possible, pour vous rendre dans l'île de Maka-tea et arraisonner tous les bâtiments ennemis qui s'y trouveraient.

Deux jours plus tard, la *Zélée* regagnait Papeete, tenant en remorque le cargo allemand *Walkure*.

— Où en sommes-nous, Charron ?

— Les pièces sont montées, commandant. Nous avons eu beaucoup de mal, mais nous voilà bien installés.

— Et vous, Morillot ?

— Les postes de guet sont en place, commandant. En cas d'arrivée de navire, Moorea, l'île voisine, nous préviendra. Les balises d'alignement ont été minées, et tous les Allemands de l'île arrêtés et enfermés dans l'îlot de Motu uta, au milieu de la rade.

— Barbier, voici vos instructions : en cas d'attaque, et si l'ennemi semble vouloir entrer dans la passe, vous appareillerez et coulerez la *Zélée* dans le passage. Charron, vous attendrez mes ordres pour ouvrir le feu, sauf si l'ennemi passe les récifs. Dans ce cas, tirez sans attendre.

Les troupes recevront leurs consignes au moment du débarquement, si débarquement il y a. Morillot, vous préparerez la destruction du parc à charbon. C'est l'objectif de l'ennemi et il faudra le détruire si nécessaire.

C'était le 15 août. Il ne restait plus qu'à attendre.

21 septembre. Île de Bora-Bora.

Au lever du soleil, les habitants de Vaitape purent admirer trois gigantesques bâtiments de guerre, luisant au soleil, ancrés dans le lagon.

Aussitôt alerté par le cri lancé de plage en plage, *Te pahi !*, un bateau !, le gendarme, représentant de la France, se hâta vers le wharf de bois. À la jumelle, il observa les navires, et essaya de distinguer leurs pavillons de nationalité. Mais les pavillons étaient rentrés et le gendarme ne put qu'en féliciter les nouveaux arrivants. On craignait la venue de deux vaisseaux allemands, et tous les navires alliés s'étaient sans doute donné le mot : dissimuler sa nationalité pour mieux surprendre l'ennemi. Les noms des bateaux aussi, étaient illisibles, masqués sous des bâches. Sur les trois bateaux régnait une intense activité.

Le gendarme n'hésita pas :

— Ils sont sans doute trop occupés pour descendre à terre. Je vais aller leur rendre visite.

Drapeau tricolore à la poupe, la pirogue fila sur l'eau bleue. Quand il fut à portée de voix, le gendarme héla. Une échelle de corde lui fut lancée. Un officier sans casquette le reçut.

— Parlez-vous anglais ?

« Je m'en doutais bien », pensa le gendarme qui répondit :

— Oui.

L'officier le conduisit alors vers l'arrière du navire, lui permettant au passage d'admirer le travail ordonné des matelots et le redoutable armement des canons.

Ce fut l'amiral en personne qui le reçut dans sa luxueuse cabine. La conversation s'engagea en anglais.

— Avez-vous besoin de quelque chose, Amiral ?

— Non, nous repartirons dans la soirée. Nous allons à Tahiti, et avons décidé de relâcher une journée près de votre si jolie île.

— Ah ! je vois ! Je crois que vous serez les bienvenus à Tahiti. On

craint la visite de deux navires allemands. L'île est peu armée, et vous lui serez d'un puissant soutien.

— Certainement. Mais quel intérêt offre pour des bateaux de guerre une île comme Tahiti ?

— Les réserves de charbon de Faré Uta ! Il y a de quoi ravitailler une escadre comme la vôtre pour de longs mois.

— Et y a-t-il des ressortissants allemands ?

— Oui, mais ils ont été enfermés dans l'île de Motu uta.

— Quelles sont les nouvelles de la guerre ?

— Nous n'en avons aucune, ni à Papeete non plus, d'ailleurs, car nous n'avons pas de T.S.F., ni les uns ni les autres.

— Eh bien, nous allons forcer les feux pour nous y rendre au plus vite. Je vous remercie de votre visite...

L'officier raccompagna le gendarme au milieu de l'activité du pont. Le gendarme tendit l'oreille aux bribes de phrases : c'était bien de l'anglais.

Vers le soir, les trois navires appareillèrent. En signe d'adieu, le gendarme, accouru avec la foule, fit flotter au mât de la gendarmerie un immense drapeau tricolore.

En remerciement, le navire amiral hissa son pavillon.

C'était un grand pavillon blanc barré d'une croix noire avec, dans le coin supérieur, une croix de fer.

22 septembre.

— Commandant, le guetteur de Moorea nous signale une arrivée de navires !

Destremeau ne perdit pas de temps :

— Faites donner l'alerte !

Et de ses puissantes jumelles marines, il explora le large.

Il n'en crut pas ses yeux.

C'étaient bien deux croiseurs allemands qui se dirigeaient vers la passe. Mais ce n'étaient ni le *Geir* ni le *Cormoran*, mais deux des navires les plus puissants de la flotte allemande : le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* !

— Ordre de mettre le feu au parc à charbon ! Que Barbier se tienne prêt à aborder le premier bâtiment qui entrera dans la passe. Prévenez la batterie : qu'ils ouvrent le feu jusqu'à ce que les navires

sortent leur pavillon. Si ce sont bien les Allemands, feu continu dès qu'ils auront franchi la passe !

Et tandis que des coureurs partaient dans toutes les directions donner l'alerte, que Morillot s'égosillait au téléphone, Destremeau, la sueur aux tempes, faisait le compte : Charron, une pièce de 100, quatre de 65. L'ennemi, seize pièces de 210 et douze de 150. Un massacre.

Au premier coup de semonce de Charron, les pavillons furent hissés : blancs, barrés d'une croix noire et, dans le coin supérieur, la croix de fer.

Ce fut le signal de la fuite. En quelques instants, toute la population de Papeete avait déserté la ville et se réfugiait dans les vallées. Seul, le service du téléphone fonctionnait encore.

Sans répondre, l'ennemi continuait à longer les récifs, semblait vouloir entrer dans la rade, puis faisait machine arrière.

Et ce fut l'attaque. Les longs canons de 210 se mirent à cracher en direction de la batterie du Faïere et les deux navires se dirigèrent vers la passe. Malgré tous les efforts de Barbier, la pression n'était pas assez forte et la Zélée ne put appareiller. Il fit alors ouvrir les vames et la canonnière se mit à couler lentement.

Mais alors qu'ils étaient déjà engagés dans la passe, une fois encore, les navires allemands firent machine arrière. L'amiral pensait-il que mieux valait ne pas courir de risques pour des réserves de charbon qui brûlaient en dégageant une épaisse fumée noire ?

Les deux bateaux longèrent les récifs et envoyèrent alors sur la ville, heureusement vide, quinze coups de 210 et trente de 150, dont certains murs portent encore la trace et auprès desquels se fête chaque année l'anniversaire de la victoire du Commandant Destremeau.

L'engagement avait duré 2 heures 20.



Lexique des mots polynésiens utilisés :

Règles générales de prononciation : u = ou ; au = aou ; e = é ; ai = aï ; oi = oï ; ei = eï.

Aito : Arbre ressemblant au sapin par ses aiguilles ; il pousse de préférence dans le sable. Avec son bois très dur, on faisait des armes (casse-tête, épieu, etc.). Nom donné aux jeunes guerriers.

Ape : Sorte de marronnier, au feuillage très vert.

Apiri : Petite plante très odorante, qui pousse en altitude, et dont les Tahitiens se servent pour faire des couronnes, les jours de fête.

Faaoti : Assez.

Faré : Maison.

Himene : Chanter. Un chant.

Hotu : Fruit.

laorana : Salut.

Igname : Sorte de gros tubercule légèrement sucré. Peut atteindre 15 à 20 kg.

Kava : Fruit à la peau verte et à la chair blanche. Arbre portant ce fruit. Les anciens Tahitiens fabriquaient avec son écorce fermentée un alcool très fort, qui les « dopaient » avant les combats.

Lantana : Plantes épineuses produisant des fleurs formées elles-mêmes de dizaines de fleurs minuscules. Introduites à Tahiti pour protéger les fortins français des attaques des indigènes qui, à demi nus, ne pouvaient les franchir. Depuis, ces plantes se sont répandues dans tout l'archipel, devenant un véritable fléau.

Maini : Ongles. La couronne de Maiiu était une couronne faite d'ongles de guerriers tués au combat. La posséder, c'était posséder le gage de la puissance et de la royauté suprêmes.

Maioire : Arbre à pain. Fruit de cet arbre, grosse boule verte, à la chair compacte, farineuse, légèrement sucrée. Se mange cuit sous la braise, comme le fei ou l'igname.

Mamau : Fougères arborescentes pouvant dépasser deux ou trois fois la taille d'un homme.

Quartier de Papeete où ces fougères poussent en abondance.

Mape : Grands arbres à fruits farineux.

Marae : Anciens autels de sacrifices.

Mauriuri : Oiseau-esprit.

Maururu : Merci.

Motu : Île.

Pahi : Pirogues de guerre à double coque, sans balancier.

Paino : Père.

Pandanus : Arbre aux feuilles longues et coupantes comme des rasoirs ; ses feuilles sont écrasées et tressées en nattes, chapeaux, etc.

Paréo : Vêtement imprimé en coton.

Popaa : Homme blanc.

Puarata : Fougère fleurie servant à égayer les couronnes (voir apiri).

Pureau : Arbre poussant dans le sable, au bois très léger ; on en fait des balanciers de pirogue, des flotteurs pour les filets ; les enfants peuvent très facilement y tailler des objets.

Raatira : Roi, chef. Nom également donné au gouverneur nommé par la France.

Rimarimatafei : Plante très fleurie, poussant en buissons, à haute altitude.

Ruau : Vieillard.

Tamanu : Très grands arbres, au bois précieux et très solide ; on en fait des meubles. Actuellement en voie de disparition.

Tapa : Vêtement ancien, fait de fibres végétales écrasées.

Taro : Tubercule à chair blanche, ressemblant à l'igname.

Taurearea : Adolescent.

Teahio : Prêtre.

Ti : Petite plante considérée comme sacrée par les anciens Tahitiens, qui en faisaient le même usage que les druides pour le gui.

Tiare : Fleur très odorante, spéciale à la Polynésie.

Tiki : Ancienne idole.

Toere : Tambour.

Tumu : Arbre.

Tupapau : Fantôme, esprit.

Ute : Chant improvisé, parfaite expression de l'âme tahitienne ; le chanteur brode des variations sur un chœur d'hommes et de femmes.

Vahine : Femme.

Vi-Tahiti (ou spondias, ou monbin) : Arbre fruitier d'Amérique et de Tahiti, dont les fruits sont appelés pommes de Cythère.